

FNA 0610 - Les Feux de Siris

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

M.-A. RAYJEAN

LES FEUX DE SIRIS



MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LES FEUX DE SIRIS

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS – XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1974 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Les deux hommes traversent la route. Ils se faufilent entre les arbres noirs et la lune projette leurs silhouettes sur le mur.

Louis s'arrête, une flamme d'inquiétude dans le regard. Il lève la main. Là-bas, sur le mur, l'ombre imite son geste.

Il souffle à voix basse.

— Marco, on ne devrait pas, cette nuit.

— Pourquoi ?

— La lune éclaire comme en plein jour.

Marco hoche la tête et scrute les environs déserts. Il n'a pas de scrupules, paraît bien décidé.

— Alors, tu te dégonfles ?

— Bah !

— C'est pas le moment. Personne ne nous connaît dans le secteur.

— Si on nous aperçoit ?

— Mais enfin, qui veux-tu qui nous aperçoive ?

Louis a un doute, une sorte de prémonition. D'habitude, il ne se fait pas tirer l'oreille. Son royaume à lui, c'est la nuit.

Il adore se glisser dans les ténèbres complices et il se dit, pour excuser son acte, que, après tout, le mal qu'il fait n'est pas bien grand. Il existe des bandes organisées qui volent les banques ou les encaisseurs.

Lui et Marco, ils se contentent de faucher dans les cimetières. Leurs petits larcins ne leur rapportent pas grand-chose, mais ils vivent de peu. Ça ajouté a des « bricoles », ils subsistent.

Ils revendent à bas prix le produit de leurs vols nocturnes. Oh ! ce n'est pas une situation bien reluisante et ils ont conscience qu'ils pratiquent un travail pas très beau.

Ils profanent des tombes. Mais l'esprit des morts, ils s'en moquent. Ils ne respectent rien.

C'est une entreprise facile, généralement sans risque. Ils ne sont pas bêtes et ne se hasardent pas dans les cimetières gardés ; ils choisissent de préférence des endroits isolés.

Parvenus sur les lieux de leur activité, ils choisissent, ils trient à la lueur de leurs lampes électriques. Ils n'emportent pas n'importe quoi car tout n'est pas monnayable.

Ils se spécialisent surtout dans les vases de marbre et de granit. La marchandise s'écoule assez bien car ils possèdent leurs revendeurs attirés.

Bref, de petits voleurs sans envergure.

Ils ignorent que ce soir-là n'est pas un soir comme les autres. Pourtant, tout a commencé comme d'habitude.

Ils ont laissé leur voiture dans un bosquet. Depuis quelques jours, ils ont tracé leur programme. Ils ont choisi ce village de Sologne, entre le Beuvron et la Sauldre. Ils prospectent le Berry, le Poitou, et ils étendront leur champ d'action s'il le faut.

Car la vie devient de plus en plus difficile. Des plaintes ont été déposées et des surveillances peuvent s'exercer autour des cimetières.

Les gendarmes ne sont pas partout à la fois. Ce qui laisse des chances. Et puis, même s'ils étaient pris, ils ne risqueraient pas les assises !

Marco et Louis s'entendent bien. Ils ne dédaignent pas non plus les visites des résidences secondaires ou des vieilles fermes quand celles-ci sont inhabitées. Ils y trouvent des tas de choses qui font le bonheur des antiquaires.

Généralement, là où il n'y a pas de gardiens, les cimetières ne sont pas fermés la nuit. Mais, par souci de discrétion et par surcroît de prudence, Marco et Louis passent toujours par le mur.

Marco porte une belle moustache noire, à la gauloise. Ses cheveux longs frisent dans son cou. Sa peau basanée prouve qu'il possède du sang gitan dans les veines et, en réalité, il n'a jamais connu son père.

Sa mère l'a élevé sans être mariée et ne l'a pas tellement choyé à cause de revenus financiers difficiles. Aussi, il a grandi dans la rue.

Louis, issu d'une famille nombreuse, n'a pas non plus été gâté sur le plan affectif. Il recevait plus de raclées que de bonbons. Son père buvait et ne lui a jamais appris à travailler. Comme la fainéantise l'habitait déjà très jeune, il a poursuivi dans cette voie, préférant manger peu, mais librement. Il n'a jamais connu un vrai patron et il limitait ses ambitions d'argent au minimum.

Et puis il a rencontré Marco. Alors, la vie lui a semblé plus belle. Marco prit rapidement un ascendant sur lui car il avait des diables d'idées dans la tête. Ils associèrent leurs destinées pour le meilleur et pour le pire.

— Marco..., souffle encore une fois Louis, sourcils froncés.

— Quoi ?

— Regarde le mur.

— Eh bien ?

— Nos ombres s'y projettent comme sur un écran de cinéma. C'est un truc à se faire pincer.

Ils ont entre vingt-trois et vingt-cinq ans. Ils possèdent la fougue de la jeunesse mais aussi l'insouciance. L'insouciance qu'il ne leur arrivera jamais rien.

— Louis..., dit Marco sourdement. Qu'est-ce que tu as ?

— Une impression.

— Quelle impression ?

— Que ça ne va pas se passer comme d'habitude.

Le gitan hausse les épaules.

— Nous n'avons pas fait cinquante bornes pour des prunes. Si tu te dégonfles, j'irai tout seul !

Son copain, au visage nettement plus pâle, ne veut pas rester seul. Surtout pas. Il préfère encore le risque à l'attente angoissante, inactive.

Résolument, il franchit l'espace éclairé par la lune. Il s'adosse au mur, fait la courte échelle à son compagnon. Marco jette un coup d'œil à droite, à gauche, s'assurant qu'il n'y a personne. Puis il engage son pied dans les mains nouées de son complice, comme sur un tabouret.

D'une détente des reins, il se hisse. Ses doigts accrochent le haut du mur. Souple comme un félin, il se met à califourchon sur la clôture de pierre et aide Louis à le rejoindre.

Les deux hommes sautent de l'autre côté. Leurs pieds s'enfoncent dans la terre rafraîchie par l'orage de la veille et dessinent de magnifiques empreintes.

Ils s'insinuent entre les tombes.

Les croix dessinent leurs bras noirs dans la nuit. Un sapin étire ses branches dans un angle, sentinelle verte profondément enracinée à ce domaine réservé aux morts.

Certaines personnes ne pénétreraient jamais dans un cimetière la nuit, par superstition. Elles y seraient mal à l'aise et auraient la sensation d'étouffer. Cette angoisse est purement psychologique car, si on réfléchit bien, les morts sont les gens les plus tranquilles du monde et ils ne font pas de mal aux vivants.

Marco et Louis, eux, ont depuis longtemps abandonné leurs préjugés. Ils ne croient pas à ces idiotes prophéties qui prétendent que la nuit l'âme des défunts quitte sa tombe et hante les allées.

Ils n'ont jamais vu un mort ressusciter ! Un cimetière est un lieu de silence, de paix, de repos éternel. Il n'y a que les esprits tortueux pour dire que la nuit il se passe des choses autour des sépultures.

Marco avise un gros vase de granit noir, le soupèse pour savoir si ce n'est pas du toc.

— Vendable, apprécie-t-il en connaisseur. Il n'a pas besoin de lampe électrique. Une lune ronde et jaune se traîne dans un ciel sans nuages. Les crapauds et les grenouilles se répondent à des kilomètres à la ronde dans les marais voisins.

C'est la fête chez les batraciens. Leurs yeux globuleux doivent briller dans les herbes, dans les roseaux. La nuit leur appartient, le silence aussi. Ils sont les rois et ne s'en privent pas. Personne ne vient les déranger.

— Alors, ta frousse est passée ? lance Marco avec ironie.

Louis déplie le grand sac de toile qu'il a amené. Il arrive qu'ils le remplissent, certains soirs. Mais ici, en Sologne, dans ces petits cimetières de campagne, la richesse ne s'étale pas sur les tombes. Ce n'est pas comme en ville.

— Ça va, j'ai récupéré.

— À la bonne heure ! J'ai bien cru, un moment, que je serais obligé de chercher un autre partenaire.

— Hé ! ne m'enterre pas trop vite ! proteste Louis.

— Ha, ha ! rit Marco. Ne parle pas d'enterrement dans un cimetière, ça porte malheur.

Soudain, Louis se fige. Il se raidit comme un bout de bois. Il ne sait pas très exactement ce qui lui arrive mais, pour tout l'or du monde, il ne ferait pas un geste de plus.

Son cœur bat avec frénésie dans sa poitrine. Il sent un tremblement convulsif dans ses jambes et un creux à l'estomac.

La peur, c'est comme ça, instinctif, incoercible, spontané. Ça ne se maîtrise pas et ça ne s'explique pas. Pas toujours.

Quelle est donc cette lueur verdâtre au ras du sol ?

Elle danse, virevolte, sautille, énorme. Oui, énorme. Elle ressemble à la flamme d'une bougie, mais d'une bougie géante. Elle mesure bien un mètre de haut.

Elle vacille comme si elle allait s'éteindre. Et, tout d'un coup, elle se rallume, plus verdâtre que jamais. Son potentiel lumineux est presque nul. Elle n'éclaire pas les alentours et ne projette qu'un très faible halo. Elle ne servirait pas de lanterne, en tout cas, et brille moins qu'une lampe électrique.

On dirait plutôt une chose phosphorescente, animée.

Animée de quoi ? Vit-elle ? Ou est-ce une illusion ?

La gorge nouée, Louis tend la main vers la flamme étrange, mouvante. Sa voix exprime la frayeur.

— Marco... Tu vois ?

Marco acquiesce, s'immobilise à son tour. La peur a moins de prise sur lui. Ses nerfs se bandent. Il essaie de raisonner et il trouve une explication.

— Un feu follet...

Il ajoute, rassuré :

— Y a pas de quoi en faire un drame. Les feux follets, ça existe dans les cimetières et si nous n'en avons encore jamais rencontré au cours de nos escapades nocturnes, c'est simplement parce que le hasard ne nous a pas mis en présence de l'un d'eux.

Louis reste sceptique.

— Les feux follets, j'imaginais ça beaucoup plus petit. De courtes flammes sporadiques car c'est un gaz qui s'enflamme spontanément,

hein ?

— Oui, il s'enflamme au contact de l'air et il se dégage des endroits où s'entassent des matières animales en décomposition.

La lueur surgit au bout de l'allée gravillonnée. Elle s'arrête et, brusquement, change de direction. Elle bifurque sur la droite, disparaît un moment derrière un caveau, puis reparaît entre des croix.

Marco est troublé.

— Un feu follet ne se rencontre pas sur une allée... Celui-là semble nous avoir aperçus. Il a obliqué comme...

Il s'interrompt et Louis insiste :

— Dis..., à quoi penses-tu ?

— Il a obliqué comme s'il était guidé.

— Il mesure un mètre de haut. C'est pas un feu follet.

— Quoi, alors ?

— Une chose, dit vaguement Louis entre ses dents.

— J'aime pas ça, gronde Marco, les poings serrés. De toute façon, il n'y a de manifestations surnaturelles que dans l'esprit des gens imaginatifs. Moi, j'imagine rien. Alors, nous ferions mieux...

Il n'avoue pas franchement qu'il aimerait battre en retraite, mais il le pense. Puis il se ravise.

— Quand même, tu ne crois pas que ce machin vaudrait la peine d'être vu de plus près ?

— N'y va pas, Marco, conseille Louis.

L'autre n'écoute pas. Il quitte son immobilité, se glisse à travers les tombes et, avant que son compagnon ait pu le retenir, il a déjà disparu vers la flamme mystérieuse.

Louis monte sur l'entourage en ciment d'une sépulture et il se hausse sur la pointe des pieds. Il ne voit plus Marco mais il distingue de nouveau la lueur ovoïde, là-bas, vers le portail.

Resté seul, il sent que l'angoisse lui serre de plus en plus la gorge. Il respire avec difficulté comme s'il avait soudain une crise d'asthme. C'est psychologique, il le sait, mais c'est rudement pénible.

Il roule le sac. Cette nuit, ils ne feront pas leurs « frais » et sans doute retourneront-ils les mains vides. Les vases et les crucifix ne l'intéressent plus. Sa pensée s'oriente vers la flamme géante, verte.

Il pense aussi à Marco.

Il attend dix bonnes minutes. Comme son ami ne revient pas, il s'impatiente. Il tire une cigarette de son paquet, l'allume. Il constate que son briquet tremble dans sa main.

Il fume nerveusement. Bêtement, il croit que la lueur de sa cigarette devient un véritable phare alors qu'elle ne se remarque pas à vingt mètres. La lune éclaire bien davantage.

Il achève sa cigarette et Marco ne revient toujours pas.

Alors, Louis se décide. Il se glisse dans la direction prise par son

camarade. Il arrive ainsi devant le portail fermé.

Jamais le temps ne lui a paru aussi long. Il a l'impression désagréable d'être épié.

Par qui ? Par un vivant ? Par un mort ? Un œil l'observe-t-il au-delà du mur ou entre les barreaux en fer du portail ?

Ce n'est qu'une impression.

Il ose parler tout fort, ouvre la bouche.

— Marco ! appelle-t-il.

Comme sa voix porte loin dans la nuit ! Si son ami est encore dans le cimetière, il doit forcément l'entendre. Ou, alors, une autre besogne l'absorbe, le distrait.

Quelle besogne ?

Il appelle encore, sans résultat. Il parcourt à peu près toutes les allées du cimetière avec un courage immense. Il constate que la flamme verte a disparu en même temps que Marco.

Est-ce une coïncidence ou les deux événements possèdent-ils un rapport direct ?

S'ils ont un rapport, c'est très mauvais pour Marco...

Louis sent qu'il ne tient pas le coup. Il est en nage. S'il ne croyait pas au surnaturel, il y croit maintenant, dur comme fer. Son copain est tombé dans un véritable piège. La lueur était là pour l'attirer uniquement.

Quel piège ?

Dans le marais voisin, les crapauds poursuivent leur concert de plus belle. La présence de la flamme étrange n'affecte en rien leur fête de famille. Ils restent indifférents aux mésaventures des hommes.

Louis se dit que s'il ne se tire pas en vitesse, il disparaîtra lui aussi de la circulation. Radicalement. Comme cette bizarre lueur verte. Comme Marco.

Il repasse le mur de clôture, fait le tour complet du cimetière et se retrouve dans le petit bosquet jouxtant la route départementale.

Il guette la nuit, les ombres. La lune fleurit la campagne d'une multitude de bouquets argentés. Le silence est haché inlassablement par les coassements des crapauds, maîtres des marais.

— Marco ! Marco !

Il prend conscience d'un grave événement, de quelque chose de fantastique. Il croit même qu'il a échappé à un danger certain.

Il traverse la route en hâte. Il donnerait cher pour voir les phares d'un automobiliste. Mais, dans ce coin perdu, infecté de marécages, les passants sont rares, la nuit.

Il rejoint la voiture garée sous les arbres, attend encore un moment.

Soudain, il sursaute. Un cri s'étrangle dans sa gorge.

Là, devant lui, à travers les troncs élancés des hêtres, il aperçoit une longue flamme verdâtre.

Elle se dandine. Elle approche, se tord, se couche, se relève, reptile de feu, comme si un souffle invisible cherchait à l'éteindre.

Or, il ne fait aucun vent.

L'œil dilaté par une peur irrésistible, Louis s'installe au votant, met le moteur en route, fait marche arrière.

Quand il retrouve la route goudronnée sous ses roues, il pousse un grand soupir de soulagement. Il fuit un terrible cauchemar.

Il appuie sur l'accélérateur. Ses phares mordent la nuit. Il file comme un fou vers Romorantin et il est décidé à demander du secours au premier village rencontré. Tant pis si on le questionne au sujet de sa présence dans le cimetière.

Plusieurs fois, il regarde dans le rétroviseur.

Non. La flamme verte ne le suit pas. Elle est restée là-bas dans les marais. Avec Marco.

*
* *

La fille et le garçon ont vingt ans.

Elle, à côté du chauffeur, la tête renversée sur les coussins, hume avec délices les senteurs d'une nuit tiède de Floride. Petite, brune, ses yeux brillent d'un vif éclat et elle paraît terriblement s'amuser.

Par moments, elle éclate de rire.

Lui, grand et blond, conduit la Chevrolet décapotable d'une main sûre. Il a bu un peu trop de Champagne au cours de cette soirée et comme il veut épater sa petite amie, il lui a suggéré de rentrer par le chemin des écoliers.

Par la route des marais.

Elle est droite, rectiligne, peu empruntée et pas très large. Elle constitue un raccourci pour gagner la ville voisine où habitent les deux jeunes gens.

Le vent de la course fouette les visages, dégage le cerveau des brumes de l'alcool. Les têtes s'allègent.

Quelle soirée ! Une surprise-partie formidable, avec une ambiance du tonnerre...

Il doit être 3 heures du matin. Jamais Ed et Liz ne songent à l'aventure incroyable qui les attend.

Pourquoi eux ? Pourquoi sont-ils d'innocentes victimes ? Au fond, ne mènent-ils pas une existence sage et studieuse ? Alors, de temps à autre, il faut bien qu'ils se défoulent.

— Liz ?

— Oui.

— Tu es contente ?

— Oh ! ravie.

Il désigne les marais de chaque côté de la route, paradis des

moustiques. Le coin est plutôt lugubre. La lune éclaire de vastes espaces déserts, plats, fangeux.

— Hum ! Pas très beau comme décor...

— Pourquoi as-tu voulu passer par-là, Ed ?

— Une idée... Je connais des copains qui ne traverseraient pas les marécages la nuit. Même en voiture. Alors, j'ai pensé que, avec toi, j'aurais du courage.

Liz se penche et embrasse son camarade sur la bouche. Aux États-Unis, un baiser n'est pas forcément le signe d'un amour, mais simplement d'une solide amitié.

Le moteur de la Chevrolet a soudain des ratés. Liz s'inquiète.

— Tu ne vas pas me faire le coup de la panne, Ed ! Entre nous, c'est idiot.

Le jeune homme hoche la tête et, comme la voiture s'arrête toute seule, il prend même la chose avec mauvaise humeur.

— Je t'assure, je n'y suis pour rien. Et c'est bien ennuyeux parce que je n'y connais strictement rien en mécanique.

Il saute lestement à terre par-dessus la portière et soulève le capot. À l'aide d'une lampe électrique, il contrôle si tout est en ordre. Comme il ne note rien d'insolite, il se gratte le front, perplexe.

— Quelle vacherie ! C'est peut-être les copains qui m'ont fait une blague... Essaie le démarreur, Liz.

Celle-ci tire sur le contact. Le moteur tousse mais ne part pas. Après plusieurs tentatives infructueuses, Ed se décourage.

— Quelle poisse ! Je n'y comprends rien. Ça doit être l'allumage. Il vaudrait mieux demander à un automobiliste de passage s'il ne pourrait pas nous dépanner. Tu ne crois pas ?

Liz approuve et prend son mal en patience. Elle trouve la fin de la nuit très pimentée et s'en réjouit. Elle adore l'aventure, l'imprévu.

— Oui, c'est plus sûr. Attendons que quelqu'un passe.

Ils s'assoient côte à côte et fument des cigarettes. De temps à autre, ils échangent un baiser furtif, évoquent la soirée, puis leurs études à la faculté de médecine.

Un quart d'heure s'écoule ainsi et toujours pas d'automobiliste en vue. Une nouvelle série de sollicitations du démarreur reste encore sans effet.

Cette fois, la panne ne devient pas drôle. Des odeurs désagréables, pestilentielles, émanent des marais et l'attente met les jeunes gens en boule.

— C'est ta faute, Ed, reproche la fille. Si tu avais pris la route normale, cela ne serait pas arrivé.

— Allons, Liz, le moteur serait tombé en carafe la même chose...

— Oui, mais quelqu'un de complaisant nous aurait déjà aidés.

Ed soupire, reconnaissant ses torts.

— D'accord, j'ai eu une drôle d'idée en passant par-là...

Soudain, Liz pousse un petit cri. Sa main cherche celle de son compagnon. Ses yeux noirs s'agrandissent.

— Ed..., balbutie-t-elle.

— Quoi ?

Elle tend le bras sur la gauche. Il suit du regard cette direction et il aperçoit quelque chose dans les marais.

Quelque chose de lumineux. Ça ressemble à une énorme flamme de bougie. C'est plutôt verdâtre, mouvant. Oui, mouvant. Ça remue même sans cesse, en sautillant. Parfois, la flamme se couche à l'horizontale, puis se redresse, vivace.

Pourtant, il n'y a pas de vent.

Ed rit nerveusement.

— Un feu follet, dit-il. C'est courant dans les marais.

— C'est trop gros pour être un feu follet, remarque Liz.

La lueur se déplace constamment au ras des marécages, sans bruit. Par petits bonds. Et, chaque fois qu'elle bondit, la flamme se courbe, s'allonge.

La frayeur paralyse la jeune fille. Elle se blottit contre la poitrine de son compagnon.

— Allons, Liz, ne fais pas l'idiote, proteste Ed.

— J'ai peur !

— Tu veux que j'aille voir ? propose-t-il courageusement.

— Non ! refuse-t-elle. Reste là.

— Si, insiste-t-il. J'y vais. C'est un phénomène que je voudrais bien élucider.

Naturellement, il ne pense pas au danger, au risque. Il croit à une manifestation chimique, à une combustion spontanée due à la présence d'un gaz inflammable au contact de l'air. D'ailleurs, de quoi pourrait-il s'agir d'autre ?

Évidemment.

Il repousse Liz qui s'accroche à lui comme un naufragé s'accroche désespérément à son rocher. Il trouve la peur de sa camarade parfaitement ridicule.

C'est vrai, il paraît décontracté, lui. Il réagit admirablement. Peut-être parce que les effluves du Champagne subsistent encore et le galvanisent.

— Ne me laisse pas seule, Ed. Je vais avec toi.

— Si tu veux, acquiesce-t-il. Je suis sûr que cette flamme n'émet aucune chaleur, mais simplement une phosphorescence.

Se tenant par la main, les deux jeunes gens quittent la route. Ils trouvent un chemin de terre et l'empruntent. Ils s'enfoncent ainsi dans les marais.

À mesure qu'ils avancent, la lueur recule. Cette manœuvre rassure

Ed.

— Tu vois, *elle* fuit. C'est *elle* qui a peur de nous.

En fait, s'agit-il d'une manœuvre ou d'une tactique élaborée ? Car, sans même s'en apercevoir, les deux étudiants s'éloignent de plus en plus. Ils sont bientôt hors de vue de leur voiture.

Ils marchent côte à côte sur un sol spongieux qui s'enfonce dangereusement sous leurs pas. Ils oublient le danger. Ils oublient qu'on peut s'enliser dans les marais.

Fascinés par la flamme, ils avancent toujours. Peu à peu, Liz sent sa peur s'évaporer. Sa confiance revient. La lueur dansante ne semble pas méchante. Elle conserve une distance constante.

— Ed...

— Tais-toi, Liz, ne parle pas. Tu pourrais l'effaroucher.

Elle souffle à voix basse :

— Ed, ne crois-tu pas que nous ferions bien de retourner ?

Il n'écoute pas ce conseil de prudence. Il est hypnotisé par la lueur verte. À ses pieds stagne une eau fangeuse, recouverte d'herbes. Un piège peut s'ouvrir sous lui à chaque instant.

Il n'y pense pas. Il croit que la flamme se fatiguera avant lui et qu'elle se laissera attraper. Croit-il toujours à une manifestation d'origine chimique ?

Il n'en sait rien. Ce qu'il sait, c'est sa volonté d'aboutir. Il veut comprendre. Et, pour cela, il doit rejoindre le feu mouvant.

— Liz, chuchote-t-il. *Il* mesure au moins un mètre.

— Oui, *il* est grand. Si c'était un feu follet...

— Ce n'est pas un feu follet, assure-t-il.

L'angoisse noue de nouveau la gorge de la fille. Elle ne quitte pas le bras de son compagnon et, sous la lune laiteuse, elle imagine toute une vie grouillante dans les marais.

L'eau bourbeuse s'anime parfois de frissons, de rides. Des clapotis, des gargouillements. Des herbes remuent. D'étranges cris naissent, s'éteignent, hachant le silence.

L'humidité pénètre Liz.

— J'ai froid, dit-elle.

— Continuons, décide Ed.

Il lui met sa veste sur les épaules. Elle se sent mieux. Son regard apeuré cherche des points de repère. Tout se ressemble affreusement.

— Nous nous sommes égarés, gémit-elle.

Il ne s'inquiète pas.

— Bientôt, il fera jour. Alors, nous retrouverons la route.

Ils sont si loin de leur voiture qu'ils n'entendent pas que quelqu'un klaxonne. Des phares trouent la nuit.

Un automobiliste de passage a remarqué la Chevrolet, arrêtée tous feux éteints. Il donne quelques coups d'avertisseur.

Comme personne ne répond ni ne vient, il reprend sa route. Mais il alerte quand même le premier poste de police qu'il rencontre.

Une voiture abandonnée au bord des marais, en pleine nuit...

Les policiers promettent d'envoyer une patrouille dès que le jour se lèvera.

CHAPITRE II

Joë Maubry se penche sur le berceau. Il aperçoit le rayonnant sourire de sa fille Barbara et il éprouve une immense fierté.

Il tend son index. La petite menotte potelée du bébé s'accroche au doigt de son père.

— Guili guili, fait Joë, joueur.

Il passerait des heures devant le berceau et il s'amuserait follement. Mais la sonnerie impérative du visiophone interrompt ces instants de détente et lui rappelle qu'il est reporter à la T.V. américaine.

Il passe dans le salon, peste contre l'intrus et appuie sur le contacteur. Il attend que son correspondant apparaisse sur le petit écran.

Il grimace à la vue de Manuel Robeson. Celui-ci ne ménage guère la douce quiétude de son employé.

— Ah ! Maubry... Passez en vitesse au bureau. Il y a quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Joë écoute jacasser sa fille dans la chambre et il hoche la tête.

— Patron, j'attends ma femme d'une minute à l'autre. Barbara est toute seule, vous comprenez.

— Prenez une nurse, mon vieux ! maugrée Robeson. Vous êtes père de famille, d'accord. Je vous ai félicité. Mais votre travail ne doit pas en souffrir.

— O.K. ! J'entends Joan qui rentre. J'arrive immédiatement.

Il éteint le visiophone, s'habille en hâte, embrasse Joan dans le hall et lance :

— Chérie... J'ai une affaire sur les bras, je crois. Si tu veux toujours continuer ton métier...

— Évidemment ! confirme la journaliste.

— Eh bien ! il te faudra trouver une nurse !

— Justement, j'en ai trouvé une. J'allais te le dire mais tu ne me laisses même pas ouvrir la bouche.

Il embrasse encore furtivement sa femme. Elle a à peine vieilli et reste d'une beauté distinguée. Ses yeux verts brillent avec le même éclat. Sa bouche conserve cet attrait qui avait conquis Joë au début.

— Je suis pressé, s'excuse-t-il. Je te téléphonerai.

Il se rue dans l'ascenseur, monte sur le toit-terrasse, appelle un héli-taxi. Il a horreur de conduire sa voiture en ville à cause des embouteillages.

Le taxi volant le mène directement aux studios de la T.V., situés à la périphérie de Washington. Une belle journée s'annonce et un généreux

soleil inonde les buildings blancs de la capitale.

Il pénètre en trombe dans le nouveau bureau de son patron.

Le gros Robeson l'observe à la dérobée derrière ses épaisses lunettes. Il pense que, depuis qu'il a une fille, Joë est souvent dans la lune. Cela ne va pas de pair avec sa profession.

Robeson tonne de sa voix bourrue qui fait trembler les vitres :

— Asseyez-vous et écoutez cette information.

Tandis que le reporter se cale dans un fauteuil, le rédacteur en chef du service des faits divers met en route un magnétophone.

La voix d'un speaker de radio sort de la cassette :

... La police a fouillé en vain les marécages et elle n'a trouvé aucune trace des occupants de la Chevrolet. Une rapide enquête a permis d'établir qu'il s'agissait de deux étudiants en médecine revenant d'une surprise-partie. On pense qu'ils se sont enlisés dans les marais...

Robeson interrompt la bande.

— Banal accident, hein ?

— Apparemment, grimace Joë. J'étais au courant de la disparition des deux jeunes gens et je pensais qu'on les retrouverait. Pourquoi ont-ils quitté leur voiture en pleine nuit ? Le rédacteur en chef hausse les épaules.

— Nous ne le saurons jamais.

Joë étire ses jambes et soupire, déçu :

— C'est pour ça que vous m'avez dérangé ?

Furieux, Robeson frappe du poing sur la table. Il se sent le maître, ici, et il voudrait que ses employés le sachent.

— J'ai le droit de vous déranger quand je veux !

Il s'apaise, allume l'un de ses gros cigares favoris et expulse quelques bouffées. Il sait que Maubry déteste l'odeur des cigares.

Il ôte ses lunettes d'un geste machinal.

— Pour moi, les deux étudiants ne se sont pas enlisés. Ils ont disparu.

— C'est la même chose, souligne en souriant le mari de Joan Wayle.

— Non. Les deux jeunes gens connaissaient la région. Ils ne se seraient pas hasardés dans les marais, en pleine nuit, si quelque chose ne les avait pas attirés.

Joë sourcille, dresse la tête. Ce fait divers prend des proportions et s'aiguille sur une autre voie. Du moins, Robeson s'obstine pour en tirer quelque chose d'intéressant. Il ne lance pas ses reporters sur une banalité.

— Patron, vous avez une idée ?

— Je rapproche cette histoire avec celle survenue en France. Vous savez, ces deux pilleurs de cimetières. Une affaire sordide.

Maubry se frappe le front. Il possède une mémoire extraordinaire. D'ailleurs, l'information est tombée il y a deux jours à peine.

— On n’a toujours pas retrouvé le fameux Marco ?

— Toujours pas. Et son complice a décrit qu’ils avaient été les témoins d’un curieux phénomène.

— Vous croyez donc à l’existence de ces flammes verdâtres, brusquement apparues dans un cimetière ?

Robeson précise car il est méticuleux sur les détails :

— Les environs étaient marécageux, comme en Floride. Il s’agit là d’un curieux point de concordance entre les deux affaires.

Joë devient franchement hilare.

— Vous rêvez, patron. Vous rêvez à un grand reportage dont vous me confieriez l’enquête.

— Quand même ! proteste le rédacteur en chef. Trois personnes ont disparu dans des circonstances inexplicables.

— Trois personnes ! répète Maubry. Sur quatre milliards d’individus. Vous vous rendez compte ! Il y a cinquante ans, l’information ne serait même pas parvenue jusqu’à nous.

Il soupire profondément.

— Bref, vous voulez que j’aille en France.

— Non, attendez encore, mais préparez-vous à partir. Si nous en croyons le rescapé de Sologne, ce pilleur de cimetières, ce qu’il a aperçu ne serait pas un feu follet. Par conséquent, la disparition de son complice reste totalement mystérieuse. C’est la base de départ d’un bon reportage, pour peu que l’affaire de Floride se classe dans le même cas...

À ce moment, le visiophone sonne. Robeson enclenche le contacteur et contemple son interlocuteur, un homme encore jeune au visage barré d’une moustache.

— Ici, Mike Barton, votre correspondant de Nairobi. Une équipe de forestiers a découvert un cimetière d’éléphants, vers la frontière du Tanganyika...

— Ça ne m’intéresse pas, coupe le rédacteur en chef des faits divers. Du moins, ça ne dépasse pas le cadre de la rubrique régionale. Pourquoi m’empoisonnez-vous avec cette histoire ?

Sur l’écran, Barton paraît convaincu. Des gouttes de sueur apparaissent sur son visage. Il est vrai que, là-bas, à Nairobi, il fait plus de quarante à l’ombre.

Pourtant, la sueur n’est pas toujours un signe de chaleur. Elle naît aussi sous le coup d’une émotion, d’une peur ou d’un autre sentiment. Le bureau de Barton est sûrement climatisé.

— Ne raccrochez pas, patron, insiste le correspondant du Kenya. Les éléphants ne sont pas seuls en cause. Il paraît que le cimetière pullule d’étranges lueurs verdâtres, la nuit venue.

Robeson s’étrangle, tend le cou. Il aboie littéralement.

— Des flammes de bougie d’un mètre de haut, c’est ça ?

— À peu près, confirme Barton. Vous savez, les forestiers n'ont pas moisi dans le coin. Ils ont eu peur et ils se sont sauvés. Ils sont allés raconter leur aventure à un poste militaire.

— Alors ?

— Alors, les soldats ont pris position autour du cimetière. Ils ont couru en vain après les lueurs. N'empêche. Les forestiers maintiennent leurs déclarations.

— Ouais ! souffle Robeson.

— Qu'est-ce que je fais, patron ? demande Barton.

— Vous attendez Maubry à l'aéroport. Je vous l'envoie par le prochain airbus.

Le rédacteur en chef appuie rageusement sur le bouton d'extinction du visiophone. Son regard s'attarde sur Joë.

— Vous avez entendu ? Ce qui me chiffonne, c'est que l'armée se mêle de choses qui ne la regardent pas. Ils vont tout saboter alors qu'une affaire comme celle-là exige de la discrétion, du doigté.

Joë se dresse.

— O.K. ! J'ai compris. Vous me refilez un billet d'avion pour Nairobi.

— Oui. Tâchez de découvrir quelque chose au sujet de ces flammes vertes. Si possible, filmez-les.

— Alors, il me faut deux billets.

— Pourquoi ?

— Pour Merket, mon cameraman.

— Évidemment ! dit Robeson, ironique.

J'avais pensé à vous adjoindre Merket, figurez-vous.

Maubry ne tend jamais la main à son patron. Les deux hommes ne familiarisent pas trop, sans doute à cause de la différence de classe sociale. Robeson est directeur, Joë un salarié. Il vaut mieux que les rapports restent distants.

Robeson est salarié aussi, mais à une autre échelle et ses responsabilités sont évidemment plus grandes que celles de son personnel. Sinon sa paie ne se justifierait pas.

Le reporter quitte le bureau directorial et passe dans la salle des télétypes. Les machines crépitent sans cesse et déversent leurs informations sur bandes. Il faut être dingue pour accepter une place dans cet enfer.

Joë se réfugie dans une cabine de téléphone. Il appelle son cameraman chez lui.

— Fais ta valise, mon vieux. Nous partons pour Nairobi. Il y a, paraît-il, un magnifique cimetière d'éléphants du côté de la frontière tanyanyikaise.

— Tu te fous de moi ! proteste Merket.

— Non. Grouille-toi. L'airbus part dans trois heures. J'ai juste le

temps d'embrasser ma fille et ma femme.

— Dis donc, est-ce que Joan vient avec nous ?

— Je n'en sais rien. Je me demande si elle préfère s'occuper de Barbara ou bien du *Star-Tribune*.

— Tu sais, glisse le cameraman, je connais bien Joan depuis que nous travaillons ensemble. Ça fait... ça fait... Il calcule mentalement.

— Quinze ans, hein ?

— Oui, quinze ans, confirme Joë. Tu ne te trompes pas.

— Bon. Alors, elle possède le virus du reportage et n'est pas encore mûre pour la retraite. Ce n'est pas Barbara qui y changera quelque chose. On peut concilier les deux : mère de famille et journaliste.

— Au fond, confie Maubry, je serais heureux si Joan venait avec nous. Ça dépendra de Scriber, le rédacteur en chef du *Star*.

— C'est tout vu. Scriber, ce vieux renard, sautera sur l'occasion, comme d'habitude. Sa méthode lui a toujours réussi. Il est le roi pour tirer les marrons du feu.

Joë raccroche et demeure pensif. Il rentre chez lui et, quand il annonce à sa femme qu'il part pour le Kenya, Joan pince rageusement les lèvres. Une bouffée d'aventures l'envahit.

Non, elle n'est pas faite pour rester à la maison et elle le comprend vite. Elle règle très rapidement le placement de Barbara chez la nurse et prévient son rédacteur en chef qu'elle désire reprendre du service.

Scriber donne avec empressement son feu vert. Aussi, ils sont trois à prendre l'airbus pour Nairobi.

*

* *

Nairobi, encadrée de montagnes, capte tous les rayons du soleil. C'est un vrai four. Une chaleur torride, suffocante, abrutit la ville, dessèche les poumons, brûle la peau.

Heureusement, dans leur hôtel climatisé, Joë, Joan et Merket jouissent d'un confort total : air conditionné, insonorisation, service impeccable.

Ils sirotent des boissons fraîches au bar, en compagnie de Mike Barton dont la moustache humide de sueur amuse fort Joan Wayle.

Accablé par la chaleur, le correspondant local ne se montre guère bavard. Il étale une carte sur une table et désigne un point précis.

— C'est ici, vers la frontière.

— Il y a une route carrossable ? s'informe Merket.

— Une piste, dit Barton. Il faudrait deux jours pour atteindre le cimetière.

Le délai rebute Joë. Il baisse les bras et, à travers les stores tirés, observe la place grillée de soleil, à peine ombragée par les palmiers.

— Eh bien ! soupire-t-il, c'est gai.

— Avec un hélicoptère, ajoute Barton, rassurant, vous en aurez pour trois heures seulement. Quatre au maximum.

— « Nous » en aurons pour trois heures ! rectifie Maubry avec un sourire. Car, naturellement, je vous réquisitionne, Barton.

— Moi ?

— Vous connaissez mieux le pays que nous, et surtout les dialectes. Et puis, entre nous, cela ne vous fera pas de mal, un peu d'exercice. Vous commencez à prendre de la brioche et, à votre âge, c'est très mauvais.

Le correspondant local grimace. C'est vrai, il bedonne déjà, avec la trentaine. Il boit beaucoup et ne se démène pas assez.

Joë tapote son ventre plat dont il est fier.

— Regardez-moi. J'ai dix ans de plus que vous et je n'engraisse pas. Pourtant, j'aime la bonne cuisine. Mais, demandez à Joan, je m'astreins à une gymnastique quotidienne et je maintiens ainsi ma forme.

Barton jette un œil envieux sur l'abdomen de Maubry. La perspective d'un effort physique le décourage.

— Ici, avec la chaleur, faire du sport devient insupportable. Nous ne sommes pas aux États-Unis ! Nous transpirons déjà rien qu'en dormant.

— Vous avez des piscines, remarque le téléreporter. Je crois que vous mettez beaucoup de mauvaise volonté.

Merket ramène ses amis à une conversation plus professionnelle.

— Quand vous aurez fini de parler de votre ligne, nous passerons aux choses sérieuses. Quand partons-nous pour le cimetière d'éléphants ?

— Demain matin si vous voulez, suggère Barton. J'ai l'hélicoptère et les autorisations nécessaires.

Ils se mettent d'accord pour 5 heures. Après une nuit de sommeil paisible et une bonne douche, ils se retrouvent à bord d'un hélico pas très moderne, mais c'est tout ce que le correspondant local a pu trouver.

Merket pilote avec assurance. Pour le moment, ils survolent de hauts plateaux recouverts d'une épaisse forêt vierge.

Ils descendent vers le sud. Déjà, ils aperçoivent, au loin, les cimes enneigées du Kilimandjaro, culminant à près de six mille mètres. Mais le Kilimandjaro se situe sur le territoire du Tanganyika.

L'ombre de l'appareil se profile sur le tapis vert, impénétrable, de la forêt africaine. Il ne ferait pas bon tomber en panne dans des endroits pareils car on s'écraserait fatalement sur les arbres.

Malgré son aspect rébarbatif, le moteur tourne rond. La tuyère est un peu bruyante et la cabine très mal insonorisée.

Barton se montre un excellent navigateur. Il a tracé un itinéraire, au

départ, et il s'y conforme scrupuleusement.

Ainsi, quatre heures plus tard, l'hélico survole un village fait de cases en bois recouvertes de chaume. La civilisation ne semble pas avoir atteint ce coin, relié à la capitale par de mauvaises routes souvent inondées à la saison des pluies.

L'appareil se pose sur la place du village et suscite la plus grande curiosité chez les habitants. Ceux-ci ignorent qu'il s'agit de journalistes mais, du moment que quelqu'un vient les voir, ils se sentent beaucoup moins isolés.

D'ailleurs, ils ont un grand respect de l'hospitalité et ils accueillent les visiteurs avec empressement.

Ils offrent des fruits et du vin de palme. Ici, la chaleur semble beaucoup moins suffocante qu'à Nairobi, sans doute à cause de l'altitude.

Barton parle avec quelques notables et il explique qu'ils viennent pour visiter le cimetière d'éléphants.

Le chef du village s'exprime très correctement en anglais. Comme c'est un honnête homme qui n'a aucune arrière-pensée, il met en garde les Américains.

— Le cimetière ?

À cette évocation, son regard se dilate et il suggère :

— Vous ne devriez pas aller là-bas. Les mauvais génies l'habitent.

— Vous savez, dit Maubry, ne commencez pas à nous décourager. Je suppose que vous-même, il y a belle lurette que vous ne croyez plus aux génies.

— C'est vrai, reconnaît le notable. Nous avons évolué et abandonné nos superstitions. Mais j'ai vu les « flammes » vertes et elles m'ont fait une terrible impression.

Joë montre beaucoup d'intérêt. Doucement, il met en route son magnéto portatif et adresse un signe discret à Merket. Celui-ci comprend, braque sa caméra et prend des gros plans d'un visage très expressif.

— Nous tournons une séquence pour la T.V. américaine, commente Maubry.

L'autochtone soupire :

— Les militaires ont levé depuis longtemps le siège du cimetière.

— Vous voulez me dire ce que vous avez vu ?

— Eh bien ! j'ai conduit les soldats sur place. Pendant plusieurs nuits de suite, nous avons aperçu des « langues » de feu sautillant entre les carcasses d'éléphants. Quand les soldats se précipitaient, les flammes disparaissaient comme par magie.

— Aucun militaire n'a disparu ?

— Non. D'ailleurs, ils campaient assez loin, à cause de la puanteur dégagée par les matières animales en décomposition.

— Et les forestiers ? Parlez-moi des forestiers. Ce sont eux qui ont donné l'éveil ?

— Oui. Ils ont vu aussi les flammes vertes, la nuit. Pris de panique, ils ont préféré alerter les autorités.

— Le cimetière est loin de tout axe de communication ?

— Oui. Il se trouve dans une région isolée et assez marécageuse, difficile d'accès.

— Vous saviez que des éléphants venaient mourir là ?

— Ils viennent y mourir sans doute depuis des siècles.

— Et l'ivoire ? Cela représente une fortune...

Le notable fixe la caméra et il se dit que cent cinquante millions d'Américains connaîtront son visage. Pour un chef de village du fond de l'Afrique, cette notoriété renforcera son prestige. Il deviendra d'un seul coup une vedette.

— L'ivoire ? Il y a eu des aventuriers. Puis le gouvernement a exploité cette « mine » pour son propre compte. Maintenant, les éléphants morts sont amputés de leurs défenses.

— Les « flammes » n'ont jamais quitté le cimetière ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, nous ne les avons jamais vues par ici, autour du village. Heureusement.

— Vous pensez qu'elles sont toujours là-bas, avec les éléphants ?

— Oh ! sans doute...

Joë coupe le magnéto. Ce qu'il va demander n'intéresse pas les téléspectateurs.

— Pourriez-vous nous emmener jusqu'au cimetière ?

Il désigne l'hélicoptère et ajoute :

— Nous vous ramènerons au village avant la nuit.

L'autre acquiesce. C'est un homme aux cheveux déjà grisonnants, au nez épaté, aux lèvres épaisses. Il manifeste de la sympathie pour les reporters. Pendant la journée, il n'a pas peur car les lueurs vertes n'apparaissent que la nuit. En tout cas, elles n'ont jamais attaqué personne, mais leur présence reste inexplicable.

Le gouvernement a promis une enquête plus approfondie. Or, les habitants de la région, les premiers concernés, attendent toujours la venue des officiels. Personne ne s'est encore manifesté.

Aussi, l'arrivée de journalistes américains soulève un vif intérêt parmi la population. Plusieurs volontaires s'offrent pour accompagner les reporters.

Maubry refuse toutes ces bonnes volontés. Après une halte de deux heures, l'hélicoptère reprend son vol vers la frontière.

À combien sont-ils du Tanganyika ? Dix, vingt kilomètres ? En tout cas, les neiges éternelles du Kilimandjaro constituent un phare étincelant sur l'horizon brumeux. Cette présence de glaces, au niveau de l'équateur, est à la fois insolente et insolite. Elle rafraîchit le

regard, évoque un coin des Rocheuses ou une montagne d'Europe et dépayse moins les Blancs. Il semble qu'un bout de terre occidentale a été amené dans cet enfer torride pour tempérer le climat.

Un premier survol du cimetière situe le lieu. Il s'agit d'un genre de cirque, encadré de hautes montagnes. Pour y accéder, à pied, il faut traverser des marécages et un seul chemin y conduit, s'infiltrant entre un étroit goulot rocheux juste suffisant pour le passage d'un éléphant.

Les pachydermes, sentant leur déclin arriver, guidés par l'instinct atavique, s'acheminent vers leur dernière demeure. Certains meurent en route, épuisés, ayant présumé de leurs forces. Mais beaucoup y parviennent et y attendent la mort en paix.

Comme convenu, Maubry ramène le notable chez lui avant la nuit et le remercie chaleureusement de sa collaboration. Il lui promet de repasser par le village avant de regagner Nairobi.

Puis, vers le soir, l'hélicoptère se pose sur un petit plateau surplombant le cirque. Nos amis notent qu'un sentier accède au cimetière en s'insinuant entre de gros blocs de rocher.

Avec l'arrivée de la nuit, la fraîcheur tombe. Il fait même froid. Barton veut allumer un grand feu de bois, autant pour se réchauffer que pour éloigner les bêtes sauvages, mais Maubry l'en dissuade.

— Vous êtes fou ! Vous voulez effrayer les « lueurs » alors que nous venons uniquement pour elles.

— Bah ! soupire Mike, regrettant le confort de son appartement de Nairobi. Vous savez, nous supporterions un peu de chaleur.

— Enroulez-vous dans une couverture et buvez du café, suggère Joë, mécontent. Vous êtes intolérable, Barton, et vous rouspétez constamment. À Nairobi, vous vous plaigniez d'une température excessive !

Mike bougonne et s'installe finalement dans l'hélicoptère. Il allume le réchaud à gaz et prépare de l'eau pour faire du café instantané. Il n'est vraiment pas né pour l'aventure et il admire Maubry en secret car le téléreporter a justement acquis sa célébrité en courant le monde.

— Barton, reproche Joë, le métier de journaliste ne s'apprend pas le derrière sur une chaise. Si vous n'y mettez pas de la bonne volonté, vous resterez toujours un mièvre correspondant local. Mais peut-être que, au fond, votre situation actuelle vous suffit...

— En effet, grommelle Mike. Je m'en contente. Je ne suis pas ambitieux.

Ils dressent un hâtif campement. Avec la froideur de la nuit, ils seront obligés de dormir dans l'hélicoptère, roulés dans leurs sacs de couchage. Mais il faudra que quelqu'un monte constamment la garde.

Ils ont choisi un observatoire impeccable. De leur hauteur, ils dominent le cimetière. Pendant qu'il faisait encore jour, ils ont aperçu

des dizaines de cadavres d'éléphants, gisant sur le sol dans un état de décomposition plus ou moins avancée.

La terre est littéralement imprégnée de cette pourriture animale. D'ailleurs, selon les caprices du vent, un fort relent de charogne fouette les narines. En bas, ça doit être infect et probablement intenable, avec la chaleur.

Les reporters prennent un repas léger et Merket se propose pour le premier tour de garde. À minuit, il réveillera Joë et, à 3 heures du matin, Barton prendra le dernier poste, Joan étant évincée de la corvée en raison de son sexe.

Mais s'ils n'espéraient guère de cette première nuit passée à la belle étoile, ils se trompaient lourdement.

Le cameraman réveille ses amis vers 11 heures. Il leur chuchote à l'oreille :

— Hé ! levez-vous... Il y a un beau spectacle en bas.

Stupéfaits, les yeux alourdis de sommeil, ils observent alors le cirque plongé dans la nuit.

*

* *

Combien sont-elles, ces étranges lumières verdâtres Dix, vingt, cinquante ?

C'est difficile à évaluer. D'abord à cause de la distance et puis ensuite parce que les « flammes » bougent sans cesse. Pratiquement, elles ne restent jamais immobiles.

Elles sautillent, elles bondissent comme des bouts de caoutchouc ou des ressorts, lucioles fantastiques dans les ténèbres.

Cette animation constante empêche de les compter. En tout cas, elles sont nombreuses, au moins deux bonnes douzaines. On est loin, bien loin, de l'apparition unique signalée par le piller de cimetières de Sologne, en France.

Les lueurs se multiplient-elles ? Pourquoi n'apparaissent-elles que la nuit et quelle en est l'origine ?

Manifestation naturelle ? Matérialisation d'une illusion d'optique ?

Maubry n'y croit pas. Il pense à autre chose car, depuis le début de sa carrière, il a assisté à bien des phénomènes. Et, pour lui, le surnaturel n'existe pas. Tout est lié à des faits mathématiques, logiques, à des éléments concrets et scientifiquement explicables.

— John..., dit-il, posant la main sur l'épaule de son cameraman, qu'est-ce que tu attends ?

Merket paraît engourdi par le froid. Il tape des pieds et fait de grands moulinets avec ses bras.

Il arrête ses gestes et hoche la tête.

— Heu..., balbutie-t-il.

— Grouille-toi ! Robeson ne te paie pas pour rester les bras croisés. Tu vas rater une séquence du tonnerre...

Le technicien se précipite dans le cockpit et revient avec son matériel. Il pointe sa caméra vers le cirque et regrette le mauvais éclairage. Mais la cellule électronique règle l'ouverture automatiquement et les lumières tremblantes impressionneront quand même le film. Celui-ci montrera exactement ce que l'œil voit.

Le zoom grossit une dizaine de fois et son fonctionnement électrique permet un travelling impeccable. Il n'en est pas moins vrai que les détails restent dans l'ombre.

Les lunettes d'approche, équipées pour la vision de nuit, montrent des lueurs d'apparence verdâtre, à forme ovoïde. Les comparer avec des flammes de bougie serait ridicule.

Merket tourne une séquence de trois minutes. Puis il replace sa caméra dans son étui.

— Joë..., propose-t-il, si on descendait ?

Le reporter T.V. lance un coup d'œil à Joan et à Barton. Ceux-ci acquiescent d'un signe de tête et se mettent prudemment en route.

Ils descendent vers le cirque à travers les rochers, marchent avec précaution. Non pas que le sentier s'avère dangereux, mais ils peuvent maladroitement heurter une pierre et celle-ci déboulerait la pente avec un bruit amplifié par l'écho et provoquerait peut-être la fuite des lueurs vertes.

À mesure qu'ils approchent, une odeur de pourriture agresse leurs narines. D'énormes squelettes rongés par les fourmis dressent leur carcasse blanchie dans ce décor hallucinant de haute montagne. Le cadavre d'un éléphant achève de se décomposer et, pendant la journée, devient la cible des vautours.

Maubry retient Merket par le bras.

— Dis donc, mon vieux..., comment tout ça a commencé ?

Une émotion rétrospective secoue le cameraman. Il frémit et se frotte les yeux. Pour lui, ça évoque la sorcellerie.

Il explique à voix basse :

— J'étais assis, pelotonné dans une couverture, le regard machinalement braqué sur le cirque. Soudain, la première lueur est apparue spontanément. Je ne l'ai pas vue venir de loin car je surveillais plus particulièrement l'entrée du goulot rocheux. Non. Elle a surgi d'un seul coup, comme une lumière qui s'allume. Et puis il en est surgi d'autres. Elles ont commencé leur ronde incessante autour des squelettes d'éléphants. Alors, je vous ai réveillés.

— Hum ! tousse Maubry. Il est donc à prévoir qu'elles s'en vont aussi spontanément qu'elles viennent. En conséquence, nous devons déployer de grandes précautions pour qu'elles ne s'évaporent pas devant nous.

— Tu crois que nous les impressionnons ? doute Joan.

— Sans doute, chérie, approuve Joë. Jusqu'à preuve du contraire, les « flammes » vertes n'ont encore jamais attaqué personne.

La journaliste du *Star* grimace. Avec son pantalon de toile, sa chemise à carreaux, son gros pull et son chapeau, elle ressemble à un homme.

— N'empêche. Deux jeunes gens ont disparu en Floride. Et, en France...

Maubry met un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Ne parle pas si fort.

Ils ont atteint maintenant le cirque. Ils foulent un sol légèrement mou, mais nullement marécageux. L'odeur de pourriture devient presque insupportable et ils mettent des mouchoirs devant leur nez.

Blottis derrière un gros rocher, ils observent les lueurs dansantes. Elles sont à moins de vingt mètres et ne livrent toujours pas leur mystère.

Joë souffle à l'oreille de Merket :

— Elles n'irradient aucune chaleur. À peine une clarté phosphorescente. Tu veux mon avis ?

— Dis toujours.

— Eh bien !...

Maubry s'interrompt brusquement. Il voit sa femme qui abandonne le couvert du rocher et se démasque dangereusement. Elle marche résolument vers les flammes vertes.

Joë glapit en sourdine :

— Tu es folle, Joan, reviens !

Il aurait voulu la retenir mais il est trop tard. Il accuse Barton.

— Vous étiez à côté. Vous auriez dû l'empêcher. Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Je n'en sais rien, bafouille le correspondant local, navré. Elle était à genoux. Elle s'est levée brusquement pour se diriger vers...

— Elle n'a rien dit ?

— Rien, confirme Mike.

Le front inondé de sueur malgré le froid de la nuit, Maubry observe intensément. Il remarque Joan qui contourne le squelette d'un éléphant et, chose étrange, elle ne reparaît pas de l'autre côté.

Elle s'est probablement arrêtée.

En tout cas, devant elle, les lueurs vertes ont reculé. Maintenant, elles se tiennent vers le fond du cirque et, acculées contre la paroi rocheuse, elles ne devraient pas pouvoir s'évader.

Maubry se tourne vers ses compagnons.

— Écoutez... Restez là et attendez-moi. Il faut que je rejoigne Joan. Je ne peux pas la laisser toute seule. Je m'efforcerai de la ramener.

— Si vous ne pouvez pas ? dit Barton.

— Je vous appellerai.

— O.K. ! convient Merket. Mais ne prends pas de risques, Joë.

— Les « flammes » se sont éloignées. Il n'y a pas de danger.

Le téléreporter quitte ses amis et suit les traces de sa femme. Il contourne à son tour le squelette d'éléphant mais, quand il parvient de l'autre côté, il ne trouve personne.

L'inquiétude noue sa gorge. Il ne sait plus que penser. Il a bien fait attention et n'a pas vu Joan aller plus loin. Pourtant, la lune éclaire presque comme en plein jour et une silhouette humaine se remarque de loin.

— Joan ! appelle-t-il doucement.

Il ne comprend pas sa disparition. Sans doute a-t-elle poursuivi son chemin tout droit. Le squelette de l'éléphant formant écran l'aura masquée à la vue de ses compagnons.

Il n'y a que cette explication.

Ou bien...

Joë se sent de plus en plus oppressé, anxieux. Il songe aux deux jeunes gens disparus dans les marais de Floride et à ce pilleur de cimetière que les gendarmes n'ont jamais retrouvé en Sologne.

Pourquoi Joan a-t-elle quitté ses camarades sans même les avertir ? À quelle impulsion a-t-elle obéi ? Était-elle attirée par quelque chose ?

Soudain, un cri s'étrangle dans la gorge de Maubry. La peur le paralyse. Il veut appeler mais ne le peut pas.

Il constate un détail effroyable. Ses mains semblent transparentes. Oui, il voit au travers d'elles !

La situation se dégrade très vite. Tout le reste de son corps devient aussi transparent, comme s'il était en train de se dématérialiser.

Est-ce possible ? En tout cas, une force inconnue, irrésistible, le cloue sur place. Aucun son ne sort de sa bouche.

Lentement, il perd consistance et devient immatériel.

CHAPITRE III

Quand il ouvre les yeux et reprend connaissance, il constate au moins deux choses.

D'abord, il est baigné par une étrange lumière mauve. Ensuite, son corps a repris sa matérialité.

Était-ce donc un rêve, un cauchemar, une illusion ?

Il se palpe. Il sent sa chair dure, ferme. Il se pince et il se fait mal.

Alors, il soupire profondément. Pendant quelques secondes, il a bien cru qu'il se désintégrait définitivement.

Il est couché et tente de se relever. Il ne le peut pas. Une force invisible paralyse ses jambes mais lui laisse les bras libres. Est-ce la même force qui l'a figé dans le cirque, à la frontière du Tanganyika ?

Bizarre...

Il se pose des tas de questions. Où se trouve-t-il ? Que sont devenus Joan, Barton, Merket ? Que lui veut-on ? Peut-il affirmer, à présent, que les « flammes » verdâtres sont des choses inconsistantes ?

Sûrement pas. Les lueurs ovoïdes sont des créatures, et des créatures intelligentes. Il n'en doute plus et c'est ce qu'il pensait déjà depuis longtemps.

La lumière mauve tombe du « plafond », d'un plafond nébuleux. Il est couché sur une sorte de substance molle épousant parfaitement les formes de son corps. Son regard cherche en vain à apprécier l'endroit où il se trouve.

La clarté mauve fabrique un horizon de lumière et masque les détails. Fait-il jour ou nuit ? Combien a-t-il parcouru de kilomètres depuis le cirque ?

Son cerveau capte soudain une pensée. Celle-ci devient si pénétrante qu'elle s'impose avec rapidité comme une sorte de voix intérieure.

D'ailleurs, il s'agit d'un langage télépathique. Joë le comprend fort bien. Il ne s'en étonne pas et entre dans le jeu.

Mais sa déception grandit très vite.

La « voix » demande :

— *Vous cherchiez des « feux follets », comme les autres ?*

— *Quels autres ?*

— *Les autres. Les humains.*

— *Non, répond carrément Maubry. Je savais que vous étiez des créatures.*

— *Comment ça ?*

— *Parce que vous apparaissez et que vous disparaissez selon vos besoins. Parce que, enfin, vous envahissez différents endroits de la planète.*

— *Nous n'envahissons rien, rectifie l'étrange et invisible correspondant.*

Il insiste :

— *Pourquoi nous cherchez-vous ?*

— *Par curiosité. Parce que c'est mon métier.*

— *Tous les humains que nous avons interrogés répondent la même chose. Je suppose que nous n'avons rien à craindre de vous.*

— *Évidemment ! lance Maubry avec conviction. Tant que vous ne nous agressez pas, nous vous laisserons tranquilles. Mais qu'est-ce que vous fabriquez sur la Terre ?*

La créature élude volontairement la question et ne semble pas disposée à donner des détails. Elle s'informe :

— *Que pensez-vous de nous ?*

— *Bah ! dit Joë. Je n'en sais rien. Je ne vous ai jamais vus. Il m'est donc difficile de me faire une opinion.*

— *Je parle des hommes en général. Que pensent-ils de nous ?*

— *Ils voudraient bien savoir pourquoi vous avez débarqué chez eux !*

L'être phosphorescent fait la sourde oreille. Il résume :

— *Vous êtes curieux, mais pas méchants. Curieux et intelligents par-dessus le marché. Au fond, vous ne représentez aucun danger.*

— *Vous attirez. Vous fascinez. Vous vous dématérialisez. Pourquoi ?*

— *Par nécessité. Je ne crois pas que vous pourriez quelque chose pour nous et, de toute façon, nous avons bien l'intention de nous débrouiller seuls. Il était cependant évident que, un jour ou l'autre, vous nous remarqueriez. C'est fait. Alors, votre curiosité ne nous dérange pas.*

Joë sent que la conversation télépathique s'achève et il n'en saura pas davantage sur les créatures vertes. Il aurait voulu d'autres détails, pourtant. Savoir où était Joan, par exemple.

Il est convaincu que les étrangers ne rechercheront pas une nouvelle fois le dialogue. Du moins, pas dans l'immédiat.

Car il ressent brutalement un étrange phénomène, le même qu'il a subi dans le cirque, au milieu des squelettes d'éléphants : son corps se dématérialise une seconde fois, ses atomes se réduisent en vibrations et se véhiculent probablement par ondes laser.

Il ne sait pas du tout s'il retrouvera Barton et Merket. Pour lui, c'est un nouveau grand saut dans l'inconnu.

*

* *

Il sent quelque chose d'humide.

Quelque chose qui lui tombe sur la figure, dégouline dans son cou, dans son dos, l'imprègne, l'inonde.

Comme...

Il se réveille complètement, émerge de cette inconscience spéciale

créée par l'état de dématérialisation.

Quelle terrible sensation !

Votre corps se dissout, se dilue littéralement sous vos yeux et vous n'y pouvez rien. Strictement rien ! Il se transforme en électrons purs. Et vous ignorez si, au terme du voyage, vos atomes se ressouderont.

Joë ouvre les yeux. Quelqu'un lui viderait de l'eau avec une pomme d'arrosoir qu'il ne serait pas davantage mouillé.

La pluie tombe drue. Les gouttes frappent le sol avec vigueur, forment des flaques.

Il jette autour de lui un regard étrange, apeuré. Il remarque tout de suite qu'il n'est pas dans le cimetière d'éléphants, au Kenya.

Alors, où ?

Pourtant, c'est au Kenya qu'il a subi sa première dématérialisation. Depuis, il y a eu la « conversation » télépathique avec la créature. Maintenant, il cherche des souvenirs dans sa mémoire.

Trempe jusqu'aux os, il se relève péniblement, se met debout et contemple la route sur le bord de laquelle il était couché. Il voit des marécages aux alentours.

La pluie tisse un voile sur l'horizon, noie les détails. Est-ce une pluie africaine ?

Sûrement pas. Il ne retrouve pas cette ambiance, cette température d'étuve particulière, cette atmosphère de braise qui caractérisent l'Afrique équatoriale.

Ici, le fond de l'air paraît plus tempéré. Il fait chaud mais sans excès. Et puis cette route goudronnée au milieu des marais indique un pays civilisé.

D'ailleurs, Maubry ne s'interroge plus longtemps. Le bruit d'un moteur frappe son oreille. Il aperçoit une voiture au loin.

Il se met au milieu de la route et agite les bras en tous sens.

L'auto stoppe dans un grincement de freins. Il s'agit d'une grosse Ford blanche. Son conducteur descend avec précipitation et l'invective aux lèvres.

— Vous ne pouvez pas faire attention ! Un peu plus, je vous écrasais.

Il remarque alors que Joë titube. Il le soutient d'un bras secourable et s'excuse :

— Vous avez eu un accident ?

— Oui... je..., balbutie le reporter, reprenant ses esprits avec lenteur. Pourriez-vous me dire où je suis ?

L'autre s'étonne. L'averse s'apaise mais le ciel reste chargé, menaçant.

— En Floride, parbleu !

Il suppose, se frappant le front :

— J'y suis. Vous avez perdu la mémoire et vous vous êtes égaré. Je

vais vous ramener en ville.

— Je m'appelle Joë Maubry.

— Maubry, le reporter de T.V. ?

— Oui.

— Mince ! siffle l'homme. Je ne m'attendais pas à vous trouver dans cet état. Que vous est-il arrivé ? Vous semblez avoir reçu un coup sur la tête.

Joë soupire. Tant bien que mal, il s'installe dans la voiture à côté du chauffeur et il réfléchit longuement.

La Floride !

Comment est-il revenu d'Afrique ? Depuis combien de temps est-il séparé de ses compagnons ?

— Quel jour sommes-nous ?

De plus en plus étonné par ces questions insolites, l'automobiliste solitaire fournit le renseignement.

Maubry sursaute. Un voile se déchire soudain devant ses yeux hagards.

— Alors, compte tenu du décalage horaire, j'ai simplement eu une « éclipse » de trois heures ! En ce moment, Merket et Barton doivent me chercher autour du cimetière.

— Une « éclipse » ? répète l'autre, ahuri.

— Vous ne comprenez pas, évidemment. Ça ne fait rien. Conduisez-moi à la ville la plus proche. Il faut que je regagne Washington de toute urgence.

— Dans l'état où vous êtes ?

— C'est urgent, répète le reporter avec obstination.

L'automobiliste ne contrarie pas son passager. Il remet le moteur en route, repart et appuie sur l'accélérateur. Il a hâte de déposer Maubry devant un poste de police.

Or, Joë devine sa pensée.

— Non, pas la police, refuse-t-il. Ils me questionneraient et je perdrais un temps fou. Je dois rassurer Barton et Merket. Et surtout Joan.

Il se mord les lèvres. L'inquiétude burine son front.

— Joan... Hum ! *Ils* l'ont peut-être enlevée, comme moi.

— De qui parlez-vous ?

Maubry hausse les épaules. Il est habillé de toile blanche et semble bien revenir d'Afrique, tout au moins d'un pays chaud. Il mouille sérieusement le siège de la voiture et s'excuse :

— Vous me rendez un grand service. Quand vous regarderez la télévision, vous apprendrez des choses... Moi, je n'ai pas le temps de vous expliquer. D'ailleurs, vous me prendriez pour un cinglé.

— Oh ! proteste le chauffeur. Je vous estime trop pour vous croire fou.

— Ouais ! Mais, aujourd'hui, c'est différent. Bien différent. Que diriez-vous si j'affirmais que je viens du Kenya par ondes laser ?

Le malheureux automobiliste observe son passager avec ahurissement et trouve que le soleil a dû probablement lui taper sur le crâne, avant l'orage. Il vaudrait mieux le conduire chez un médecin qu'à la police.

Le propriétaire de la Ford ne pose plus de questions, certain que le journaliste lui répondrait de travers.

En tout cas, il semble persuadé que Maubry n'est pas dans son assiette. C'est pour lui rendre service – et sur son insistance – qu'il l'arrête devant le premier visiophone rencontré.

Joë se précipite dans la cabine publique et demande le numéro de Robeson à Washington.

*
* *

Maubry se verse une bonne rasade de whisky. Il se détend, retrouve son sourire et sa jovialité. De la baie de son appartement, il découvre une grande partie de Washington. Le panorama est superbe, par temps clair.

Il contemple avec amour Joan, lovée sur le canapé. Pendant quelques heures, il a bien cru qu'il serait séparé de sa femme pour toujours. Et puis les choses se sont arrangées. Et même drôlement arrangées !

Pour ainsi dire, tout est revenu comme avant, au point de départ. Enfin, presque...

— J'ai eu peur pour toi, chérie, avoue Joë. Affreusement peur.

— Moi aussi j'ai eu peur quand mon corps a commencé à se dématérialiser dans le cimetière d'éléphants, confie la jeune femme.

Tout a débuté là pour Joan Wayle. Dans le cimetière, au Kenya. Ses atomes se sont transformés en vibrations et ils ont été « acheminés » par ondes laser vers une destination inconnue.

Elle a repris connaissance dans un bain de lumière mauve. Une « pensée » l'a interrogée et elle a compris que des créatures l'avaient enlevée. Mais sur ces êtres mystérieux, elle ne peut pas donner de détails. Tout comme Joë, elle était clouée sur une couchette faite d'une substance molle.

Une seconde dématérialisation l'a projetée en Floride, au milieu de marécages. Elle a rejoint une route par ses propres moyens et a regagné Washington, ignorant que son mari se trouvait, lui aussi, dans les marais.

Maintenant, le couple réuni cherche la clé du mystère. Ils comparent leurs aventures et constatent qu'elles sont rigoureusement analogues. En tout cas, pas une seule fois ils n'ont eu la sensation d'être ensemble

au cours de leur « emprisonnement ». Ils se croyaient seuls, abandonnés, perdus à jamais.

Le comportement des lueurs vertes semble si bizarre qu'il ne s'explique pas. Il faudra sûrement du temps et de la patience pour remonter jusqu'à l'endroit où la lumière mauve les baignait.

Joë ne se décourage pas. Il sirote son whisky avec componction.

— Ces créatures ne sont pas méchantes. Elles veulent simplement savoir pourquoi nous les cherchons.

— Elles ont trouvé une explication ?

— Elles déduisent que les humains sont curieux. Simplement curieux. Je remarque quand même une chose : nous avons été enlevés pendant quelques heures, juste pour être soumis à un bref interrogatoire.

Joë se penche sur sa femme et l'embrasse. Il évoque un moment pénible.

— Quand tu as disparu derrière le cadavre du pachyderme et que tu n'es pas reparue de l'autre côté, j'ai compris que ce n'était pas normal.

— J'étais attirée, avoue la journaliste. Le cerveau obnubilé par une seule préoccupation. Il fallait que j'aille vers les lueurs vertes.

— Hum ! tousses Maubry. Sont-elles douées de fascination ?

— Probablement.

— C'est ennuyeux car nous restons à leur merci. Elles t'ont choisie au hasard, mais cela aurait pu tomber sur Barton ou sur Merket. Moi, je m'avançais trop vers elles. Je les provoquais. Alors, elles ont réagi.

Joë achève son verre. De retour à Washington, il a immédiatement alerté Nairobi et, un peu plus tard, Merket lui téléphonait.

— Les voilà rassurés, maintenant, estime-t-il, songeant à Barton et à son cameraman. Je leur ai conseillé de rester sur place en attendant que...

La sonnerie du visiophone l'interrompt. Sur le petit écran s'inscrit le visage renfrogné de Robeson. Celui-ci n'est pas dans son bon jour et bougonne :

— Maubry... Votre reportage d'hier soir n'a pas satisfait les téléspectateurs. Depuis ce matin, je suis assailli par des coups de téléphone me demandant des détails complémentaires. Votre propre dématérialisation n'a convaincu personne.

— C'est le bouquet ! proteste le reporter. On ne me croit pas ?

— Vous savez, votre parole ne vaut pas un bon film. Si Merket avait pu tourner cette séquence, vous auriez sans doute créé l'impact sur le public.

— Enfin, on m'a quand même retrouvé... en Floride, à des milliers de kilomètres du Kenya ! J'ai des preuves. Personne ne s'inquiète comment je suis revenu d'Afrique ?

— Si. Mais certains pensent à une mise en scène.

Joë s'égosille.

— Qu'est-ce qu'il faudrait pour les persuader ?

— De la pellicule, Maubry ! De la pellicule ! Pas du bla-bla-bla...

— Ils en auront, je vous le promets ! avertit le reporter, piqué au vif. Mais, au moins, patron, assurez-moi sur la vie ! J'ai une femme et un gosse.

— C'est déjà fait, dit Robeson. Joan touchera une grosse somme si vous disparaissiez en service commandé. Mais, nom d'un chien ! pensez à autre chose ! Votre mort me mettrait dans des difficultés effroyables.

Joë s'apaise et sourit.

— Voyons, patron, je plaisantais.

— Savez-vous que, en France, la gendarmerie a retrouvé le fameux Marco ? Il errait à travers champs, hagard. Il a raconté la même histoire que vous.

— Intéressant ! apprécie le mari de Joan.

— Ah ! Autre chose aussi. Les deux jeunes gens perdus dans les marais de Floride ont reparu. Ils se sont présentés spontanément à un poste de police.

Le sourire du reporter s'accuse.

— Si je comprends bien, les créatures ont relâché leurs otages. Mais pourquoi Joan et moi avons été enlevés simplement pendant quelques heures ? Marco est retrouvé six jours plus tard. Liz et Ed après quatre jours.

— Parce que vous êtes vernis ! grogne Robeson en raccrochant.

Joë contemple le rectangle noir du visiophone. Son front se plisse et il engage un pari pour l'avenir.

Sa voix tremble de fermeté.

— Il l'aura son reportage sensas, le patron ! Je m'y engage.

— Par fierté ? riposte Joan.

— Je me fous de la fierté. J'ai l'amour du métier au fond des fibres. Je n'aime pas rester sur un échec. Je convaincrai Sam Flaye.

— Flaye ?

Joë maugrée des paroles inintelligibles. Il ne répond pas à sa femme, s'habille et sort. Sur le toit-terrasse, il hèle un taxi et se fait conduire dans la banlieue sud de Washington.

*

* *

La « soucoupomanie » exista à l'époque du plus fort des soucoupes volantes. Les gens voyaient des O.V.N.I. partout. Des tas de témoins, sérieux ou farfelus, certifiaient avoir repéré des lueurs mystérieuses dans le ciel.

Des organismes se fondèrent aux quatre coins du monde et se

chargèrent d'enquêter sur ces témoignages. Malgré les efforts, les bonnes volontés, les soucoupes volantes gardèrent leur secret. Officiellement, du moins, il fut impossible de confirmer leur existence.

Lassées, les passions s'apaisèrent. La « soucoupomanie » régressa et, si elle n'a jamais complètement disparu, elle devient en tout cas de moins en moins contagieuse.

Les journalistes, gens bien inspirés et Imaginatifs, connaissent très bien la puissance de l'impact que peuvent produire leurs articles sur le public. Ils ne s'en privent pas et se font ainsi une excellente publicité.

Qui, exactement, lança la nouvelle psychose, dite la « feu-follite » ? Personne ne le sut exactement. Le terme parut un matin dans un quotidien et son auteur anonyme ne croyait sûrement pas que son mot d'esprit ferait le tour du monde.

La « feu-follite » exerça ses ravages, comme la « soucoupomanie ». Des milliers de témoignages affluèrent dans les agences de presse. La police fut assaillie de coups de téléphone. Bref, par snobisme, chacun voulut apporter sa contribution et la collectivité devint une gigantesque pépinière d'enquêteurs. Chaque marais, chaque cimetière devint l'objet d'une surveillance.

La « feu-follite » s'installa, hanta les esprits, défraya les chroniques, encombra les standards. Mais, comme avec les soucoupes volantes, les officiels demeurèrent muets.

Pourtant, les feux follets existaient bel et bien. Plusieurs personnes disparurent dans le monde, pour être trop curieuses. On les retrouva toutes saines et sauves quelques jours plus tard.

Elles affirmèrent que des créatures pensantes avaient communiqué avec elles par le moyen de la télépathie.

Désormais, la Terre vivait dans l'attente d'un événement imprévu...

*

* *

Robeson se cale dans son fauteuil, allume son éternel cigare et expulse une bouffée. La fumée s'étire vers le plafond.

— Flaye ? répète-t-il, sourcils froncés.

— Oui, Sam Flaye, insiste Maubry, assis sur le siège de l'autre côté du bureau. C'est un copain à moi. Je l'ai connu sur les bancs du collège. Après le bac, il s'est orienté vers la physique, moi vers le journalisme. Deux tendances complètement opposées. Actuellement, il dirige un labo de recherches à Washington.

Le rédacteur en chef des faits divers hoche la tête.

— Pourquoi me parlez-vous de votre ami ?

— Parce que je vais l'emmener au Kenya avec moi et j'ai besoin de votre accord.

Robeson sourcille. Son visage se congestionne. Il bondit chaque fois

que ses employés lui demandent de l'argent.

— Je comprends ! La T.V. est encore obligée de participer aux frais.

— Un chercheur ne gagne pas tellement sa vie, plaide Joë.

— Bref ! vous voulez un billet d'airbus pour votre copain ?

Joë sait que la négociation avec son patron n'est pas facile, d'autant plus que Sam Flaye n'est pas seul en cause. Il ajoute du bout des lèvres :

— J'emmène aussi Robert Sumy.

Manuel Robeson s'arrache les cheveux. Il lui semble qu'un voleur lui subtilise de l'argent dans son propre portefeuille. Il gémit :

— Vous voulez ma mort, Maubry ! La direction générale épluche déjà salement mes notes de frais. Vous exagérez !

— Sumy est biochimiste, patron.

— Je m'en fous ! Pourquoi le Kenya ? La Floride pullule de ces créatures lumineuses. Et c'est à portée.

Le mari de Joan tient à son idée.

— Nous avons besoin de tranquillité. Au Kenya, nous sommes sûrs que personne ne nous dérangera. La Floride devient le paradis des curieux et jamais les marais n'ont reçu autant de visiteurs.

Le rédacteur en chef convient que son employé a raison. Mais il se fait encore tirer l'oreille et cherche l'économie.

— Bon. En admettant que je vous offre deux billets pour Nairobi. Trois, avec le vôtre... Qu'est-ce que ça me rapportera ?

— Un reportage fumant, patron. Je veux prouver au public que les créatures lumineuses existent.

— Comment procéderez-vous ?

— C'est mon affaire. Flaye, Sumy et moi, nous avons un plan.

— Hum ! Vous ne m'offrez, en somme, aucune garantie.

Maubry lance un ultimatum :

— C'est à prendre ou à laisser !

— Vous me mettez le couteau sous la gorge ! regimbe le gros homme. Vous avez de la chance que je sois dans un bon jour.

Il relève l'interrupteur d'un interphone et appelle sa secrétaire dans le bureau contigu.

— Myriam... Préparez trois billets d'airbus pour Nairobi.

— Trois ? s'étonne la fille.

Elle a résisté au chambardement depuis que les faits divers ont déménagé de la tour centrale et forment maintenant un service spécial. Des employés ont été limogés par compression de personnel et pour réorganisation.

La fidèle Myriam reste en place et trouve soudain Robeson bien généreux, contrairement à son habitude. Elle se fait rabrouer sèchement.

— Ne discutez pas, voulez-vous ?

Joë se lève, triomphant. Il a obtenu ce qu'il voulait. Mais son patron le met en garde.

— Écoutez-moi, Maubry, si vous revenez du Kenya les mains vides, je vous flanque à la porte !

La menace n'impressionne pas le reporter, il l'a déjà entendue. Il sourit, un peu ironique, quitte Robeson, passe chez Myriam, empoche les trois billets d'airbus et sort dans la cour en sifflotant.

Il va au bar, boit un Coca-Cola bien frais et téléphone à Joan.

— Chérie... Nous avons le feu vert. Flaye et Sumy peuvent se libérer quelques jours. Tu veux toujours te joindre à nous ?

— Évidemment ! accepte la journaliste du *Star*. Il y a un moment que Scriber m'a délivré mon billet pour Nairobi.

— Eh bien ! rendez-vous à l'aéroport !

Il regarde sa montre.

— Heu... dans deux heures. Je convoque Flaye et Sumy.

— O.K. ! Joë. À tout de suite. Juste le temps de donner les consignes à la nurse.

— Embrasse bien Barbara pour moi, recommande Maubry.

Quand le visage de sa femme disparaît du petit écran, il appelle successivement deux numéros à Washington. Ses deux correspondants lui apprennent qu'ils ont déjà bouclé leurs valises.

*

* *

Merket retrouve Joë avec un plaisir évident. Il commençait à trouver le temps long, à Nairobi, la chaleur accablante n'incitant pas à faire du tourisme.

D'après les nouvelles entendues à la radio ou à la télévision, le cameraman se fait déjà une opinion sur la « feu-follite ». La psychose exerce des ravages un peu partout. Au Kenya, la population est moins informée et beaucoup moins sensible à ce genre de choses. Sans doute à cause d'une indolence innée et parce que ses « génies » n'ont plus rien d'africain. Ils sont aussi bien russes, chinois, européens, hindous. Alors, à Nairobi, on en parle comme d'un événement international, mais pas typiquement local.

Flaye et Sumy frisent la quarantaine. Autant le premier est maigre que le second est gros. L'un est blond, l'autre brun. Bref, ils forment deux personnages au physique diamétralement opposé.

Au fond, Barton voit avec satisfaction l'arrivée des deux savants car sa présence, au sein de l'équipe, ne devient plus indispensable. Mais Maubry insiste :

— Si, Barton, vous viendrez avec nous. Je crois que nous aurons besoin de tout le monde.

Flaye aménage l'hélicoptère à sa façon. Il installe un générateur

électrique à piles et des physiciens de Nairobi l'aident bénévolement. Au Kenya, les bonnes volontés se manifestent et, en tout cas, l'intérêt sordide de l'argent ne guide personne.

Au bout de deux jours, Flaye signale que le générateur est monté. Ils peuvent ainsi donc partir pour la frontière du Tanganyika.

Ils quittent la capitale sans regret car, plus ils s'enfoncent vers le Kilimandjaro, plus la température devient agréable.

Ils retrouvent facilement le cimetière des éléphants. Depuis leur départ, personne n'est venu en ces lieux, sauf les habitants du village voisin. D'ailleurs, ceux-ci avaient reçu des consignes de Merket et ils exerçaient une discrète surveillance.

Ils ont noté, ainsi, que les flammes vertes hantaient toujours le cimetière avec autant d'assiduité. Toutes les nuits, les lueurs se manifestaient, mais elles restaient sagement dans le périmètre du cirque.

Flaye et Sumy s'approchent du goulot rocheux, sorte d'entrée naturelle délimitant les marécages.

Le physicien observe et hoche la tête, satisfait.

— Excellent, tout ça.

— Pourquoi excellent ? dit le chimiste, étonné.

Les deux hommes se tutoient car ils ont fait une partie de leurs études ensemble.

— Tu ne vois donc pas que ce goulot constitue une vraie nasse ? Les créatures phosphorescentes s'enfileront par-là comme dans un piège.

Maubry a entendu la dernière phrase. Il s'empresse de mettre les choses au point.

— Détrompe-toi, Sam. Les machins lumineux n'arrivent pas des marécages, comme tu le supposes. Ils surgissent spontanément.

Flaye hausse les épaules. Pour lui, rien n'est surnaturel.

— Ils se dématérialisent à un endroit et se rematérialisent ici. C'est leur façon de voyager. Car, je te le répète, Joë, tu as voyagé toi-même sous forme d'électrons purs. Ta projection dans l'espace prouve que les créatures possèdent un niveau technique supérieur au nôtre en bioélectronique.

Bob Sumy approuve.

— Oui, nous ne leur arrivons pas au niveau de la cheville. La projection de vibrations dans l'espace nécessite une connaissance approfondie de la structure atomique mais aussi des ondes laser. Toute matière se compose de vibrations et si des ondes électriques peuvent véhiculer de la matière « dévibrée », cela exige tout un réseau d'appareillage.

— Nous n'avons rien trouvé, explique Maubry.

— Je me comprends, précise le biochimiste. Les créatures doivent bien posséder un dévibreux quelque part dont les faisceaux couvrent

une large zone. Il peut se situer en Afrique, ailleurs, ou à bord d'un satellite, mais il est forcément puissant.

— Bref, résumé Joë, je me suis bel et bien dématérialisé.

— Certainement ! opine Flaye. Joan aussi. Ce qui prouve au moins une chose : un organisme vivant peut voyager par ondes laser, et nous découvrons là un magnifique moyen de transport, à la portée illimitée. Finis les embouteillages !

Le biochimiste sourit.

— N'exagérons rien, Sam. Les embouteillages ne seraient plus au niveau du sol mais dans les fréquences hertziennes. Une discipline aussi rigoureuse que notre code de la route s'imposerait.

Maubry met les mains sur ses hanches.

— Dites donc, quand vous aurez fini d'avoir des visions sur l'avenir, nous pourrons peut-être nous occuper de ce qui nous amène ici !

Ils conviennent que leurs idées futuristes manquent de sérieux et ils se mettent au travail. Ils dressent un réseau de fils électriques à l'intérieur du cirque.

De courts piquets supportent les câbles qui zigzaguent entre les carcasses d'éléphants. Barton, Merket et même Joan mettent la main à la pâte pour que le dispositif soit achevé avant la nuit.

Tous les câbles sont reliés au générateur, à bord de l'hélicoptère. Le piège ainsi tendu, s'il n'est pas invisible, rassemble au moins beaucoup d'espoir.

Un seul nuage ombre le front de nos amis. Les créatures lumineuses seront peut-être assez intelligentes pour détecter le guet-apens et, alors, il faudra inventer autre chose ou camoufler le dispositif.

Les paris s'engagent. Barton n'est pas convaincu.

— Comment les attraperez-vous ? Avec un filet ?

Joë pousse un grognement.

— L'expérience nous a prouvé que les êtres ovoïdes ne se manifestaient que la nuit, pour des raisons qui nous échappent encore. Il serait surprenant qu'ils détectent les fils électriques. Ceux-ci sont si fins qu'ils ressemblent plutôt à des fils de nylon !

Ils attendent le premier soir avec impatience. Caméra braquée, Merket semble décidé à être aux premières loges.

De leur perchoir, ils guettent la nuit épaisse. La nervosité leur ôte le sommeil, à différents titres.

Par exemple, les journalistes pensent à un « papier » sensationnel. Flaye et Sumy espèrent une découverte scientifique. Mais, dans l'un ou l'autre camp, l'inquiétude alourdit l'atmosphère.

Les étoiles brillent dans un ciel noir dépourvu de lune. Pas un souffle de vent n'agite l'air. Les mille bruits de la forêt vierge parviennent à leurs oreilles.

En bas, les marécages grouillent d'une vie nocturne. Seul, Barton a

songé qu'un fusil pourrait servir. Il a l'habitude des safaris. Ses doigts crispés par l'impatience se referment sur le canon de son arme.

Il sait que s'il tirait sans autorisation, Maubry ne le lui pardonnerait jamais. Pourtant, l'envie de savoir si les créatures vertes sont sensibles aux balles le démange.

Il imagine les plombs traversant un corps inconsistant. Au fond, ne sont-ils pas à la merci d'une surprise ?

Soudain, là-bas au fond du cirque, quelque chose bouge.

CHAPITRE IV

Une lumière s'allume, une seconde, une troisième. Puis d'autres encore. Combien sont-elles ?

Il est impossible de les compter car elles sautillent sans cesse entre les carcasses des pachydermes. En tout cas, elles sont venues et les journalistes demeurent admiratifs.

Ils descendent rapidement le sentier. Sauf Flaye, resté dans l'hélicoptère. Il tient un talkie-walkie à la main. Une grande émotion noue sa gorge car il assiste à une « première ». Il ignore si son plan marchera, mais il ne se reprochera rien. Il aura réuni un maximum de chances. Un échec sera imputable à la fatalité, pas au manque de préparation, à la négligence.

Maubry, Joan, Merket, Barton et Sumy longent prudemment le sentier conduisant au cirque. Ils atteignent celui-ci dix minutes après l'apparition des premières lueurs.

Celles-ci jouent un étrange ballet. Elles dansent, virevoltent. Est-ce leur façon de se déplacer ? Se livrent-elles à une mimique expressive, parodiant une scène de leur vie quotidienne ? Leurs ébats signifient-ils quelque chose ?

Probablement.

Des créatures intelligentes ne viendraient pas dans un cimetière d'éléphants, au fond de l'Afrique, uniquement pour se défouler. Elles choisiraient d'autres terrains d'exercice.

Robert Sumy se fige derrière un rocher. Il observe de tous ses yeux et le spectacle le fascine.

— Ne bougez pas, recommande-t-il à ses compagnons. Car si nous effrayons les « flammes », elles ne reviendront peut-être jamais.

— Il doit y en avoir aussi dans les marécages voisins, estime Barton, grimaçant. Elles sont des dizaines.

— Oui, des dizaines, souffle Joan.

Maubry ne quitte pas sa femme d'une semelle. Il craint que la séance de l'autre nuit ne se renouvelle et, inquiet, il demande :

— Chérie..., tu n'éprouves rien ?

— Rien, je t'assure. Pourquoi voudrais-tu qu'elles me tourmentent une seconde fois ?

Joë hoche la tête, méfiant. Il regarde Mike, genou en terre, la crosse de sa carabine appuyée sur le ventre.

Il glisse sèchement :

— Ne faites pas le zouave, Barton. Nous ne sommes pas à un safari.

— Je tirerai si l'un d'entre nous est menacé, confirme le

correspondant local.

Le téléreporter hausse les épaules.

— Votre coup de feu déclencherait la panique ou la riposte. Vous voulez des emmerdements ?

— Taisez-vous donc ! grommelle Merket. Vous faites trop de bruit.

Coincé entre deux rochers, il filme. Sa caméra produit seulement un léger ronronnement. Il est tout entier absorbé par son travail.

Les lueurs tournent autour des carcasses d'éléphants et l'odeur de pourriture ne les incommodent pas. Elles vont, elles viennent incessamment comme des abeilles butinant des fleurs. Se gorgent-elles de relents infects, par plaisir ? Sont-elles des genres de charognards venus d'une autre planète pour se délecter des cadavres ?

Apparemment, elles se complaisent dans la fange, dans l'eau croupissante, insalubre, dans tous les lieux qui éloignent l'homme.

Sumy note que plusieurs créatures lumineuses occupent le périmètre délimité par les fils électriques. Pour l'instant, aucune énergie ne circule dans le réseau.

Le biochimiste, équipé lui aussi d'un émetteur-récepteur portable, contacte l'hélicoptère.

— Sam..., envoie le jus, c'est le moment.

— Tu crois ?

— Oui. Il faut risquer le coup maintenant. Sinon tout nous filera entre les doigts.

— O.K. ! acquiesce Flaye. Je bascule le courant.

Il abaisse une manette. L'électricité parcourt alors la clôture mais son intensité est incapable de tuer un homme. Elle peut seulement le commotionner.

Les secondes deviennent longues. Très longues. Les observateurs présents se taisent, la gorge nouée. Merket braque sa caméra sur l'espace clôturé.

Et, soudain, ce qu'ils attendent tous se produit. Une gigantesque étincelle rouge fulgure dans la nuit. Quelque chose a heurté la barrière électrique.

Dans le cirque, la panique se déclenche. Les flammes vertes se réfugient vers la barre rocheuse. Celles restées dans l'enceinte clôturée se dématérialisent. Elles s'éteignent et s'évaporent.

Une seule s'avance courageusement vers les hommes en sautillant. À mesure qu'elle approche, on discerne davantage sa couleur verdâtre.

Oui, elle est phosphorescente. Elle mesure un mètre de haut et sa forme ovoïde ressemble bien à une énorme flamme de bougie. Elle n'irradie aucune chaleur.

Elle ne possède ni tête ni membre. Rien qu'une masse compacte bourrée d'une substance lumineuse.

Maubry tire sa femme en arrière.

— Filons ! conseille-t-il.

Bob Sumy bat lui aussi en retraite, pas rassuré du tout. Il remonte le sentier pour rejoindre l'hélicoptère et, soudain, un coup de feu retentit.

Amplifié par l'écho, il se répercute longuement, prend des proportions gigantesques. Il semble qu'un pan de rocher déboule de la montagne.

Oui. On dirait une avalanche. Alors que Barton a simplement appuyé sur la détente de son arme.

Il a visé la créature. Il a tiré. Il est sûr que les plombs ont pénétré dans cette lueur verte, mais la masse lumineuse n'a pas bougé d'un pouce. Elle a encaissé l'impact sans broncher.

Le bruit l'a surprise, plus que les projectiles. Sans doute n'aime-t-elle pas le bruit. C'est pourquoi elle s'enfuit en bondissant vers le centre du cirque.

Barton l'ajuste une seconde fois, faisant preuve d'un admirable sang-froid. Son deuxième tir atteint de nouveau sa cible, mais ne provoque pas plus d'effet que le premier.

Il se dresse, le visage luisant de sueur, hagard.

— Les plombs traversent son corps !

Merket, qui n'a pas abandonné son poste, a saisi la scène sur le vif. La chose verte s'amenuise au loin et il la filme jusqu'au bout. Puis, quand elle disparaît, sans doute dématérialisée, il pousse un énorme soupir.

— Eh bien ! nous avons eu chaud !

Impressionné, lui aussi, il tire des conclusions :

— Votre fusil ne sert à rien, Barton.

Celui-ci contemple son arme inutile et secoue la tête.

— Je me demande comment nous les aurons, si elles deviennent agressives !

Sumy, Maubry et Joan reviennent en courant. Joë fulmine :

— Je vous avais prévenu, Barton !

— Si, il a bien fait ! plaide Merket. Vous verrez le film. Mike a tiré presque à bout portant. Les téléspectateurs comprendront enfin que nous risquons nos vies chaque fois que nous travaillons.

Le reporter se désole.

— Tout est gâché !

Joan se dresse sur la pointe des pieds. Elle tend la main vers une carcasse de pachyderme.

— Non. Regardez là-bas.

Ils braquent leurs yeux. Ils notent que toutes les lueurs vertes ont disparu, sauf une.

Oui, une. Elle gît, immobile, contre la clôture électrique et Sumy se précipite, triomphant.

— Ça a marché !

Joë le rejoint auprès de la masse plantée dans la terre comme un chandelier. Avec beaucoup d'appréhension, il passe ses mains sur cette enveloppe phosphorescente.

Il palpe doucement. Ses doigts s'enfoncent dans une sorte de substance molle, élastique comme une peau. Mais il ne parvient pas à la traverser de part en part.

— Elle n'avait pas encore commencé à se dématérialiser, conclut-il. Nous avons commotionné une créature intacte, possédant tous ses atomes.

— Commotionné..., répète Bob. Tu t'avances trop. Et si elle était électrocutée ?

— Morte ? dit Joë sombrement. Ça serait moche.

Il arrache l'émetteur-récepteur portatif des mains du biochimiste et il appelle :

— Sam..., viens vite et grouille-toi. Nous en avons une. Je ne sais pas si elle est vivante, mais, en tout cas, elle est incapable de fuir.

— C'est Barton qui a tiré ?

— Oui. Pour des prunes. Les balles passent à travers.

Joë replie l'antenne du talkie-walkie.

— Flaye arrive.

Puis il désigne la masse phosphorescente.

— Que va-t-on en faire ?

— Il faut la ramener à l'hélicoptère, suggère Sumy. Elle ne doit pas peser bien lourd.

— Sam apporte un filet, explique Maubry.

Barton, armé de son fusil, fait prudemment le tour de plusieurs carcasses d'éléphants. Il ne découvre plus une seule trace des visiteurs nocturnes.

— Mince ! Ils ont déguerpi. À croire que nous les effrayons !

Joan n'est pas aussi optimiste.

— Hum ! L'une des créatures a testé notre riposte. Elle se moque de nos armes. En conséquence, je me demande pourquoi nous les effrayerions.

— Elles ont peur du bruit, déduit le biochimiste.

Baissé, il palpe l'enveloppe élastique. Il ressort d'un premier examen que cette peau verdâtre se compose de fortes granulations. La percussion renvoie une sonorité caverneuse.

— La masse est creuse à l'intérieur.

— Comme une boule ? s'étonne Maubry, suffoqué.

— Oui, comme une boule. Ou plutôt comme un œuf qui ne posséderait pas de jaune.

À ce moment, Flaye arrive en courant. Il traîne un grand filet en nylon derrière lui. Il craint le retour en force des créatures

phosphorescentes.

Alors, une hâte fébrile s'empare des hommes,

*
* *

Sumy et Flaye travaillent sans arrêt pendant des heures. Ils ne prennent pas un instant de repos.

Le physicien a installé la créature au fond du cockpit sur une couchette traversée par un courant électrique de faible intensité. Diverses électrodes relient la masse phosphorescente à des compteurs.

Le biochimiste, lui, examine différents prélèvements biologiques. L'hélicoptère ressemble davantage à un petit laboratoire ambulancier qu'à un moyen de transport.

Bref, les deux savants sont en train d'observer, de décortiquer, d'analyser leur sujet afin d'en tirer un maximum d'enseignements. Et pour qu'ils soient tranquilles, ils obligent les reporters à passer la nuit à la belle étoile !

Roulés dans leurs sacs de couchage, Joë, Merket, Barton et la journaliste du *Star* ne dorment pas. Ce n'est pas seulement à cause du froid. Mais ils pensent que ce que vont leur dire Flaye et Sumy tout à l'heure sera capital.

Tourmenté, Maubry s'extirpe de son sac. Il se dirige vers l'hélicoptère dont le cockpit éclairé ressemble à un œuf luminescent. Il aperçoit ses deux amis au travail et, sur la couchette, la créature apparaît à peine.

C'est une de ses caractéristiques. Son corps réfléchit très mal les rayons lumineux et cette particularité explique pourquoi elle se voit mieux la nuit que le jour. Les granulations de son enveloppe possèdent, en outre, une certaine phosphorescence naturelle.

Nerveux, Joë pénètre dans le labo.

— Je peux prendre un thermos de café ?

Penché sur un microscope, Bob ne relève même pas la tête.

— Bien sûr.

— Vous en avez encore pour longtemps ?

— Nous avons bientôt terminé.

— Hé ! recommande Maubry. Ne faites pas les zouaves avec votre cobaye. Nous ne sommes pas dans un centre de vivisection !

Face à un écran parcouru par des éclairs multicolores, Sam hausse les épaules.

— Ne t'inquiète pas. En tout cas, nous tenons un spécimen fort rare.

Sumy essuie ses yeux rougis par l'effort d'attention. Il retient le reporter par le bras.

— Un moment, Joë. Nous pouvons te parler ?

— Évidemment.

— Nous avons débroussaillé pas mal de terrain devant nous et si nous connaissons encore fort mal cette créature, nous pouvons quand même déjà tirer certaines conclusions.

— Sers-nous du café, demande Flaye.

Maubry remplit deux gobelets de café chaud et les tend à ses amis. Ceux-ci boivent avec satisfaction car la fatigue alourdit leurs paupières.

— Approche ton magnéto, suggère Bob. Il enregistrera nos confidences.

Le reporter apporte son matériel. D'un coup de pouce, il met la bande en route et tend le micro.

Flaye parle le premier.

— La créature est commotionnée. Un champ magnétique la maintient sur la couchette, le conclus que ces êtres ne peuvent se dématérialiser que sous la dépendance de leur volonté. Il faut, ensuite, qu'elles soient frappées par un rayon dévibreux émis à distance et orienté vers sa cible. Puis un rayon laser se substitue à l'onde de dévibration et emporte les atomes.

Maubry s'éponge le front.

— Je me suis dématérialisé et je n'étais pas volontaire, remarque-t-il.

— Sans doute. Mais la comparaison n'existe pas. Tu possèdes une texture biologique toute différente et tu réagis autrement.

Sumy donne à son tour des détails.

— La créature est creuse, bourrée de phosphore d'hydrogène.

Il développe un vrai cours de chimie.

— Les deux phosphores d'hydrogène, gazeux et liquide, se produisent dans l'action du phosphore sur une solution bouillante de potasse de soude. L'hypophosphite alcalin ainsi produit est lui-même décomposé par l'excès d'alcali et laisse dégager de l'hydrogène, en sorte que le gaz provenant de cette réaction complexe est constitué par un mélange d'hydrogène et de phosphore d'hydrogène gazeux renfermant en outre des vapeurs d'hydrogène phosphoré liquide. Ce mélange, connu sous le nom de gaz de gingembre, devient spontanément inflammable à l'air libre par action du phosphore de calcium sur l'eau. Ce gaz possède une odeur alliagée. Il bout à moins 85° et se solidifie à moins 132,5°.

Maubry coupe le magnéto.

— Je t'en prie, Bob. Parle un autre langage. Tu crois que les téléspectateurs y comprendront quelque chose ?

— Bon ! Eh bien ! les feux follets sont des émanations de phosphore d'hydrogène spontanément inflammable. On les rencontre dans les endroits marécageux et là où existent des matières animales en décomposition.

— Les cimetières ?

— Oui, les cimetières, humains ou animaux. Et les êtres qui ont communiqué avec toi par la pensée respirent du phosphore d'hydrogène. Je peux même affirmer que leur organisme en fabrique.

— Hein ? sursaute Joë. Ils fabriquent le gaz qu'ils respirent ?

— Oui, puisqu'ils en sont imprégnés. Leur cavité centrale est un réservoir. Ainsi, ils peuvent se déplacer dans n'importe quelle atmosphère, sans le secours d'un scaphandre.

Ces possibilités paraissent fantastiques. En tout cas, elles ouvrent une nouvelle page sur les organismes vivants de l'univers et prouvent que les lois biologiques ne sont pas les mêmes partout.

Pourtant, des choses restent dans l'ombre. Maubry voudrait bien élucider certains points.

— Bon. Admettons que vos déductions soient exactes, dit-il, tourné vers Flaye et Sumy. C'est déjà surprenant, mais pas incompatible avec la complexité biologique de la nature. Si je ne me trompe pas, les marécages et les cimetières dégagent du phosphore d'hydrogène.

— Tu ne te trompes pas, confirme Bob.

— Alors, pourquoi les créatures phosphorescentes fréquentent-elles justement les lieux où existe ce gaz ?

— Ça paraît évident, répond Flaye. Les hommes, s'ils se trouvaient sur une autre planète, rechercheraient en priorité les endroits où la teneur en oxygène est la plus forte. C'est un réflexe instinctif de conservation.

Joë se caresse le menton.

— Que risquerait un homme en scaphandre dans une atmosphère à l'air raréfié ? Rien. Les créatures ne risquent donc rien non plus si elles fabriquent elles-mêmes leur gaz respirable.

— Tu raisones comme un humain, Joë, argue Sumy. Pas comme un Extra-terrestre. Pourquoi voudrais-tu que toutes les races pensantes de l'univers possèdent la même psychologie ?

Maubry va au fond de l'hélicoptère. Il contemple la masse ovoïde clouée sur la couchette et il se souvient alors de la lumière mauve qui le baignait peu après sa dématérialisation.

En somme, Flaye et Sumy sont loin d'avoir percé le secret des créatures phosphorescentes.

— Elle possède la faculté de s'exprimer par télépathie. Pourquoi ne l'utilise-t-elle pas ?

— Bah ! soupire Bob. De deux choses : ou elle ne le peut pas ou elle ne le veut pas pour des raisons que nous ignorons. De toute façon, nous ne la forcerons pas à communiquer avec nous si elle en a décidé autrement.

Joë fait un test. Il bande sa volonté et son attention sur une seule phrase qu'il répète mentalement :

— Vous me comprenez ?

Il serre les dents, concentré, et ses lèvres ne bougent pas. Au bout de trois minutes de cet effort intense, il renonce, découragé. Il semble vidé de son énergie.

— Tout ça pour rien... Pour rien..., ânonne-t-il.

— Comment, pour rien ? lance Sam.

— Enfin, pour pas grand-chose.

— Erreur, Joë, dit Flaye en souriant. Pendant que tu dormais à la belle étoile, Bob et moi nous avons travaillé.

Maubry veut protester, mais le physicien l'interrompt :

— Je sais. Nos connaissances sur les créatures vertes sont maigres et ne font pas avancer le problème. La question n'est pas là. Mais nous avons trouvé un moyen pour remonter jusqu'à la « source ».

— Quelle source ? grogne le reporter, sourcils froncés.

— Tu veux découvrir l'endroit où tu étais prisonnier avec Joan ?

— Évidemment ! coupe Joë, intéressé.

— Nous avons injecté une substance radioactive dans l'enveloppe de la créature. En quantité infime pour ne pas léser son organisme, mais suffisamment pour...

Flaye s'interrompt et désigne un scintillomètre dont l'aiguille crépite sourdement.

— Tu comprends ?

— O.K. ! dit le mari de Joan, le sourire aux lèvres. Vous êtes des malins, vous, les savants. Vous utilisez toutes les ressources de la science.

Il s'approche du compteur à radiations et ajoute :

— Le pigeon, bagué, nous mènera au but...

— N'exagérons rien, prévient Sumy. Il nous aidera, voilà tout. À condition que nous le relâchions.

Flaye ôte les électrodes du corps ovoïde. Il fixe sa main sur une manette et, avant de couper le magnétisme, il suggère :

— Tu as encore quelque chose à demander à cette créature ? Parce que, dépêche-toi, elle n'attendra pas quand elle sera libre.

Joë va tirer Merket de son sac de couchage. Il le houspille rudement et le pousse vers l'hélico.

— Monsieur roupille pendant que je travaille ! Tu n'as pas honte ?

— Que faut-il faire ? balbutie le technicien en se frottant les yeux.

— Prends ton bazar et filme ce machin vert, dit Maubry en désignant la masse ovoïde.

— C'est déjà fait, grimace John.

— Nom d'un chien ! Recommence. Tu vas voir.

Merket braque sa caméra. Il se tient sur la porte du cockpit, accoudé sur le marchepied. Quand Flaye abaisse la manette, il ne se passe d'abord rien.

Mais, au bout d'une minute, la créature change d'aspect. Dans le noir absolu – Sumy a éteint les lumières – elle commence une lente dématérialisation. Sa phosphorescence diminue progressivement et, bientôt, la place qu'elle occupait est vide.

Joë se précipite, palpe la couchette encore toute chaude. Ses doigts ne rencontrent rien...

— Elle est partie, conclut-il, médusé. Partie je ne sais où.

Sam tapote l'épaule du reporter et l'encourage :

— Allons, nous la retrouverons.

Barton et Joan, devinant qu'il se passe quelque chose, viennent aux nouvelles. Ils voient leurs amis consternés et l'intérieur de l'hélico vide.

Joan s'agite.

— Elle vous a échappé, reproche-t-elle.

— Non, nous l'avons libérée, rectifie Maubry. J'espère que nous n'avons pas fait une ânerie.

Barton brandit son fusil.

— Vous pouvez m'expliquer pourquoi mes balles sont inutiles ?

— Oui, affirme le biochimiste. Parce que ces êtres ne possèdent pas de sang et que, en conséquence, vos plombs ne produisent aucune perte de substance vitale.

— Ils ont au moins un cerveau ! remarque Mike.

— Oui, mais il est « dilué » dans la masse.

— Alors, ces machins-là sont invulnérables ?

— Sûrement pas. Tout être pensant naît, se reproduit, meurt. La mort n'intervient que grâce à des facteurs différents selon les spécimens biologiques.

Sumy conclut :

— Ici, mon rôle est terminé. Ma contribution devient inutile. En tout cas, si vous avez encore besoin de moi, vous me trouverez à vos côtés.

Joë tend spontanément la main.

— Merci, Bob, de m'avoir consacré une partie de ton temps très précieux. J'espère que tu ne le regrettes pas.

— Oh ! tu sais, j'ai examiné un échantillon unique et j'aurais bien voulu le disséquer. Cependant, mon voyage au Kenya a été très enrichissant.

Dès l'aube, ils reconduisirent le biochimiste à Nairobi. Flaye, lui, prolonge son séjour de quelques heures. Avec Maubry, il met au point un nouveau plan pour la nuit prochaine.

*

* *

Une nouvelle fois, les créatures tombent dans le piège des fils électriques. Plusieurs éclairs prouvent que certaines ont heurté les

barrières. D'ailleurs, trois corps restent immobilisés sur le sol.

C'est plus qu'à la première séance. Mais ça pourrait bien être la dernière tentative vouée au succès. Dans l'avenir, la méfiance s'installera et le guet-apens deviendra inefficace.

Ils transportent les trois masses ovoïdes jusqu'à l'hélicoptère. Là, Flaye leur injecte une substance radioactive dont le rayonnement subsistera pendant des mois et influencera à distance un scintillomètre.

Puis ils relâchent leurs « cobayes ». Ceux-ci surmontent très vite leur commotion et se dématérialisent. Ils s'évanouissent dans l'espace vers une destination inconnue.

Où vont-ils ? En Afrique ? En Asie ? En Amérique ? Au-delà de la Terre ?

Pourquoi pas ! Flaye explique que des atomes réduits en vibrations peuvent franchir des distances fantastiques, véhiculés par des ondes laser. Des distances entre étoiles, par exemple. À condition qu'un revibrateur existe à destination.

Cela exige évidemment tout un quadrillage de relais, au départ comme à l'arrivée, toute une technique aussi. *A priori*, la chose paraît possible, dans certaines limites, et peut-être les créatures voyagent-elles de cette façon. Sans astronef, avec le seul support des ondes laser.

À son tour, Sam Flaye quitte l'équipe. Son laboratoire de recherches, à Washington, le réclame et il passe des consignes aux journalistes. Il leur explique l'utilisation des scintillomètres et la façon dont ils peuvent retrouver les quatre cobayes ainsi « bagués ».

À Nairobi, les techniciens démontent le générateur et l'hélicoptère, allégé, reprend ses missions opérationnelles. Barton surveille toute la frontière du Tanganyika.

Dans leur hôtel climatisé, Joë, Joan et Merket dressent un relevé des points précis où des témoins dignes de foi ont noté la présence des « feux follets ». Ils cochent ces régions au crayon rouge et observent qu'il existe trois grandes zones.

En Floride d'abord. Puis en France. Enfin, autour du Kilimandjaro. Les lueurs vertes ont été remarquées ailleurs : aux Indes, au Viêtname, au Brésil, mais de façon plus sporadique. Toutes les régions marécageuses, en général, peuvent recevoir leur visite.

Joë alerte Robeson. Quand il obtient celui-ci au bout du fil, il lui dit carrément :

— Je ne rentre pas à Washington, patron.

— Comment ? s'étrangle l'autre, environné par la fumée de son cigare. Vous trouvez que vous ne faites pas assez de frais comme ça !

Maubry consulte sa montre.

— Heu... dans une heure, vous recevrez un reportage. Je vous

conseille de le visionner en personne. Il en vaut la peine. Alors, peut-être nous enverrez-vous des félicitations. Vous comprendrez que notre métier n'est pas toujours de tout repos.

Robeson s'apaise. Il ne voit que l'impact sur le public. Pour lui, la qualité passe d'abord. Il n'aime pas les montages boiteux qui faussent la vérité. Il veut l'objectivité.

Il le répète à son collaborateur :

— Votre pellicule n'est pas du bidon, au moins ?

— Ai-je l'habitude du maquillage ? riposte Joë.

— Non, convient le rédacteur en chef des faits divers. Mais pourquoi ne rentrez-vous pas aux États-Unis ?

— Je veux aller jusqu'à la source, vous comprenez. Or, il faut que vous m'aidiez.

— Comment ça ?

— Oh ! c'est facile. Alerte tous les correspondants locaux qui se trouvent dans des régions où l'on a signalé la présence de créatures vertes. Dites-leur qu'ils s'équipent d'un scintillomètre. S'ils détectent une radiation de la fréquence PZ.52, qu'ils se mettent immédiatement en relation avec moi à Nairobi.

Robeson grimace.

— Qu'est-ce que vous manigancez, Maubry ?

— Un coup fumant.

— Joan est avec vous ?

— Évidemment.

— Je me fous qu'elle soit votre femme ! pour moi, c'est une concurrente et vous savez très bien qu'entre nous et la presse écrite...

— Ne vous inquiétez pas, patron ! glousse Joë, rassurant. Joan est en train de téléphoner son article à Scriber. À moins que le *Star* sorte une édition spéciale, je ne vois pas comment il nous grillerait. Mon reportage doit déjà survoler les États-Unis et j'ai demandé qu'on vous le livre d'urgence sitôt arrivé à l'aéroport. Avec de la veine, vous le passerez au bulletin de 22 heures.

— Bon, acquiesce le gros homme. Fréquence PZ.52, dites-vous. J'ai noté et je préviens les correspondants.

Comme Joë sort de la cabine visiophonique, sa femme vient vers lui, rayonnante. Elle tend un papier.

— Tu veux lire mon article ? minaude-t-elle.

— Ça ne m'intéresse pas, dit Maubry, indifférent.

— Dommage. Si tu n'aimes que des reportages sur le vif, reproche-t-elle, tu perds ton temps. Le lecteur exige du sensationnel. Peu importe où le journaliste puise sa source d'informations. Alors, moi, j'ai anticipé, tu comprends ?

Joë arrache le papier des mains de sa femme. Il le parcourt des yeux en grommelant :

— Tu divulgues notre plan de bataille ? C'est malin ! Et puis tu imagines toutes sortes de bêtises. Nous n'avons aucune preuve qu'une menace pèse sur la Terre.

— Non, mais ça fait bien. Le public aime qu'on lui annonce des catastrophes. Et puis, au fond, es-tu certain que les créatures vertes ne constituent pas un danger ?

Rageur, Maubry froisse le papier, le jette dans une poubelle et remonte dans sa chambre. Il est presque 3 heures du matin à Nairobi et 19 heures à Washington.

La nuit apporte un peu de fraîcheur par les baies largement ouvertes. Sur le balcon, Joë hume les effluves d'une luxuriante végétation et il redoute l'apparition du soleil.

Barton a raison. Faire du sport devient une corvée. Il faut boire et transpirer. Mais les nuits sont délicieuses. La vie commence vraiment à 7 heures du soir.

*

* *

La sonnerie du visiophone tire Maubry de sa sieste. Malgré l'air climatisé, il est mouillé de sueur. Les stores tirés à fond atténuent l'aveuglante luminosité extérieure.

Il se lève, la chemise collée à la peau, appuie sur le contacteur de l'appareil. Une standardiste noire lui apprend qu'il est en communication avec Washington.

Le visage de Robeson s'encadre sur l'écran.

— Vous vous réveillez ? s'étonne-t-il.

— Évidemment. Il est 5 heures de l'après-midi. Vous ne pensez pas que je roule au soleil par plaisir !

Joë calcule rapidement.

— C'est 9 heures du matin, à Washington. Veinards ! Vous avez un peu de fraîcheur.

— Même beaucoup ! grogne Robeson. Il pleut. Je vois que vous transpirez, Maubry.

— Mieux : je fonds ! J'espère que vous me tirez du lit pour quelque chose ?

— Plutôt. Écoutez ça. Deux correspondants ont localisé la fréquence PZ.52. L'un dans la Brenne, en France. L'autre en Floride. Vous êtes satisfait ?

Le reporter s'assoit sur son lit. Une grosse tache de sueur s'étend sur sa chemise, dans son dos.

— À vrai dire, patron, je m'y attendais un peu. Ça prouve que nos petits machins phosphorescents voyagent. Ceux-là, je les avais « marqués » au Kenya.

— Pourquoi voyagent-ils ?

— Je n'en sais rien. Ils peuvent aussi bien aller sur la Lune.

— Hein ?

— Comme je vous le dis ! Ils se dévibrent et hop ! ils se retrouvent à des milliers de kilomètres plus loin, instantanément.

— Alors, ils sont insaisissables ! constate amèrement Robeson.

— Non, puisque nous en avons capturé quatre,

— Vous êtes idiots. Vous auriez dû les garder.

— En conserve ? ironise Joë. Croyez-moi, nous sommes heureux de les avoir relâchés. D'ailleurs, ils sont plus utiles en liberté.

Le directeur des faits divers ouvre de grands yeux. Il ne comprend pas la tactique de ses collaborateurs et, du reste, il s'en moque. Seul le résultat compte.

Il avise.

— À propos de votre dernier reportage...

Il lève le pouce en signe de satisfaction.

— Comme ça ! Le public a apprécié. Il attend la suite avec impatience. C'est donc vrai que les balles traversent le corps de ces saloperies ?

— Oui. Elles sont creuses, explique Joë. Je pense que nous découvrirons pourquoi elles envahissent la Terre.

Robeson fronce le sourcil, inquiet.

— Tiens ! Vous pensez à une invasion ?

Maubry évoque l'article de Joan paru dans le *Star-Tribune*. Il y fait d'ailleurs discrètement allusion.

— D'autres que moi y pensent aussi.

Le gros homme prouve qu'il lit la presse écrite par souci de comparaison.

— Votre femme en particulier, Maubry ! bougonne-t-il. Je crois qu'elle exagère. À quoi ça lui sert d'alarmer l'opinion ?

— C'est bon pour la publicité, glisse Joë. Mais gare si les faits prouvent le contraire. Les lecteurs ne lui pardonneront pas son excès d'imagination.

— Bah ! Joan trouvera d'autres arguments. Je la connais, soupire Robeson. Il est dommage qu'elle soit notre concurrente. Je la verrais bien travailler avec nous.

— Jamais elle n'accepterait ! affirme le reporter. Je la connais encore mieux que vous. Elle ne peut pas sentir la télévision. C'est une vraie allergie !

Il ajoute, lassé par la chaleur :

— Merci pour votre collaboration, patron.

— Hé ! rappelle Robeson. N'oubliez pas la suite du reportage...

Joë éteint le visiophone. Il s'allonge sur le lit et imagine les marécages de la Brenne. Ainsi, l'un des cobayes « marqué » aurait gagné la France, un autre la Floride. Et les deux derniers, alors ?

Il n'a pas le temps de s'assoupir. Le téléphone sonne de nouveau et, cette fois, c'est Barton qui parle depuis le village proche du cimetière d'éléphants.

— Préparez-vous, Maubry. Je viens vous chercher.

— Par cette canicule ? s'épouvante le reporter.

— J'ai localisé la radiation PZ.52 en plein cœur des marais.

— D'accord, je vous attends. Quand vous arriverez, la grosse chaleur sera passée.

Joë se rejette sur le lit, alerte la réception et commande un Coca-Cola glacé. Il réfléchit et songe qu'il est enfin sur une piste sérieuse. Car si deux de ses cobayes se baladent sur la Terre, un troisième, au moins, n'a pas quitté la région.

Il ignore pourquoi, mais il est sûr qu'il va apprendre un tas de choses.

Et même des choses stupéfiantes !

CHAPITRE V

Ils passent la nuit au village dans la brousse et ils repartent à l'aube. Un aveuglant soleil irise les pentes du Kilimandjaro, préparant une journée torride.

La sécheresse sévit, menace les cultures sur les hauts plateaux. Des troupeaux meurent de faim et de soif, ou sont décimés par la maladie. Les habitants attendent avec impatience les alizés du sud-est, porteurs de pluies.

L'hélicoptère survole les montagnes de la zone frontalière. L'armée n'a jamais entravé les déplacements des journalistes, ni la police, comme s'il existait une entente tacite entre le gouvernement de Nairobi et les Américains. D'ailleurs, les officiels sont bien heureux de se décharger du problème posé par la présence des lueurs vertes car ils ont d'autres sources d'occupation bien plus importantes.

Barton désigne le scintillomètre. Influencée par la radiation PZ.52, l'aiguille palpite et provoque un faible grésillement.

— Vous voyez ! dit Mike, triomphant. Je ne blaguais pas.

Joë hoche la tête. Il contemple sa femme avec un air rancunier et lui rappelle l'article qu'elle a adressé au *Star-Tribune*.

— Le monde entier sait que nous chassons le feu follet ! grommelle-t-il. Tu veux donc que tous les confrères rappliquent dans le coin !

Joan hausse les épaules et minimise l'incident.

— N'exagère pas. Je n'ai pas mentionné les régions où les correspondants de Robeson avaient repéré la radiation PZ.52. Comment les confrères pourraient-ils nous trouver ?

— J'aime mieux ça ! aboie Maubry, furibond. Seulement, tu parles toujours trop. Tu n'avais pas besoin de supposer, en conclusion, que les créatures représentaient un danger pour l'homme. Après tout, tu n'en sais rien. Personne n'en sait rien.

— Oh ! ça va ! proteste Merket. Enterrez cette histoire. Nous ne sommes pas ici pour entendre vos querelles.

— Il a raison, appuie Joë. N'oublie pas, Joan, que tu es l'invitée de la télévision.

— Quelle mauvaise foi ! proteste la journaliste du *Star*. C'est toi qui as commencé. Et si tu veux que je descende...

Maubry sent que les choses vont trop loin. Il se penche sur sa femme, l'embrasse et fait la paix.

— Ne parlons plus de ça, chérie...

D'importants marécages défilent sous l'appareil. Ils cernent le cimetière d'éléphants et, vus d'en haut, ils ressemblent à des rizières.

Par endroits, une épaisse végétation recouvre cette terre imbibée d'une eau croupissante.

Barton montre l'aiguille du scintillomètre.

— Indice optimum, remarque-t-il. Notre « cobaye » se trouve à la verticale...

— Hum ! tousse Joë, observant le sol. Il y a de grands arbres.

— Est-ce incompatible avec la présence d'une créature ? riposte Mike.

— Non. C'est surprenant, voilà tout.

Aux commandes de l'appareil, Merket modifie l'altitude. Il rase la crête des arbres gigantesques et, comme l'épaisseur du feuillage constitue un véritable écran, il oblique légèrement sur sa gauche.

Il repère une langue de terre émergeant de l'eau et il pose l'hélicoptère. Il coupe la tuyère. Le réacteur meurt dans un râle d'agonie et un silence inquiétant s'abat sur les hommes.

Ceux-ci sortent du cockpit. Joë emporte son magnéto et Merket sa caméra. Barton passe la sangle du scintillomètre autour de son cou, pivote d'un quart de tour et tend la main devant lui.

— C'est là.

Il agrippe son fusil, le coince sous son bras, et se met le premier en route. Il avance prudemment car, à mesure qu'il s'éloigne, la terre s'enfoncé sous ses pieds. La boue devient gluante.

En file indienne, ils s'engagent derrière Mike. Joë suit celui-ci sur les talons et précède Joan. Merket ferme la marche, s'arrête parfois et filme ses compagnons.

Maubry commente dans son micro :

— Nous progressons lentement au milieu d'une nature franchement hostile. Nous pataugeons dans une eau boueuse. Des reptiles fuient sous nos pieds...

Ils contournent de grandes herbes, franchissent un arbre déraciné et s'enfoncent maintenant dans une forêt épaisse. Les lianes et les fougères arborescentes forment un rideau inextricable et ils s'insinuent pas à pas dans ce fouillis végétal.

Ils traversent un gué, de l'eau jusqu'à la ceinture, et retrouvent avec soulagement un terrain plus ferme. La boue pèse à leurs chaussures comme des boulets de fonte. La voûte végétale intercepte les rayons du soleil.

C'est la seule consolation. Malgré cela, il fait une chaleur suffocante, comme dans une serre. Une forte senteur d'humus agresse les narines.

Joë reconnaît aussi une odeur particulière.

— Ça pue l'ail.

Ses compagnons la décèlent également. Une odeur alliagée imprègne l'atmosphère et cela est dû à la présence de l'hydrogène phosphoré.

Maubry poursuit son reportage :

— Chers téléspectateurs, nous avançons vers le mystère le plus profond et ne croyez pas que nous avons préparé la séquence. Vous vivez en direct les événements avec nous.

Il coupe le magnéto, pose la main sur l'épaule de Barton.

— Hé ! Vous êtes sûr que nous ne nous enliserons pas ?

Mike hausse les épaules. Il ne se retourne pas, l'œil fixé sur le scintillomètre.

— Nous approchons de l'indice maximum La créature « marquée » ne doit plus être loin...

Leur bouche se dessèche. Ils avancent sous un tunnel de verdure, dans une sorte de décor aquatique aux reflets verdâtres, comme au fond de la mer. Une angoisse mêlée d'inquiétude accélère les pulsations de leur cœur.

Soudain...

Ils remarquent une boule de lumière bleue, blottie sous un immense palétuvier. La sphère est légèrement plus grosse qu'un hélicoptère et sa couleur rappelle celle de l'azur.

Elle brille, fascinante.

Maintenant, ils ne peuvent plus reculer. Ils sont obligés d'aller jusqu'au bout.

Mais jusqu'au bout de quoi ?

Joë balbutie dans son micro, la gorge nouée :

— J'espère que vous apercevez la sphère, comme nous. Elle est immobile, posée sur le sol. À mesure que nous approchons, nous avons la sensation d'être plus légers. Oui, légers, comme...

Il s'interrompt quelques secondes, cherche ses mots, et ajoute :

— ... Comme si nous étions sous l'effet d'un tranquillisant. Car nous n'avons pas peur. Actuellement, la végétation qui nous entoure ne nous apparaît pas verte, mais bleue. Tout est bleu... Barton, devant moi, a des cheveux bleus.

Il se retourne, observe sa femme au regard figé, et poursuit :

— Joan Wayle, aussi, a des cheveux bleus. Notre peau est bleue. Nous traversons une sorte de substance inconsistante, ou un mur de lumière.

Merket filme la séquence sans doute la plus étrange de sa carrière. Il se doute bien que les choses ne sont pas aussi simples et que, de l'autre côté de cette barrière lumineuse, ils rencontreront des difficultés.

Progressivement, la clarté bleue s'atténue et l'horizon se teinte de mauve. Puis une pensée se vrille dans leurs quatre cerveaux à la fois.

*

* *

Ils s'immobilisent, fascinés. Quelque chose persiste dans leur esprit

sous la forme d'une phrase parfaitement compréhensible.

Curieux. Personne ne parle et ils ont pourtant l'impression qu'un interlocuteur s'adresse à eux, un interlocuteur invisible :

— *Soyez les bienvenus. Vous êtes nos invités.*

Pour Joë et pour Joan, la scène leur rappelle un souvenir assez récent. Ils se revoient, allongés sur une couchette, à moitié paralysés, baignés par cette même lueur mauve qui estompe les contours.

Oui, ils ont déjà séjourné ici. Du moins dans un lieu semblable. Exactement semblable.

Mieux habitué à la conversation télépathique, Maubry bande sa volonté. Il projette en pensée ce qu'il veut dire tout haut :

— *Vos « invités » ? Vous avez du toupet.*

— *Nous vous accueillons avec certains égards, parce que nous voudrions vous montrer quelque chose.*

— *Je perçois votre flux. Mais je ne vous vois pas,* remarque Joë.

Une silhouette verdâtre, ovoïde, s'intègre dans la clarté mauve et paraît lointaine, inaccessible. Des jeux habiles de lumière faussent les surfaces, étendent les dimensions à des horizons immenses et masquent en réalité l'exigüité des lieux.

— *Je m'appelle Ré-A, apprend la créature. Vous m'avez capturé, relâché et retrouvé. En fait, je vous attendais.*

— *Vous saviez que nous viendrions ?*

— *Je m'en doutais. Aussi mes chefs me chargent des relations avec vous.*

Ré-A se dématérialise et disparaît. Sa pensée subsiste.

— *Ma présence ne sert à rien, explique-t-il.*

Joë reprend sa première idée.

— *Que faites-vous sur la Terre ?*

— *Toujours cette insatiable curiosité, glisse la créature. Mais j'ai promis que je vous montrerais quelque chose. Regardez.*

Une sorte d'écran se tend devant les hommes sous la forme d'un rectangle blanc lumineux. Des images surgissent, d'un relief tellement saisissant qu'elles paraissent vivantes, toutes proches.

Plusieurs masses verdâtres encadrent un homme de couleur noire et le conduisent vers une sphère translucide. Le Noir est enfermé à l'intérieur de la boule et, dès lors, les événements se précipitent.

Des bulles emplissent l'énorme récipient et assaillent le corps du malheureux. Celui-ci essaie de sortir, en vain. Puis il chancelle. Il tombe lourdement au fond de sa prison hermétique.

Les bulles crèvent, d'autres se forment, et ainsi de suite. Elles s'agglutinent sur leur proie humaine et celle-ci se transforme bientôt en un magma innommable. Sa chair se boursoufle, éclate en milliers de pustules, libérant des sérosités.

Elle devient une masse pâteuse, une sorte de bouillie et, au terme de l'épouvantable opération, il ne subsiste qu'un informe liquide

sirupeux, rosé. Muscles, sang, os, malaxés dans la centrifugeuse, sont devenus quelque chose d'informe, comme une vulgaire orange transformée en jus de fruit.

Cette vision fantastique, inattendue, impressionne terriblement Maubry et ses compagnons. Plus sensible, Joan menace de s'évanouir. Le bras secourable de Joë la soutient.

Ses jambes se dérobent sous elle. Le visage étrangement pâle, elle hoquette :

— C'est affreux !

— Oui, convient Barton, ému. Ça prouve que nous sommes embarqués dans une vilaine histoire.

À tout hasard, ignorant s'il pourra livrer son reportage, Merket a filmé la scène sur l'écran. Les téléspectateurs frémiront des pieds à la tête en regardant cette séquence, extraite apparemment d'un film d'épouvante.

D'ailleurs, Maubry doute de la sincérité des images. Il contacte Ré-A et le met en garde :

— *Nous ne sommes pas dupes : le montage est très habile.*

La créature explique sans émotion :

— *Vous avez vu des Xurals en train d'extraire l'« hycarzine » d'un homme.*

— *L'« hycarzine » ?*

— *C'est une substance que vous possédez dans vos cellules et que vous n'avez jamais extraite parce qu'elle vous serait inutile. Du reste, en connaissez-vous seulement l'existence ?*

Joë reste figé devant l'écran maintenant redevenu blanc. Il attend d'autres images extraordinaires. Or, le rectangle lumineux se dilue dans la clarté mauve, prouvant que la séance est terminée.

L'impact produit est considérable. Maubry imaginait bien des choses, mais pas à ce point. La vision de ce Noir réduit à l'état liquide restera à jamais gravée dans sa mémoire.

— *Cet homme... est-ce un homme de la Terre ?*

— *Évidemment, confirme Ré-A. Il vient du continent africain.*

— *Vous l'avez enlevé ?*

— *Oui.*

— *Uniquement pour extraire l'hycarzine de son corps ?*

— *Uniquement.*

— *À quoi vous sert l'hycarzine ?*

Le Xural ne répond pas à la question mais il suggère :

— *Vous êtes autorisés à vous rendre au laboratoire d'extraction. Je pense donc que sur place vous aurez une opinion plus précise. Or, vous savez, l'organisme d'un homme ne produit que cent grammes d'hycarzine, substance très concentrée, il est vrai, mais dont nos besoins se chiffrent à plusieurs kilogrammes. Car cet extrait est ensuite déshydraté, séché, stocké.*

Ré-A lève un voile inquiétant sur l'avenir et Joë s'en rend parfaitement compte.

— *Si je ne me trompe pas, vous allez devenir de grands consommateurs d'hommes...*

— *Vous ne vous trompez pas*, confirme le Xural.

Alors, le reporter se tourne vers sa femme. Il lui prend les mains et les serre très fort. Son regard exprime une sourde angoisse.

— Joan, tu avais raison dans ton article du *Star*. La Terre court un immense danger. Nous sommes probablement les seuls à le savoir et il faut que nous alertions nos compatriotes. Nous devons traquer les Xurals partout où ils se trouvent.

Merket hoche la tête.

— Je ne vois qu'une solution : sortir d'ici. Et sortir vite, comme nous sommes entrés.

Ils se décident, font demi-tour et rebroussement chemin, bien que depuis leur arrivée en ce lieu ils aient perdu le sens de l'orientation à cause de la lumière mauve.

Ils ne vont pas loin. Ils se heurtent bientôt à une barrière invisible, à un mur transparent. Leurs doigts tâtent quelque chose de solide devant eux, dont ils n'apprécient ni la forme, ni la consistance.

Il s'agit d'une substance dure, baignée de cette lueur mauve qui s'infiltre partout.

Ils sont stoppés et ne peuvent aller plus loin. Conscients de leur impuissance, ils se résignent et tournent en rond dans leur prison exigüe aux parois lumineuses.

Barton se fait des cheveux blancs.

— Vous voulez mon avis ? Nous allons tous finir dans la centrifugeuse et nous ne serons bientôt plus qu'un petit tas de poudre séchée, étiquetée...

— Taisez-vous donc, Mike ! gronde Merket avec une grimace. Vous ne voyez pas que vous bouleverserez Joan ?

Celle-ci encaisse le coup avec courage. Elle a toujours partagé les risques de ses compagnons et elle a accepté le danger en venant ici, au Kenya.

Elle songe à Barbara, à sa fille qu'elle ne reverra peut-être jamais.

Joan s'accroche à un espoir et espère en sa bonne étoile. Blottie contre la poitrine de son mari, elle soupire :

— Joë... Tu crois vraiment que nous deviendrons quatre petits sachets d'hycarzine ?

Maubry ne répond pas. Il désigne ses mains.

— Regarde, chérie. Nous nous dématérialisons.

Pour Barton et pour Merket, le phénomène présente un caractère de nouveauté. Ils se font difficilement à l'idée que leurs atomes se dévibrent pour voyager par ondes laser.

Tous les quatre se transforment en électrons purs et se diluent dans l'espace. Ils sont projetés vers une destination inconnue.

Loin. Très loin de la Terre.

*
* *

Ils n'ont jamais eu conscience de la durée du voyage. Probablement quelques secondes. Mais quand ils avaient repris connaissance, ils étaient redevenus eux-mêmes, c'est-à-dire des créatures de chair.

Or, cette fois, les choses se passent différemment. Bien différemment. Joan et Joë sentent qu'un événement imprévu sanctionne la fin de leur randonnée dans l'espace.

Imprévu ou voulu ?

Voilà ce qu'ils voudraient bien déterminer. Ils reprennent leurs esprits mais, d'un seul coup d'œil, Maubry observe qu'ils sont toujours phosphorescents.

Or, c'est anormal. Comment peuvent-ils être à la fois phosphorescents et lucides ?

Des questions traversent le cerveau de Joë. L'inquiétude s'ajoute à sa réflexion. Il fait sur lui sa propre expérience et cela le convainc rapidement.

Il passe sa main à travers son corps ! Cette performance le laisse pantois, sans réaction, assommé. Il comprend qu'il demeure sous forme d'électrons purs tout en conservant ses facultés intellectuelles intactes.

Cette constatation amère engage une situation nouvelle, tout à fait inattendue. Pour les « bleus », Merket et Barton, cela semble amusant. En riant, ils se « transpercent » mutuellement avec leurs bras et prennent des poses du plus grand effet comique. C'est à qui fera les plus belles niches à l'autre.

Joë trouve ces plaisanteries grossières et du plus mauvais effet. Il met sévèrement en garde ses compagnons.

— Avez-vous conscience que nous ne sommes pas reconvertis en matière ?

Barton ne s'affole pas.

— C'est grisant, constate-t-il.

— Grisant mais pas drôle, rectifie Maubry. Les Xurals nous privent de notre matérialité.

— Nous jouerons les fantômes, glisse Merket. Il n'y a pas de quoi en faire un drame. Je suppose que cette situation n'est pas définitive. Elle évoluera.

Il recule, apprécie l'angle de vision, et fait semblant de filmer.

— Dommage que notre matériel soit resté dans les marécages du Kenya. Nous aurions une séquence formidable.

— Hum ! doute Joë. Robeson n'aura jamais notre reportage. Mais j'aimerais savoir pourquoi les Xurals nous laissent dans cet état.

Une lumière mauve les environne. La même lumière qui les baignait déjà avant leur dématérialisation.

Ils font coup sur coup plusieurs remarques. Ils respirent avec facilité et ils ont la conviction qu'il ne s'agit pas d'un air terrestre. Ils n'ont ni faim ni soif.

Cette absence d'appétit prouve que leurs organismes ne réclament pas du tout les mêmes soins qu'auparavant. Ils échappent aux exigences des créatures biologiques. Mais leur état les condamne à l'inactivité. Ils ne pourraient pas saisir le moindre objet.

Sont-ils devenus des êtres inutiles ?

Soudain, la lumière mauve s'estompe progressivement. Un horizon se dévoile. Une plaine immense apparaît.

Elle ne ressemble pas aux plaines de la Terre. Elle possède un sol rocailleux, légèrement noirâtre, troué de petits cratères. Par endroits, une poussière impalpable, grisâtre, s'amoncelle sous forme de dunes.

Il existe des cratères plus vastes, généralement peu profonds, comblés par la poussière grisâtre. Dans le ciel jaunâtre, le soleil dessine un disque flou aux bords plus rouges.

Une grande crainte secoue Joan.

— Si les Xurals nous avaient emmenés sur leur planète, dans un autre système solaire ?

Barton et Merket ne font plus les fous. Ils prennent leur situation très au sérieux et, malgré leurs vêtements apparemment intacts, ils sont convaincus qu'ils appartiennent maintenant à une autre race.

La réflexion de Joan montre l'horreur de leur destin. Et dire que, il y a dix minutes, ils jouaient aux fantômes parce qu'ils avaient la conviction de traverser les murs !

Barton regrette son existence tranquille à Nairobi. Sans Maubry, il ne serait pas là, plongé dans une aventure incroyable dont il serait vain d'imaginer la suite.

Il garde une certaine rancune contre Joë.

— Vous nous avez mis dans un beau pétrin ! grimace-t-il.

Accusé ouvertement, le mari de Joan hausse les épaules.

— Les risques du métier...

— Ça fera une belle jambe si votre reportage ne passe jamais à la télé !

Merket devine que Maubry et Barton en sont aux échanges de propos aigres-doux. C'est très mauvais pour le moral de l'équipe. Comme il n'aime pas ce genre d'ambiance, il aborde un sujet plus préoccupant :

— Joan a raison. Si nous étions hors de la Terre ?

Il se baisse et veut ramasser un peu de cette fine poussière grisâtre,

mais la substance lui glisse entre les doigts.

Joë glousse, moqueur :

— Tu vois. La vie d'un fantôme n'est pas toujours amusante.

Leurs pieds ne s'impriment pas sur le sol. Ils s'en accommodent et cherchent un dérivatif. Privés de leurs possibilités physiques, ils prennent de plus en plus conscience de leur inutilité.

Barton suppose quelle distance ils ont parcourue sous forme de vibrations.

— Dix, vingt années-lumière ?, Joan reste évasive.

— Plus, ou moins, les distances ne comptent pas. Mais si nous étions à vingt années-lumière, nous aurions vieilli de vingt ans.

— Des électrons vieillissent-ils physiologiquement ? se demande Maubry. Nous serions incapables de définir notre âge.

Ils se retournent. Ils aperçoivent une sphère bleuâtre derrière eux. Une sphère identique à celle qu'ils ont découverte dans les marais du Kenya.

Convaincus qu'ils viennent de cette boule, ils s'éloignent et gagnent le mamelon le plus proche, le gravissent.

Alors, quand ils parviennent au sommet, ils découvrent l'astronef.

Oui, ce ne peut être qu'un astronef. Mais quelque chose d'immense.

Il ressemble à une gigantesque « roue ». Il possède une couronne extérieure, cylindrique, d'où partent des tubulures. Celles-ci se rassemblent toutes en un point central, sorte de grosse sphère d'une éclatante luminosité rougeâtre. La couronne et les tubulures émettent une lueur blanche.

L'engin est posé dans la plaine désertique. Au-dessus de lui volettent plusieurs de ces petites boules bleues, probablement des astronefs annexes. Et autour du formidable engin s'agitent des dizaines de créatures ovoïdes !

— Les Xurals ! dit Barton. Nous avons atteint leur quartier général.

— Que font-ils, ici ? interroge Merket.

— Nous ne sommes sûrement pas chez eux, déduit logiquement Joë. Cet astronef prouve qu'ils sont venus au contraire chez nous.

— Chez nous ? riposte Joan. Ce coin ne ressemble à aucune région de la Terre. Le ciel jaunâtre déforme le soleil. D'ailleurs, est-ce bien notre soleil ?

Ils cessent de se poser des questions car une pensée s'infiltré dans leur cerveau.

— *Je suis Ré-A.*

— *Ré-A ?* sursaute Joë, *bandant son subconscient. Vous étiez avec nous, au Kenya.*

— *Je vous ai accompagnés ici, sur Mars.*

— *Sur Mars ?* répète Maubry, accablé.

— *Oui. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? Mars est la banlieue de la*

Terre.

Ils cherchent en vain le Xural autour d'eux. Celui-ci leur explique qu'il les attend à bord de l'astronef. Il a tenu à leur montrer le vaisseau spatial parce qu'il faut que les Terriens se rendent compte.

Et ici, les quatre reporters représentent la race humaine.

Ils s'avancent vers l'immense roue, dont le diamètre dépasse cent mètres. À mesure qu'ils approchent, l'horizon s'obscurcit. La fameuse lumière mauve estompe de nouveau tous les détails.

— *Vous traversez l'écran de protection*, souligne Ré-A. *La lumière remplace les formes et crée des dimensions nouvelles, fictives.*

Ils ne franchissent ni porte ni panneau. Apparemment. En réalité, une succession de cloisons se dématérialisent devant eux et leur livrent passage.

Guidés mentalement, ils rejoignent Ré-A dans une des parties de la gigantesque roue. La clarté mauve forme une ceinture et limite la portée de l'œil.

Immobile, le Xural ovoïde attend les Terriens. Il ne perd pas une seconde et les conduit à un laboratoire.

Traversé le rideau de lumière mauve, Maubry et ses compagnons restent stupéfaits. Une paroi de verre les sépare d'autres Xurals au travail.

Et quel travail !

Les reporters retrouvent la scène qu'ils ont vue à bord de l'astronef annexe basé au Kenya. Un immense dégoût et une violente irritation leur font dire d'abord de très vilaines choses.

Puis ils se calment. Ils sentent bien que leurs protestations véhémentes n'impressionnent pas Ré-A, insensible.

Ils regardent de tous leurs yeux.

Ils repèrent la sphère translucide. Deux Xurals encadrent un Noir et le conduisent vers la sphère. Avant que l'homme ne pénètre dans sa dernière prison, Maubry pousse un hurlement, attirant l'attention.

Mais le Noir ne tourne pas la tête. Il n'entend pas. D'abord à cause de la cloison de verre le séparant de ses compatriotes, ensuite parce que sa volonté est annihilée.

Joë crie encore, par réflexe :

— Non ! N'y allez pas !

Joan comprend l'inutilité de ces paroles.

— Le malheureux est sous hypnose. Nous ne pouvons rien pour lui.

Barton découvre la différence entre le Noir précipité dans la sphère et eux.

— Il est de chair, lui. Pas nous.

— Exact, confirme Merket. Mais d'après vous, quelle place est la meilleure ?

— Aucune, dit Mike avec une grimace.

Ils observent la suite en silence. Ils ont ainsi confirmation que la séquence retransmise par l'astronef annexe, au Kenya, n'était pas un trucage ou une hallucination. Elle reflétait la plus stricte vérité.

Dans le récipient rond, des bulles s'agglomèrent sur le corps de l'Africain.

— *Nous le « dégradons » par bio-électronique, explique Ré-A.*

— *Ces bulles sont de l'énergie ? s'informe Joë.*

— *Oui. Elles attaquent la substance vivante et la transforme en pâte homogène. Divers ingrédients, ajoutés, donnent à la pâte une consistance plus liquide.*

Dans la centrifugeuse, l'homme se dilue rapidement. Il devient un liquide sirupeux de couleur rosée. Cet « extrait » pur se réduit à quelques centimètres cube. Il sera ensuite déshydraté et recueilli avec précaution.

La cloison transparente s'opacifie et se colore en mauve, masquant désormais le fantastique laboratoire où les Xurals fabriquent de l'extrait humain !

— *Combien d'hommes avez-vous déjà utilisés pour satisfaire vos besoins en hycarzine ? demande Joan.*

Ré-A répond vaguement :

— *Nous commençons seulement la fabrication.*

— *Vous enlevez des Noirs, de préférence ?*

— *Nous puiserons dans tous les continents. La couleur de la peau n'a aucune importance.*

— *C'est monstrueux ! proteste Barton. Vous croyez que nos semblables vous laisseront faire ?*

— *Comment nous en empêcheront-ils ? riposte le Xural. Nous n'avons pas le choix. L'hycarzine est aussi vitale pour nous que les protéines le sont pour vous.*

— *Vous vous nourrissez d'hycarzine ?*

— *Oui.*

— *Pouah ! éructe Joë. Des anthropophages ! Ils mangent les hommes. Pas sous forme de chair crue ou cuite, mais cela revient au même. Sur votre planète, comment faites-vous donc ?*

— *L'hycarzine existe à l'état natif. Nous l'extrayons d'une sorte de végétal. Sur Siris, le problème ne se pose pas. Mais nous avons eu un accident à proximité de votre système solaire.*

Ré-A se montre prolix.

— *Notre astronef mère a subi de gros dégâts. Nous ne pouvions pas réparer dans l'espace. Nous nous sommes posés sur Mars. Les réparations sont plus longues que prévu. Nous sommes déjà bloqués ici depuis plusieurs mois. Or, nous épuisons nos derniers stocks d'hycarzine. La seule façon de nous en procurer est de l'extraire de vos cellules. Et puis il y a autre chose. Peu après notre arrivée sur Mars, nous avons constaté que nos organismes*

ne pouvaient plus fabriquer du phosphore d'hydrogène. La nature nous a dotés d'un organisme qui fabrique lui-même son gaz respirable. Nous le stockons à l'intérieur et ce stock se renouvelle constamment. Cette impossibilité nous conduit à l'asphyxie. Par chance, la Terre possède certaines régions assez riches en phosphore d'hydrogène. Les nécessités nous obligent donc à fréquenter périodiquement ces régions de façon à compenser notre défaillance biologique. Nous prélevons même du gaz sur Terre pour alimenter nos techniciens qui réparent l'astronef mère.

— Vous connaissez la cause de cette défaillance biologique ?

— Non, répond sincèrement le Xural. Tous nos efforts restent vains. Sans la Terre, nous serions déjà morts. Et quand, un jour, nous repartirons vers Siris, nous ne serons pas assurés de revoir notre planète. L'asphyxie nous guettera en route. En conséquence, nous devenons tributaires de la Terre.

Ré-A a beaucoup parlé. Il a donné des détails sur le comportement de ses semblables, face à une situation quasi désespérée. Au fond, si les Xurals quittaient le système solaire, ils n'iraient pas loin.

Or, s'ils sont cloués à jamais sur Mars, les hommes vont-ils faire les frais de ce séjour forcé ?

Le phosphore d'hydrogène n'a aucune conséquence pour les humains. Mais il y a l'hycarzine extraite des cellules. Dès lors, les Xurals anthropophages puiseront dans l'immense réservoir nutritif de la Terre.

Ils puiseront sans limites, pendant des générations, assurés de leur survie.

CHAPITRE VI

Ils tournent en rond dans leur cellule. Ils ont bien essayé de sortir, mais ils se sont heurtés à une espèce de mur. Rapidement, ils ont compris qu'ils étaient prisonniers.

Or, la déception est surtout grande chez Merket. Il s'imaginait, jouant aux fantômes, traversant les cloisons. La réalité le déçoit.

— Je pensais que des électrons purs se riaient des obstacles ! maugrée-t-il.

Maubry hoche la tête, moqueur.

— Oui, s'il n'existait pas des barrières magnétiques. Tu serais peut-être un « fantôme » sur la Terre mais pas ici. Les Xurals nous clouent comme des morceaux de fer sur des aimants !

Barton comprend que leur forme électronique ne les avantage pas. Non seulement ils ne peuvent s'évader, mais ils mènent une existence anormale du fait de leur mutation.

Mike s'interroge avec anxiété.

— Ils nous gardent en réserve, pour l'hycarzine ?

— Sûrement pas, affirme Joë. Sous notre forme actuelle, nous ne valons rien au point de vue nutritif. Pour passer dans la centrifugeuse, il faudrait que nous retrouvions notre matérialité.

Joan s'inquiète pour l'avenir de la Terre.

— Les Xurals ne repartiront pas tant qu'ils n'aient pas résolu leurs problèmes biologiques. Leur arrêt sur Mars risque de s'éterniser.

— Tu penses au gaz qu'ils respirent, au phosphore d'hydrogène ? glisse Maubry.

— Oui.

— Ils trouveront peut-être la solution. Nous le souhaitons. En attendant, ils sont en train de résoudre leur second problème, celui de leur survie nutritive. Ils ne se gêneront pas pour puiser parmi les populations du globe. Si ça dure longtemps, nous serons tous transformés en hycarzine.

— C'est horrible ! grimace Joan.

— Oui, et je ne vois pas comment les hommes pourraient se protéger des Xurals. Il ne reste donc qu'un espoir : qu'ils trouvent la solution au problème du phosphore d'hydrogène. Alors, ils repartiront pour leur planète.

À ce moment, la pensée de Ré-A se vrille dans le cerveau de Maubry et celui-ci est le seul à comprendre.

— *Seriez-vous volontaire ?* propose le Xural. *Nous vous connaissons bien, après deux passages parmi nous.*

— Volontaire, pour quoi ?
— Pour retourner sur la Terre. Il faudrait que vous expliquiez à vos semblables les raisons qui nous poussent à vivre au milieu d'eux.
— Vous m'envoyez en diplomate, en somme ?
— Si vous voulez.
— À quoi bon puisque, de toute façon, nous passerons par vos exigences ?

— Écoutez, si vous étiez dans notre cas, que feriez-vous ?
Joë réfléchit quelques secondes.
— Je n'en sais rien, avoue-t-il franchement.
— Je le répète, nous n'avons pas le choix. Nous sommes des milliers dans cet astronef. Une question de survie s'impose. Nous avons quitté notre planète, Siris, pour un voyage sans retour.

L'événement, de taille, surprend le reporter.
— Vraiment ?
— Oui. Nous rallions une étoile lointaine où nous fonderons une colonie. Dans ce système solaire existe un monde identique à Siris. Or, une grave avarie a interrompu notre route.

Un doute affreux s'insinue chez Maubry. Il faut pourtant qu'il pose cette question d'une importance capitale mais il craint la réponse.

— La Terre ressemble-t-elle à Siris ?
— Pas du tout.
Joë pousse un soupir de soulagement.
— Eh bien ! votre intérêt consiste donc à reprendre votre voyage !
— L'avarie survenue à notre astronef mère ne pose aucun problème. Nous la réparons. Mais si nous partions dans les conditions actuelles, nous irions au suicide.

— À cause du phosphore d'hydrogène ?
— Oui.
— Vous semblez avoir résolu les difficultés des vols dans l'espace. Moi-même, je suis venu sur Mars sous forme de vibrations et par ondes lumineuses. Alors, pourquoi un astronef ?

— Vous oubliez une chose. La projection de vibrations dans l'espace n'est possible que si la « réception » s'opère par un revibreux. Nos astronefs annexes possèdent des revibreux. Or, nous n'avons encore jamais posé le pied sur l'étoile lointaine, but de notre long voyage. Là-bas, tout est vierge. Et puis les ondes laser divergent à une certaine distance. L'application de cette méthode n'est valable que dans certains cas.

— Je comprends, opine Joë. Vous êtes limités dans vos actions. Mais d'après vous, quel est l'agent qui perturbe vos fonctions respiratoires ?

— Je vous l'ai dit. Nous n'en savons rien. Nos recherches se poursuivent depuis et n'aboutissent pas. C'est très grave pour nous.

— Vous avez intérêt à nous maintenir sous forme d'électrons purs ?
— Oui. Grâce à nos barrières magnétiques, vous ne pouvez pas ainsi

nous échapper. Nous vous contrôlons plus facilement.

Ré-A revient à son premier problème.

— *Vous acceptez ?*

— *La mission auprès de mes semblables ? Oui, Mais à une condition. Ma femme, Joan Wayle, viendra avec moi. Nous serons deux à convaincre les hommes et, croyez-moi, cela sera difficile.*

Le Xural hésite longuement. Il pèse le pour et le contre. Il comptait que Joan, Merket et Barton resteraient en otages. Au fond, l'exigence de Maubry ne modifie en rien le rapport des forces.

Ré-A rappelle :

— *J'accepte. Mais souvenez-vous. Nous vous suivrons partout sur la Terre. Il faut que les humains comprennent nos difficultés actuelles et nous aident à les surmonter.*

Lentement, Joë sent qu'il redevient matériel. Il perd sa phosphorescence et garde le contact avec Ré-A.

— *Transformez-vous donc en électrons purs, conseille-t-il. Vous n'éprouverez ni le besoin de respirer ni de manger.*

— *Nous y avons songé, explique le Xural. Malheureusement, nos organismes sont fragiles et ne résistent pas à ces mutations prolongées. Nos cellules se dissocieraient si nous restions trop longtemps sous forme d'électrons. En revanche, vous seriez mieux armés que nous pour l'utilisation d'une telle méthode.*

Maubry se palpe avec un plaisir évident et il retrouve la dureté de sa chair. Il constate que le même phénomène frappe Joan.

— Nous retournons sur Terre, Joan et moi, apprend-il à ses compagnons. Ne vous tourmentez pas. Nous reviendrons. Et j'espère alors que notre cauchemar se terminera.

Barton fulmine :

— Gros veinards ! Vous nous lâchez !

— Non, rectifie Joë. Nous sommes contraints. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que les hommes ne deviennent pas des petits tas d'hycarzine !

Il pousse Joan devant lui. Ils franchissent sans inconvénient la barrière magnétique. Ils se retrouvent un peu plus tard allongés sur des couchettes.

Ils sont de nouveau dématérialisés. Leurs corps, dévibrés, projetés dans l'espace, de Mars vers la Terre, connaissent un fantastique voyage.

*

* *

Un astronef annexe, en mission permanente sur la Terre, les rematérialise dans une région qu'ils connaissent bien : la Floride.

De là, ils gagnent Washington sans difficulté. Mais quand ils se

présentent à leur domicile, ils trouvent des policiers devant leur porte.

Malgré leurs protestations, ils sont emmenés au Pentagone et, convoqués dans un bureau, un homme les soumet à un tas de questions.

Il s'appelle Frank Loy. Il appartient aux services de sécurité. Il est chargé plus spécialement de la défense du territoire.

C'est un personnage grand et mince, d'une quarantaine d'années, au regard vif, pas toujours de bonne humeur, convaincu que les reporters trempent dans une sale affaire.

D'ailleurs, il possède des arguments.

— Vous chassiez le « feu follet ». Ne dites pas le contraire, Robeson et Scriber m'ont confirmé qu'ils vous avaient envoyés en Afrique pour ça.

Joë, agacé, hausse les épaules. Il trouve Loy méfiant, très peu coopératif.

— C'est notre métier.

— Je vous connais de réputation, tous les deux. Seulement, vous avez disparu depuis une semaine et vos patrons respectifs s'inquiétaient à votre sujet. Moi aussi.

Joan échange un coup d'œil stupéfait avec son mari. Ils sont donc restés huit jours sous forme d'électrons purs, probablement en léthargie, et sans inconvénient pour leur organisme.

Loy poursuit :

— Aussi, lorsque vous avez téléphoné de Floride, annonçant votre retour, j'ai donné des ordres pour qu'on vous amène ici. Vous pensez bien que j'ai des questions à vous poser.

Maubry grimace.

— Vous nous croirez si je vous dis que nous étions sur Mars ?

Le fonctionnaire du Pentagone sourcille.

— Non. Cherchez une explication plus plausible.

— Pourtant, c'est la vérité, insiste Joan Wayle. Les Xurals nous ont emmenés sur Mars.

Elle donne des détails sur les créatures ovoïdes. Elle parle de l'hycarzine et du phosphure d'hydrogène, puis achève :

— Si les Xurals ne repartent pas vers l'étoile lointaine, but de leur voyage, ils se nourriront d'hommes.

Loy paraît ébranlé mais pas totalement convaincu. Comment pourrait-il admettre une chose pareille ?

Il se caresse le menton.

— Je pourrais vous soumettre au sérum de vérité, mais j'y répugne. Je pense plutôt que votre imagination fertile cherche à m'égarer. Vous voulez l'exclusivité d'un reportage, un point c'est tout. Mais si vous êtes sur une piste sérieuse, vous feriez mieux de le dire. La sécurité des États-Unis est en jeu.

Joë perd patience. Il se retient pour ne pas voler dans les plumes de Loy et lui donner une bonne raclée. L'entêtement de cet homme tient de l'absurde. Comment se fait-il que le Pentagone emploie des collaborateurs à l'esprit aussi étroit ?

— Vous êtes borné ! proteste Maubry. Mais une chose paraît sûre : vous ne pourrez pas empêcher les Xurals d'enlever des milliers d'hommes ! Nous venons pour vous l'annoncer et il faudra que vous vous accommodiez de cette situation.

Un éclair de colère fulgure dans le regard du fonctionnaire. Il tape du poing sur le bureau.

— À quel camp appartenez-vous, finalement ?

Le reporter hausse les épaules.

— Qu'importe ! Vous ne nous croyez pas.

— Minute ! En Floride, plusieurs hommes ont disparu et nous n'avons pas retrouvé leurs traces.

Joë sursaute, très pâle. Ses doigts se crispent sur les accoudoirs du fauteuil.

— Combien, d'après vos estimations ?

— Une vingtaine.

— Les Xurals commencent la fabrication en chaîne de l'hycarzine, conclut Joan Wayne, les lèvres pincées.

— Oui. Et alors ? grogne Loy,

— Alors, d'autres hommes disparaîtront un peu partout sur la Terre. Dirigés sur Mars, ils deviendront des petits tas de poudre rosée et ils serviront à la nourriture des Xurals.

À ce moment, le visiophone sonne dans le bureau. Loy se penche sur l'appareil et son correspondant lui parle pendant quelques minutes. Au terme de la conversation, le fonctionnaire du Pentagone prend une figure allongée. Nul doute qu'il vient d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Il marche nerveusement dans la pièce, puis il s'arrête brusquement devant les reporters.

— En France, dans la Brenne et dans la Sologne, des gens ont disparu. Vous savez ce que j'envisage ?

— Non, avoue Joë, inquiet.

— Il est fortement question que l'armée arrose au napalm tous les marécages de Floride. Nous prenons conscience que les « feux follets » sont autre chose que de simples émanations gazeuses, spontanément inflammables à l'air.

— Vous pensez donc griller sur place les Xurals ?

— Je le pense, en effet.

— Détrompez-vous. Les Xurals prévoient votre offensive et le napalm ne les atteindra pas. Il brûlera seulement les herbes, les arbres, et transformera l'eau en vapeur.

Cette prédiction d'insuccès ne décourage pas Frank Loy. Son poing droit s'abat dans sa paume gauche et un rictus tiraille sa bouche. Il prouve qu'il voit plus loin qu'une simple opération militaire.

— Vous soutenez bien que les Xurals manquent de phosphore d'hydrogène ?

— Exact, confirme Maubry.

— Le napalm rendra momentanément la vie impossible dans les secteurs arrosés et modifiera les réactions chimiques. Il faudra du temps pour que le phosphore d'hydrogène se reproduise de nouveau.

— Vous oubliez, remarque Joë, que le phosphore d'hydrogène se fabrique facilement. Il suffit d'avoir du phosphore, de la potasse ou de la soude.

— Les Xurals ne nous obligeront pas à en fabriquer !

— Ils le fabriqueront eux-mêmes. Ils seront d'ailleurs bien obligés si nous leur interdisons l'approche des zones marécageuses.

Loy sourit.

— Si Xurals il y a...

Il répète intentionnellement :

— Je dis si. Donc, si Xurals il y a, nous mettrons en route nos procédés de défense. En attendant, je suis au regret de vous garder au secret.

D'un bloc, le couple de reporters se dresse, irrité par cette décision injustifiable. Maubry proteste pour la forme :

— Que nous reprochez-vous ?

— D'en savoir trop. Vous n'avez pas à alerter l'opinion car vous produiriez une belle panique à travers le monde. Désormais, le Pentagone prend en main la situation, et nous étoufferons dans l'œuf toutes les tentatives faites pour informer le public. Celui-ci ne doit absolument pas savoir la vérité.

— C'est un abus de pouvoir, remarque Joë en grinçant des dents. Une entrave à la liberté d'expression...

— Appelez ça comme vous voudrez, objecte Loy. J'ai reçu des ordres, je les applique !

Il se penche sur un interphone.

— Interrogatoire terminé.

La porte du bureau s'ouvre, livrant passage à quatre policiers en uniforme. Ils encadrent Joë et Joan, et les invitent à les suivre.

Nos deux amis ne résistent pas. Ils savent que ce serait inutile. Quelques minutes plus tard, ils sont transférés dans un petit appartement, à l'un des étages du Pentagone.

Les volets roulants sont bloqués, la porte d'entrée soigneusement fermée à clef. Des gardes veillent en permanence dans le couloir.

Découragée, Joan se jette sur le lit. Son œil fixe le plafonnier.

— Nous voilà condamnés à vivre en lumière artificielle. Comme si

nous avons commis un crime !

— Notre crime, chérie, dit Maubry calmement, c'est de rechercher la vérité. Cela ne plaît pas à tout le monde.

Il soupire.

— Pourtant, un jour ou l'autre, malgré le silence officiel, les hommes comprendront qu'un grave danger les menace. Aucun ne sera à l'abri.

La journaliste du *Star* se décontracte.

— Doit-on pour autant laisser les Xurals nous dévorer ? Si l'armée ne prend pas des mesures efficaces, qui sait combien d'humains seront sacrifiés pour la survie des créatures de Siris ?

Joë devient fataliste, comme s'il se désintéressait de la question. Pour lui, son travail semble terminé prématurément.

— Bah ! Qu'ils se débrouillent tous. Comment pourrions-nous convaincre nos semblables puisque nous n'avons aucun argument ?

Rompus, épuisés par les derniers événements, ils éteignent la lumière et s'endorment profondément, gardés par les policiers.

Ils se reposent depuis plusieurs heures lorsque Joë se réveille en sursaut au milieu de la nuit.

*

* *

Une pensée s'insinue dans son cerveau.

— Ré-A ? devine-t-il.

— Oui.

— Où êtes-vous ?

— Pas très loin d'ici. Je crois que vous avez des ennuis.

— Eh bien ! avoue Maubry, *notre retour a été très mal accueilli. J'aurais pourtant voulu convaincre le monde de votre présence sur la Terre.*

— *Que faudrait-il pour cela ?*

— *Nous avons tourné un film avant notre capture, au Kenya. Si nous le projetons sur les écrans de télévision, il confirmerait indubitablement votre existence.*

— *En somme, vous voudriez aller au Kenya.*

— Oui. Mais nous sommes enfermés, déplore Joë.

— Réveillez donc Joan Wayle, conseille le Xural. *Et laissez-nous faire.*

La pensée de la créature verte s'estompe et le reporter essaie vainement de la « raccrocher ». Il n'y parvient pas.

Il secoue sa femme.

— Hé ! Réveille-toi !

Il lui explique ce qui se passe. Joan s'assied sur le lit et se pose des tas de questions.

— Que peut Ré-A pour nous ?

— Oh ! Beaucoup de choses. Je crois qu'il prépare notre évasion.

— Comment ça ?

Joë s'observe alors. Il constate qu'il devient progressivement phosphorescent, ainsi que la journaliste du *Star*. Il tire rapidement des conclusions.

— Comment ? Regarde !

Avec ses mains, il se livre à diverses facéties. Il plonge ses doigts à travers son corps et se met à rire.

— Tu comprends ?

— Électrons purs, dit Joan, soucieuse.

— Mieux que ça : dématérialisation. Nous sommes frappés par un rayon, ce qui signifie qu'un des astronefs annexes des Xurals se balade au-dessus de Washington, au mépris de tous les radars. Les bases de repérage sont incapables de déceler ces engins.

Joan Wayne reste inquiète. Sa peau prend une belle phosphorescence verte.

— Si Ré-A nous ramenait sur Mars ?

— Sur Mars ? Quelle idée !

— Nous en savons trop long, pour les deux camps, et nous sommes pris en sandwich.

Ils perdent bientôt connaissance. Ils se dévibrent et leurs atomes, projetés dans l'espace, traversent les murs de leur prison, véhiculés par ondes lumineuses.

Le faisceau est réceptionné à des milliers de kilomètres, par un second astronef.

*

* *

Joë regarde sa femme dont le corps surgit du néant. Il devient d'abord une masse électronique, aux molécules cohérentes, soudées, et cet état se traduit par une phosphorescence.

C'est fantastique. Ils ont parcouru la distance Washington-Nairobi en quelques secondes, peut-être même instantanément, alors qu'il faut quatre heures à l'airbus le plus rapide.

Joan reprend forme. Sa chair apparaît et perd sa couleur verte. Au bout d'un moment, elle sort de l'inconscience. Ses yeux remuent, cherchent des détails autour d'elle.

Elle retrouve un décor familier. Cette immense voûte de verdure, cette eau stagnante, ce palétuvier dont les racines trempent dans le marécage...

Oui, elle est déjà venue là. Elle se souvient. C'était avec Merket et Barton. Au pied du palétuvier brillait une boule de lumière bleue.

Un astronef, venu du vaisseau mère basé sur Mars.

Aujourd'hui, il n'y a pas de boule bleue. Mais sous l'arbre, deux objets attirent son attention.

Maubry s'est déjà précipité. Il récupère son magnéto et la caméra de Merket. Une grande joie inonde son visage.

— Joan..., halète-t-il.

Il tapote l'appareil optique.

— Nous possédons le film le plus extraordinaire de notre carrière.

— De *ta* carrière, rectifie la journaliste du *Star*.

Il hausse les épaules.

— Ce n'est pas le moment de nous chamailler sur des mots. En tout cas, bien des télévisions étrangères paieraient très cher ce document exclusif.

Il trouve aussi le fusil de Barton, abandonné non loin de là, et il le passe en bandoulière. Ces divers objets évoquent ses amis, restés sur Mars. Son front se voile d'une certaine tristesse.

— Joan..., nous sauverons Merket et Barton.

— Comment ?

— Je n'en sais rien.

— As-tu réfléchi au danger que représentent les anthropophages extra-terrestres ?

— Oui. Si l'armée arrose au napalm les marécages, les Xurals prendront d'autres mesures. Il faut convaincre le Pentagone de laisser tranquille les habitants de Siris.

— Tu renonces à la lutte ? déplore Joan Wayle.

— J'envisage une autre forme d'action. L'intervention des militaires risque d'aggraver le conflit d'autant plus que les Xurals ont les meilleurs atouts de leur côté. Enfin réfléchis. Nos chances sont vouées à l'échec.

Ils s'éloignent à travers les marécages et comme Maubry possède un merveilleux sens de l'orientation, il retrouve très vite l'endroit où Merket avait posé l'hélicoptère.

Ils montent à bord de l'engin. Joë s'installe aux commandes et prouve sa virtuosité comme pilote. Au village voisin, les Noirs leur apprennent qu'ils avaient bien découvert l'hélicoptère vide mais qu'ils n'avaient trouvé aucune trace des passagers.

De retour à Nairobi, Joë visionne le film dans sa chambre. Il trouve les dernières séquences hallucinantes, particulièrement celle où un Africain est transformé en hycarzine.

Avec de telles preuves, l'existence des Xurals ne peut plus être mise en doute.

Il écoute aussi la bande magnétique et rajoute quelques commentaires. Puis comme Ré-A ne se manifeste pas, ils sautent dans le premier airbus pour Washington.

Dès leur retour aux États-Unis, ils se rendent chez leur employeur respectif. Joan écrit un beau papier pour le *Star* et Maubry entre en coup de vent dans le bureau de Robeson.

Triomphant, il dépose la bobine de film et une bande magnétique sur la table.

— Patron, avec des documents pareils, vous devriez m'augmenter !

Robeson hoche la tête dubitativement et, négligeant de répondre, attaque :

— La police vous cherche partout, Maubry, après votre spectaculaire évasion du Pentagone. Vous vous rendez compte que vous me mettez dans de sales draps ?

— Pourquoi ?

— Parce que, normalement, je devrais alerter Frank Loy et vous faire arrêter.

Une certaine panique emplit les yeux du reporter.

— Vous feriez ça, patron ?

Ce dernier hausse les épaules. Il allume un cigare et comme sa secrétaire lui apprend que le film est prêt, au labo, il se lève en poussant Maubry vers la porte.

— Venez, je vais admirer vos exploits.

Dans la salle obscure, Robeson assiste à la projection du film de Merket. Sur le moment, il croit à un trucage mais Joë le dissuade très vite.

— Vous voulez savoir comment j'ai quitté le Pentagone ?

— Inutile, Maubry, je suis convaincu. Les Xurals vous ont donné un coup de main.

— Oui. Ré-A m'a permis de récupérer notre matériel abandonné dans un marécage du Kenya.

La lumière revient dans la salle. L'ultime séquence a terriblement impressionné Robeson.

— Ils sont vraiment anthropophages ?

— Ils nous mangeront jusqu'au dernier s'ils ne trouvent pas le moyen de poursuivre leur voyage !

Ils reviennent dans le bureau. À ce moment, le visiophone sonne et le visage de Loy apparaît sur l'écran. Joë se rejette vivement dans un coin et adresse à son patron un signe désespéré.

— Vous n'avez toujours pas des nouvelles de Maubry ?

— Non, ment carrément le rédacteur des faits divers.

— Curieux. Nous avons arrêté sa femme dans les locaux du *Star-Tribune*. Alors, il se pourrait que vous receviez la visite de votre employé. Dans ce cas, prévenez-nous.

— Évidemment, opine Robeson.

Il raccroche et il adresse une verte remontrance à son reporter :

— Quelle folie de vous montrer ici ! Vous allez filer en vitesse par la sortie de service. Un hélico de la maison vous conduira où vous voudrez.

Joë passe en revue les endroits où il pourrait se cacher.

— Chez Robert Sumy. À condition que le pilote de votre hélico soit bouche cousue.

— Rassurez-vous, promet le directeur. C'est quelqu'un de confiance. Il tapote l'épaule de son employé.

— Vous avez bien travaillé, Maubry. Je pense que vous n'en resterez pas là. Je suis navré pour votre femme.

Pour la première fois depuis bien longtemps, les deux hommes se serrent chaleureusement la main. Une sorte de pacte les lie désormais. Au fond, Robeson n'est pas le mauvais type. Il s'agit de lui taper dans l'œil.

*

* *

Le lendemain, lorsque la télévision passe le reportage de Joë Maubry et de Merket, le monde entier prend vraiment conscience que les « feux follets » sont autre chose que de simples manifestations chimiques.

Les gouvernements s'arrachent les cheveux. La crainte d'une panique générale mobilise les forces de police. Dans les grands centres, des voitures, équipées de haut-parleurs, sillonnent les rues et prêchent le calme.

Les officiels sortent de leur réserve et promettent une action conjuguée contre les créatures vertes. Ils affirment que la Terre est à l'abri d'une invasion. Des tables rondes se réunissent à l'échelon supérieur afin de mieux examiner la situation.

Au fond, la panique ne se déclenche pas. Si les gens ont peur et se barricadent la nuit chez eux, ils vaquent à leurs occupations habituelles pendant la journée. Une sorte de psychose s'installe, et, surtout aux États-Unis, la population reste rivée devant les récepteurs de télévision. Chacun attend avec une impatience fébrile la suite du reportage de Maubry.

Assailli par les coups de téléphone en provenance des quatre coins du monde, Robeson ne parvient pas à satisfaire tous les correspondants. Il explique que Maubry a disparu de la circulation et qu'il ignore où il se cache.

Pour le rédacteur en chef des faits divers, les ennuis commencent. Il reçoit la visite de Loy et celui-ci ne mâche pas ses mots.

— Robeson, je vous accuse de complicité !

— Moi ? s'étouffe le gros homme, avalant la bouffée de fumée qu'il allait expulser.

Il tousse, devient tout rouge, et observe Loy avec ironie.

— Je fais mon boulot, figurez-vous.

— N'empêche. Maubry est venu ici. Vous m'avez menti. Or, sachez que toutes les polices des États-Unis recherchent votre employé.

— Que lui reprochez-vous ?

— Oh ! des tas de choses. Mais nous le croyons surtout de connivence avec... avec les Extra-terrestres.

— Vous plaisantez ! ricane Robeson.

— Non. Des complicités lui ont permis de s'échapper du Pentagone. Sa femme, Joan Wayle, nous filera probablement une seconde fois entre les mains. Mais je tiens à vous dire que si vous savez où il se cache, vous entravez la sécurité des États-Unis en vous taisant.

Le patron de Joë réfléchit trois secondes. Il pèse le pour et le contre puis, finalement, il décide de se taire. Tant pis pour ce qui lui arrivera.

— D'accord, j'ai reçu Maubry. Il m'a donné son reportage. Mais il est reparti aussitôt et, je vous jure, je ne sais pas où.

Déçu, Loy tourne les talons, quitte les bureaux de la télévision, et fait installer une table d'écoute sur la ligne visiophonique de Robeson.

Celui-ci ne commet pas la gaffe de téléphoner à Joë. Mais il trouve que celui-ci est bien mal récompensé de son travail.

Il en est là de ses réflexions quand Myriam, sa secrétaire, entre discrètement dans le bureau. Elle tient un papier à la main.

— Ça vient juste de tomber des téléscripteurs.

— Qu'est-ce que c'est ? aboie le gros homme.

Il arrache le papier des mains de la jeune fille, jette un regard hargneux sur les lignes imprimées et lance un juron. Il devient tout pâle.

— Les idiots ! Ils font des conneries. Ne pouvaient-ils pas attendre encore un peu ?

La dépêche apprend que, en Floride, le bombardement des marais à l'aide du napalm a commencé. Toute une zone de plusieurs milliers d'hectares est rigoureusement interdite...

CHAPITRE VII

Bob verse une seconde rasade de whisky dans les verres. Il exulte :

— Ton reportage est formidable, Joë. Il m'a passionné.

Maubry hoche la tête.

— Tu me l'as déjà dit.

Le biochimiste fronce les sourcils.

— Toi, tu cubes quelque chose. C'est à cause de Joan ?

— Pas spécialement ; je sais que Loy ne la relâchera pas. Mais je m'inquiète surtout à cause du bombardement des marais.

Ils viennent d'écouter le bulletin d'informations à la télé et, en dernière minute, une dépêche apprend que l'armée a commencé l'investissement progressif de certaines zones de Floride.

Cette solution amène beaucoup d'anxiété chez Joë. Il craint la riposte des Xurals et comme il ignore le genre de réaction des Extra-terrestres, cela lui vaut un surcroît d'angoisse.

Son ami lui tend un verre de whisky.

— Tu peux rester ici autant de temps que tu le jugeras.

— Je ne voudrais pas t'ennuyer, Bob.

— Tu ne me déranges pas. Je vais au labo comme d'habitude. Je te retrouve en rentrant et je t'assure, ce n'est pas moi qui te dénoncerai à Loy.

Le reporter trempe ses lèvres dans son whisky.

— Merci, mon vieux. Je suis venu directement chez toi en sachant que j'y serai en sécurité.

Sumy se renverse sur un fauteuil. Il a accompli une rude journée au labo et il se détend.

— Si tu étais à la place des Xurals, comment réagirais-tu ?

Joë hésite.

— Bah ! Ils ont tellement de cordes à leur arc que j'ignore laquelle ils utiliseront.

— Tu penses qu'ils seront privés de phosphore d'hydrogène ?

— Le napalm brûlera tout. Il ne subsistera pas la moindre végétation et l'eau se transformera en vapeur. Les Xurals n'auront pas le choix : ils battront en retraite.

— Ils s'asphyxieront lentement, chassés des endroits riches en phosphore d'hydrogène.

— Hum ! tousse Maubry.

— Tu en doutes ?

— Oui. Je voudrais te montrer leur vaisseau mère. Quelque chose de fantastique, que nous n'imaginons même pas. Tu penses bien qu'ils ont

des solutions de remplacement.

— Lesquelles ?

Joë hausse les épaules. Il va peut-être répondre une ânerie lorsque, soudain, il se dresse. Il regarde le plafond, le fixe intensément, comme s'il y discernait un détail anormal ou comme si son attention était obnubilée.

Sumy observe avec étonnement son ami.

— Qu'as-tu, Joë ?

Celui-ci lui fait signe de se taire impérativement. Une onde télépathique assaille son cerveau.

Il devine.

— *C'est vous, Ré-A. Comment m'avez-vous retrouvé ?*

— *J'ai toujours su où vous étiez.*

— *Pourquoi me contactez-vous ?*

— *Parce que vous n'avez pas réussi dans votre mission. Vous n'avez pas convaincu vos semblables afin qu'ils ne tentent rien contre nous pendant notre escale forcée sur Mars.*

— *Écoutez..., proteste Maubry, j'ai fait le maximum.*

— *Tant pis, remarque le Xural, dépité. Nous sommes en train de quitter les marécages de Floride et nous avons eu plusieurs morts.*

— *Je suis désolé, dit sincèrement le reporter.*

— *Peu importe. Nous n'avons jamais eu besoin du phosphure d'hydrogène des marais.*

Joë sursaute.

— *Vraiment ?*

— *Oui. Nous savons fabriquer le phosphure d'hydrogène par des moyens artificiels. Mais cela ne résout pas le problème fondamental. Notre organisme ne produit plus notre gaz respirable.*

— *Alors, pourquoi hantez-vous les marécages ?*

— *Parce que, justement à cause de leur teneur en phosphure, ils nous apportent une « rallonge » appréciable et nous permettent de rester davantage sur la Terre.*

— *Puis-je savoir, Ré-A, ce que vous attendez de moi ?*

— *Vous en savez trop sur nos installations sur Mars. Or, votre armée est capable d'envoyer une fusée atomique et de détruire notre astronef mère. Nous ne pouvons courir ce risque. Alors, nous vous ramenons à notre quartier général. Ainsi que votre ami Sumy.*

— *Sumy ? Il n'est pour rien dans cette histoire.*

— *Oh ! vous l'avez convaincu. Il croit en l'existence de notre vaisseau. D'ailleurs, ne m'a-t-il pas « analysé », au Kenya ? Je possède toujours dans le corps un certain nodule radioactif.*

Joë bande encore sa volonté ; désespérément, car il sent que le contact télépathique se relâche.

— *N'interrompez pas votre flux, Ré-A. N'interrompez pas !*

Il fait claquer ses doigts et peste tout haut :

— Il faudra passer par les caprices des Xurals !

Sumy se précipite et serre le reporter aux épaules. Il le regarde droit dans les yeux.

— Que s'est-il passé ?

Joë explique qu'ils vont gagner Mars sous forme de vibrations. Si cette solution n'émotionne pas trop Maubry, en revanche, elle panique le biochimiste.

Celui-ci se rue vers le visiophone mais, avant qu'il ait appuyé sur le contact, le reporter le rejoint et lui immobilise le bras d'une prise de judo.

— Bob ! ne fais pas ça ! hurle-t-il.

— La police pourrait arriver à temps...

— Non, assure Joë. Il est trop tard, de toute façon. Regarde !

Il montre ses mains. Elles sont verdâtres et celles de Sumy aussi. Les deux hommes subissent l'assaut d'un rayon dévibreux et ils se sentent incapables de bouger.

Ils sont dématérialisés et projetés vers Mars.

*

* *

Loy est de mauvais poil. Il vient d'apprendre que Joan Wayle s'est échappée une seconde fois du Pentagone. Pourtant, deux policiers veillaient particulièrement sur elle en permanence. Ils montaient une garde vigilante devant la porte de la chambre, quand la journaliste dormait.

Or, la femme de Maubry n'a pas pu s'évader par les fenêtres, solidement verrouillées par des volets. Il ne reste donc qu'une explication possible et Loy l'envisage en frémissant.

— Elle a traversé les murs... comme un fantôme ! soupire-t-il.

Puis il rejette cette idée idiote. Aucun humain ne peut traverser les murs. Cela n'existe pas.

N'empêche. Joan Wayle a disparu dans des conditions mystérieuses. Certains gardiens seraient-ils complices ? Une enquête approfondie déterminera les responsabilités et si elle ne débouche sur rien de concret, alors, il faudra se rabattre sur l'hypothèse d'une évasion surnaturelle.

D'ailleurs, Loy se demande si les fameux Xurals ne trempent pas dans cette affaire et il serait peut-être bon de chercher les complicités de ce côté...

Le chef de la sécurité, assailli par de lourds problèmes, tourne en rond dans son bureau, passant en revue tous les éléments dont il dispose.

Le visiophone sonne et, rageusement, le fonctionnaire appuie sur le

contact. Un visage connu, celui du chef de cabinet de la Présidence, paraît sur l'écran.

— Loy..., prévient-il d'une voix un peu sèche. La Maison-Blanche s'inquiète. Les marais de Floride ont été passés au napalm et, malgré cette opération, des gens ont encore été enlevés dans le secteur, comme si les Xurals nous défiaient, par ironie.

Le fonctionnaire du Pentagone est au courant des derniers événements. Plusieurs habitants d'un village, situé à la périphérie des marais, ont été enlevés pendant la nuit. Leur disparition n'a été signalée que le lendemain matin.

Pourtant, Loy a survolé les marécages. Le napalm a calciné toute la végétation, détruit la faune et vaporisé l'eau. Des prélèvements effectués par des spécialistes ont montré que le dégagement de phosphure d'hydrogène ne se produisait plus.

Les Xurals devraient périr, asphyxiés. Or, au contraire, ils manifestent ouvertement leur activité.

Loy imagine des hommes transformés en hycarzine. Un long frémissement parcourt son corps. Stoppera-t-il cette menace qui pèse sur les États-Unis ?

D'ailleurs, le champ d'action des Xurals ne se limite pas au seul territoire de l'Amérique du Nord. Les gouvernements du Pérou, du Brésil, de la Finlande, du Cambodge, de bien d'autres États à travers le monde, font face à des situations identiques. Chaque fois, c'est un petit groupe d'hommes – une vingtaine – qui est enlevé.

À la Maison-Blanche, le conseiller privé du président s'inquiète en particulier.

— Qui sait si, un jour, les Extra-terrestres ne frapperont pas dans les villes ?

Frank Loy hausse les épaules.

— Ça changerait quoi ?

— Mais, mon cher, les villes sont beaucoup plus sensibilisées que les campagnes et la panique s'installerait. C'est ça que vous voulez ?

— Je cherche une solution.

— Alors, dépêchez-vous. Le président attend un acte spectaculaire de votre part, sinon vous serez obligé de lui remettre votre démission.

Loy se tord les mains.

— Il faudrait frapper en plein cœur. Seulement voilà : cela coûterait cher. Très cher.

— À quoi pensez-vous ?

— Joë Maubry soutient que les Xurals se trouvent sur Mars. Envoyez une expédition là-bas. Une bombe atomique liquiderait leur base.

L'ampleur de l'opération effraie le représentant de la Maison-Blanche. Ce n'est pas seulement une question d'argent puisque tous les pays y participeraient.

— Une convention internationale interdit l'emploi des armes nucléaires hors de l'atmosphère terrestre.

Pour Loy, cette mesure ne constitue pas un écueil.

— Le traité peut être modifié, dans l'intérêt général et pour une cause exceptionnelle.

— Admettons. Mais savez-vous qu'il faudra plusieurs mois au vaisseau spatial pour atteindre la planète rouge ?

— Je le sais.

— Alors, d'ici là, les choses auront empiré. Nous ne pouvons pas attendre aussi longtemps. D'ailleurs, l'expédition irait au suicide. Car l'homme n'a posé les pieds sur cette planète, pour la première fois, qu'en 1991. C'est-à-dire il y a quinze ans. Deux autres expéditions ont suivi et n'ont pas résolu tous les problèmes du séjour de l'homme sur Mars.

Loy se remémore certains détails. À cette époque, la conquête spatiale avait fait beaucoup parler d'elle, de nouveau, après l'interruption des voyages vers la Lune.

— Je me souviens des difficultés rencontrées par les premiers astronautes. Mais il y a quinze ans, rappelle-t-il.

Le conseiller ne démord pas.

— Je ferai part de la suggestion au président. Ça m'étonnerait qu'il accepte pour les raisons que je vous ai exposées. Le temps presse. Il faudrait surtout que vous empêchiez les Xurals de se poser sur la Terre.

Loy lève les bras au ciel.

— Vous me demandez l'impossible ! Je n'ai pas les moyens techniques. Donnez-les-moi. Alors, je ferai des miracles.

Il coupe rageusement la communication. Puis il s'installe devant un planisphère. Il a cerclé en rouge les zones arrosées au napalm et en bleu les endroits où des enlèvements ont été signalés. Il constate que les deux couleurs ne se chevauchent pas forcément.

Cela signifie que les Xurals n'ont pas besoin du phosphore d'hydrogène qui se dégage en des lieux bien précis de la Terre, qu'ils n'ont jamais eu de problèmes respiratoires...

Mels, un collaborateur, entre dans le bureau et annonce :

— Robert Sumy, le biochimiste, a disparu.

Loy se frappe le front.

— Sumy... Attendez donc ! Ce n'était pas l'ami de Maubry ?

— Si.

— Alors, ne cherchons plus. Maubry est dans l'autre camp, dans celui des Xurals. Mais pourquoi entraîne-t-il Sumy avec lui ?

Le chef de la sécurité décide :

— Sam Flaye, le physicien, faisait également partie de l'équipe Maubry, au Kenya. Exercez une surveillance discrète autour de sa

personne, jour et nuit, et prévenez-moi immédiatement s'il arrive quelque chose d'anormal.

Le subordonné enregistre les ordres, puis Loy quitte son bureau du Pentagone. Il éprouve une affreuse migraine et il va se coucher. Pendant son sommeil, il oublie au moins ses graves problèmes.

*
* *

Toujours cette lumière mauve, partout...

Ils en sont saturés. Ils ne peuvent se déplacer sans que leur horizon se limite à cette clarté. De cette façon, ils manquent de points de repère.

En tout cas, ils constatent une chose : ils ont perdu ce stade intermédiaire entre la vibration et la matérialité. Leur corps n'est plus phosphorescent.

Ils se palpent, se pincent et se font mal. Ils ont retrouvé leur chair consistante et devraient s'en réjouir.

Au contraire, l'inquiétude allonge leurs visages, tараude leur esprit. Ils se posent mille questions. Pourquoi ont-ils abandonné leur forme électronique ?

— Vous voulez mon avis ? dit Barton. Nous sommes en « réserve » pour l'hycarzine. Et quand Ré-A prendra la fantaisie de nous diriger vers la centrifugeuse...

— Taisez-vous donc, Mike ! s'insurge Maubry. Vous parlez sans savoir. D'ailleurs, Ré-A ne prend aucune décision sans l'approbation de ses chefs.

Sur l'écran, ils ont assisté à plusieurs transformations. Ils ont compté qu'une douzaine d'hommes étaient passés par la centrifugeuse. Ce chiffre doit être multiplié par dix pour se rapprocher de la vérité.

Pour la première fois, Sumy a vu un humain réduit à l'état liquide après agression des bulles d'énergie. Le cobaye, pressé comme un fruit ou comme une éponge, expulsait toute l'eau contenue dans ses cellules... Le biochimiste, mal remis de ses émotions, se désespère.

— Ils constitueront des stocks impressionnants d'hycarzine. Ainsi pourront-ils survivre sur leur étoile lointaine...

— Le malheur a voulu que leur astronef tombe en panne à proximité du système solaire, soupire Joan Wayle. Sinon nous n'aurions jamais eu la visite des Xurals.

C'est le lendemain seulement, après l'arrivée de Robert Sumy, que Merket éprouve les premiers symptômes.

Au début, ils ne pensent d'ailleurs pas à une maladie. Mais, quand le cameraman ouvre les yeux, après une nuit de sommeil, il ressent une fatigue intense.

Il a du mal à se lever. Quand il se met enfin debout, ses jambes le

soutiennent à peine. Il zigzague comme un homme ivre et, finalement, s'écroule sur le sol.

Ses compagnons le transportent sur sa couchette, l'allongent et se penchent sur lui avec anxiété.

Sumy prend le pouls du malade et constate qu'il est anormalement bas. Très pâle, Merket ressemble à un cadavre. Son front se couvre de sueur et un léger tremblement agite son corps.

— Il a la fièvre, diagnostique Joan.

— Non, assure le biochimiste. S'il avait la fièvre, son cœur battrait au-dessus de 110. Je crois plutôt qu'il est dans un état de faiblesse intense. Sa prise de tension nous donnerait de précieux renseignements.

Joë tourne en rond.

— Faiblesse... anémie. Dis donc, Bob, tu crois que c'est sérieux ?

Sumy hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas toubib.

Ils veillent Merket toute la journée et son état ne s'améliore pas. Maubry tente vainement de contacter Ré-A. Celui-ci ne se manifeste pas. Les hommes sont nourris avec des rations nutritives amenées de la Terre par les Xurals.

Le lendemain, c'est Joan Wayle qui donne des signes de défaillance. Puis le tour de Barton arrive. Trois jours plus tard, la contagion atteint Joë et Sumy.

Ils n'ont pratiquement plus faim. Merket ne peut plus se lever et il sent que ses forces l'abandonnent. Son regard se voile de tristesse.

Il prend la main de Joë.

— Mon vieux, je crois que c'est le dernier reportage que nous faisons ensemble. Dommage, nous formions une bonne équipe. Robeson perdra gros.

Maubry ne se montre pas aussi pessimiste.

— On dirait que tu veux casser ta pipe, John ! Fais pas ça. De quoi j'aurais l'air, tout seul ?

Un pâle sourire tiraille les lèvres du cameraman.

— Tu as vu nos gueules à tous ? On dirait des déterrés. Moi, je te dis que nous filons un mauvais coton et que les Xurals nous ont donné l'une de leurs maladies.

Sumy palpe le foie de Merket. Il le trouve gonflé et il siffle :

— Serait-ce le « vinox 14 » ?

— Le vinox 14 ? répète Joan. Qu'est-ce que c'est ?

— Vous avez dû en entendre parler, lors de la première expédition sur Mars, en 1991. Souvenez-vous, les trois astronautes étaient bien revenus sur Terre après un séjour d'une semaine sur Mars. Mais ils sont morts à l'arrivée. Ils avaient dû se bourrer de fortifiants pour résister à un état de fatigue intense.

— Oui, je me souviens en effet, dit Joë. Il y a quinze ans de cela. Le rapport médical avait imputé la maladie à un virus.

— Le vinox 14, précise le biochimiste.

— J'ai oublié le nom, avoue Maubry. Mais quand la seconde expédition est partie, elle avait été vaccinée.

— Oui, explique Sumy. Les chercheurs ont découvert un virus de synthèse, l'anti-vinox, qui combat les effets de la bactérie incriminée. La parade était trouvée.

Merket gémit sur sa couchette. Il ne souffre pas mais une profonde asthénie le paralyse.

— Nous aurions donc attrapé la « maladie » martienne. Et, si je comprends bien, elle ne guérit pas sans traitement spécifique.

Le silence figé de ses compagnons montre au cameraman que la situation est désespérée.

Joë tapote la main de son équipier.

— Allons, vieux, console-toi. Nous casserons notre pipe ensemble. À moins qu'il existe une solution.

— Tu en vois une ? hoquette John.

— Oh ! il n'y en a pas trente-six. Et elle passe fatalement par Ré-A.

Maubry bande toute sa volonté et concentre sa pensée. L'effort surhumain qu'il s'impose lui burine le visage. Ses traits se crispent. Une abondante sudation mouille son front, le tour de ses yeux, le dessus de sa lèvre supérieure.

— Ré-A... Ré-A...

Mais le Xural répondra-t-il à cet appel désespéré ?

*

* *

— Ré-A...

— *Je suis là, Maubry.*

Celui-ci tourne la tête, de droite à gauche. Il n'aperçoit pas le Xural mais il sait qu'il est tout près, à bord de l'astronef mère, en contact télépathique avec lui.

Il soupire profondément, soulagé :

— *Enfin !*

Ré-A décèle l'extrême fatigue de son correspondant.

— *Votre pensée me parvient difficilement comme si l'énergie de votre cerveau s'épuisait.*

— *C'est vrai, je m'épuise, explique Joë. Nous nous épuisons tous, mes compagnons et moi. Nos forces déclinent et nous connaissons l'origine de notre mal.*

— *Vous êtes malades ?*

— *Oui. Le terrible vinox 14 nous terrasse. Seul, un examen sanguin confirmerait la présence du virus.*

Maubry ajoute avec fébrilité :

— Ré-A... *Nous croyons que vous êtes aussi victimes du vinox 14. Seulement, chez vous, il se manifeste sous une autre forme.*

— *Nous avons maîtrisé toutes les maladies, affirme le Xural.*

— *Toutes... Êtes-vous sûr ?*

— *Oui. Toutes celles que nous pouvons contracter sur Siris. Nos agents pathogènes sont tous des micro-organismes.*

— *Des micro-organismes..., répète le reporter. Donc quelque chose de facilement détectable. Mais les virus... Avez-vous des virus ?*

— *Qu'est-ce que des virus ?* demande l'Extra-terrestre, étonné.

— *Des créatures plus petites qu'un microbe, responsables de terribles maladies. Il a fallu des progrès énormes et le perfectionnement de nos microscopes pour les déceler.*

— *Eh bien ! qu'attendez-vous de moi ?*

Joë pose une autre question.

— *Qu'attendez-vous de nous ?*

Le Xural ne cache pas la vérité. Il avoue carrément :

— *Vous passerez dans la centrifugeuse. J'ai reçu des ordres vous concernant.*

Maubry écarte cette menace et fonce dans la seule voie d'espoir. Il met toute sa conviction.

— *Ré-A... Nos routes sont parallèles. Nous sommes malades tous les deux, à des degrés divers et selon des symptômes différents. Mais nous avons tous les deux une chance unique. Ne la gâchons pas.*

— *Laquelle ?*

La créature de Siris mord à l'hameçon. Un sourire douloureux crispe la bouche de Joë. Il sent que la situation se redresse, que tout n'est pas perdu.

— *Il faudrait que nous sachions avec certitude si vous êtes porteurs du vinox 14. Dans l'affirmative, nous pourrions vous traiter à l'anti-virus. Avez-vous un labo de biologie dans votre astronef mère ?*

— *Non. Du moins il ne ressemble en rien à vos laboratoires terrestres. Nos principes de recherches diffèrent totalement. Nous n'avons pas les mêmes problèmes biologiques.*

— *Évidemment, constate Joë, déçu. Il ne reste qu'une solution pour y remédier : renvoyez-nous à Washington, chez Robert Sumy.*

Le jeu en vaut-il la chandelle ? Le Xural se torture l'esprit, pèse le pour et le contre. Puis, finalement, il prend sa décision sous sa responsabilité.

— *Si vous résolvez nos problèmes, nous reprendrons immédiatement notre voyage. Mais je ne puis consentir à vous libérer tous. Il me faut des garanties.*

Maubry accepte les conditions.

— *D'accord. Nous laissons Joan, Merket et Barton. Mais vous venez*

avec nous, Ré-A. C'est indispensable.

En titubant, il quitte la cellule, traverse la lumière mauve, perd de vue ses compagnons, et arrive dans la salle de dématérialisation.

Il s'effondre sur la couchette, épuisé, et supplie :

— *Dépêchez-vous, Ré-A. Le temps presse.*

Il regarde ses mains. Elles deviennent vertes. Bientôt, il peut passer les doigts au travers de son corps. Alors un immense espoir le galvanise.

*

* *

Dans son bureau, Loy sursaute. Il reçoit une information surprenante. L'un de ses collaborateurs, Bill Mels, apparaît sur l'écran du visiophone.

Il est tout excité.

— Patron ! Sumy est de retour.

— Où êtes-vous, Mels ?

— Au Central. Vous savez que nous avons installé des caméras-espions chez Sumy, après sa disparition. Eh bien ! elles nous renvoient des drôles d'images !

Loy s'impatiente.

— Parlez donc, Mels ! De quoi s'agit-il ?

— Venez plutôt au Central, patron. Ça en vaut la peine.

— Bien, j'arrive, décide le chef de la sécurité.

Il quitte son bureau en maugréant, pensant que son collaborateur exagère la portée de l'événement. Certes, le biochimiste a peut-être réintégré son domicile, mais il n'y a pas de quoi exulter.

Par des couloirs et des ascenseurs, il gagne le Central situé aux étages inférieurs, sous terre. Là, il retrouve plusieurs hommes, passionnés devant un écran.

En effet, celui-ci renvoie une séquence extraordinaire. Le décor représente le laboratoire personnel de Sumy, espionné par une caméra. Le biochimiste et Maubry s'activent autour d'une couchette. Et, sur cette couchette, gît un troisième personnage fantastique.

Il affecte une forme ovoïde et il émet une phosphorescence verdâtre. Son immobilité prouve qu'il est endormi, ou consentant.

— Un Xural ! bégaie Loy, l'œil dilaté.

Mels jouit de son triomphe.

— Eh bien ! patron, n'avais-je pas raison ?

— Si, mon vieux, c'est formidable. Nous avons le son ?

— Non, dit un technicien. Le relais lié au visiophone est déconnecté. Maubry a débranché l'appareil en arrivant.

— Il se méfie, maugrée Loy. Je paierais cher pour savoir ce qu'ils racontent tous les deux. En tout cas, c'est visible : ils sont de

connivence avec les Xurals. Il donne des ordres :

— Mels... Envoyez une patrouille là-bas et appréhendez ces deux hommes avant qu'ils ne nous filent entre les doigts. La surprise jouera en notre faveur.

Mels se plante au garde-à-vous.

— Bien. Qu'est-ce que je fais du Xural ?

Le chef de la sécurité hésite.

— S'il est endormi, nous l'aurons facilement. Dans le cas contraire, vous essaieriez de le capturer au fusil hypnotique.

Cinq minutes plus tard, un hélicoptère bourré de soldats décolle du Pentagone et se dirige vers la banlieue sud de Washington.

CHAPITRE VIII

Chez lui, dans sa villa noyée au milieu des arbres, Robert Sumy possède un laboratoire personnel très bien équipé. Il l'a installé progressivement, selon ses moyens, pour sa seule satisfaction. Car sa passion pour la biochimie le ferait travailler douze heures par jour.

Il lutte contre son état de fatigue. Il s'est injecté des vitamines et a fait subir à Maubry le même traitement. Il sait que c'est un palliatif.

Mais le stimulant redonne de l'énergie aux deux hommes, provisoirement. Ils en ont besoin car ils se livrent à un travail acharné.

Ils sont déjà parvenus à un résultat. Ils ont découvert des vinox 14 dans leur sang. Ce diagnostic ne les étonne pas, ils s'y attendaient.

Bob montre le virus responsable, en gros plan, sur un écran coloré. Il a la forme d'une virgule. Sur Terre, il s'avère inoffensif parce que ce n'est pas son terrain d'élection. Heureusement. Sinon, en 1991, lors du retour de la première expédition, la contagion aurait ensemencé toute la planète, malgré la sévère quarantaine imposée aux astronautes.

Grimaçant, Joë observe la virgule maudite, sur l'écran.

— C'est donc ça, le vinox 14 ?

— Oui, confirme Sumy. Il agit au niveau des atomes d'hydrogène, et il les détruit. Son action entrave de complexes mécaniques biochimiques, lors des échanges cellulaires. L'hydrogène se trouve partout, dans l'eau, dans l'air, dans la matière vivante et inorganique. C'est l'élément fondamental de la vie dans l'univers.

Il jette un coup d'œil sur la couchette où Ré-A est immobilisé. Il a opéré un prélèvement sur le Xural et maintenant, devant le microscope électronique, il commence son examen.

Les Xurals n'ont pas de sang. Une substance liquide, semblable à la lymphe, incolore, imprègne leurs cellules. C'est cette lymphe que Bob a précieusement recueillie.

Il met un certain temps à découvrir le vinox 14 car il se cache dans tous les éléments de la cellule. Finalement, il en sélectionne un et projette son image sur l'écran T.V. couplé.

La comparaison avec l'autre écran permet une identification certaine. La minuscule virgule montre toutes ses caractéristiques. Noyée dans une goutte de préparation, elle se débat à peine.

— Ré-A est contaminé, souligne le biochimiste. Il est porteur du vinox 14. Pour lui, les choses se passent différemment. Le virus s'attaque bien aux atomes d'hydrogène, mais il donne d'autres effets, provoquant notamment une perturbation importante dans la production du phosphore par l'organisme des Xurals.

Maubry contacte télépathiquement l'habitant de Siris.

— *Ré-A... L'analyse confirme que vous souffrez de la même maladie que nous. Nous avons donc raison. Il y a toutes les chances pour qu'un traitement à l'anti-virus combatte les effets néfastes de la bactérie.*

Le Xural bondit hors de la couchette, se tortille un moment, et se fige dans un coin du labo. Il ne sait pas s'il doit faire confiance aux hommes. Mais il est décidé à mettre tout en œuvre pour continuer son long voyage dans l'espace.

Il révèle :

— *L'avarie, survenue à notre vaisseau mère, a détruit toutes nos réserves d'hycarzine. Comme notre survie s'imposait, nous avons été obligés de trouver sur la Terre des éléments nutritifs assimilables par nos organismes.*

— *Ne revenons pas là-dessus, maugrée le reporter. Votre acte est irréversible. Il convient de le stopper en vous redonnant les moyens de quitter Mars. Car vous quitterez Mars, n'est-ce pas, si vous retrouvez toutes vos facultés physiologiques, notamment celle de production du phosphore d'hydrogène ?*

— *Notre intérêt, remarque Ré-A, ne consiste pas à demeurer indéfiniment dans votre système solaire, alors que notre but est d'atteindre une étoile semblable à Siris.*

Il semble que l'incident soit définitivement clos. Maintenant, il s'agit de remédier à la grave situation. Sur la planète rouge, Joan, Barton et Merket sont en danger. Si personne n'intervient, le vinox 14 les terrassera, comme il a terrassé les premiers astronautes.

Il n'existe donc qu'une solution.

— Il faut envoyer une équipe médicale sur Mars, décide Sumy. Elle traitera nos amis et les Xurals.

— Il sera difficile de convaincre les officiels, observe Joë. Du temps précieux s'écoulera en bavardages, en discussions inutiles, en palabres. D'après toi, combien de temps peuvent tenir nos compagnons ?

— Deux à trois jours. Quatre au maximum, si l'on tient compte qu'ils n'ont reçu aucune injection de vitamines. L'asthénie se poursuivra. Des troubles cardiaques apparaîtront. Leurs cellules s'asphyxient rapidement.

— Si je comprends, il vaut mieux éviter la voie officielle. Mais qui mènera l'équipe médicale sur Mars ?

— *Nous nous en chargerons, dit Ré-A. Vous mettriez plusieurs mois en utilisant vos propres moyens.*

Le Xural paraît convaincu et, ces détails réglés, Sumy s'approche du visiophone. Joë le prévient :

— J'ai arraché les fils par précaution. Ils mettent des micros partout.

— Tu crois ? doute Bob.

— Évidemment. Tu es suspect depuis ta disparition. Je parie même qu'ils surveillent ta villa.

La nuit est tombée et ils ont allumé les lumières du labo. Une certaine inquiétude assaille le biochimiste. Des difficultés se présentent.

— Je sais qu'il existe de l'anti-vinox 14 au laboratoire de recherches que je dirige. Mais il faut que je téléphone pour obtenir à la fois le médicament et l'équipe médicale. Je connais des toubibs prêts à m'aider.

— Je suis navré pour le visiophone, s'excuse Maubry.

— Bah ! Je vais appeler de chez un voisin.

Il sort de la pièce, ouvre une porte donnant sur le jardin, et bat précipitamment en retraite. Son œil effaré prouve que quelque chose ne tourne pas rond.

Il balbutie :

— Ils... ils sont là, dans le parc !

— Qui ? gronde Joë.

— Des soldats. J'ai vu briller leurs casques et ils sont armés.

Sans perdre une seconde, le reporter verrouille la porte du labo, vérifie la fermeture de la fenêtre. Il calcule qu'ils pourront tenir quelques minutes.

Il se tourne vers le Xural, bande sa volonté.

— *Nous comptons sur toi, Ré-A, ou plutôt sur tes amis. Avertis-les.*

Mais l'Extra-terrestre n'a pas le temps d'alerter l'astronef annexe plafonnant, invisible, au-dessus de Washington.

Une détonation retentit. La serrure de la porte vole en éclats. Le battant s'écarte, livrant passage à des soldats en armes. L'un d'eux braque un fusil hypodermique, vise Ré-A, et appuie sur la détente.

L'aiguille contenant un hypnotique gicle, s'enfonce dans la peau du Xural et, contrairement aux balles, ne la traverse pas. Immédiatement, le liquide se répand dans la lymphe.

Ré-A titube et ne cherche pas à s'évader. D'ailleurs, le soldat au fusil hypodermique l'ajuste de nouveau. Il voit la créature qui roule sur le sol et s'immobilise. Alors, il pousse un hurlement de triomphe.

— Je l'ai eue !

Les autres militaires pointent leurs mitraillettes sur Joë et Bob. Ceux-ci, sachant leur fuite coupée, lèvent les mains et observent les intrus avec fureur.

Pourtant, Maubry ne désespère pas. Il table sur la conciliation.

— Écoutez. Ne faites pas les obstinés. Ma femme, Barton et Merket se meurent, sur Mars, victimes du vinox 14. La première fois, nous avons échappé au virus parce que nous étions sous forme d'électrons.

Mels, bras croisés, contemple les deux hommes et sourit ironiquement. Il a réussi sa mission et la satisfaction se lit sur son visage.

— Ne baratinez pas, Maubry, c'est inutile. J'ai ordre de vous

emmener au Pentagone, et, là-bas, ils vous ont préparé une cellule spéciale d'où il sera impossible de s'échapper, même avec la complicité de vos amis les Xurals.

— Les Xurals ne sont pas nos amis ! proteste le biochimiste. Il faut que Joan Wayle, Barton et Merket reçoivent une injection d'anti-vinox 14 dans les vingt-quatre heures, sinon ils mourront.

Mels s'amuse. Il a le temps et profite de sa force. Il regarde les soldats qui emportent le corps de Ré-A.

— Ça va. Ne m'apitoyez pas. D'ailleurs, comment feriez-vous pour aller sur Mars en moins de vingt-quatre heures ?

— Les Xurals nous y conduiront ! explique Joë, haletant. Vous pouvez examiner notre sang. Nous sommes porteurs du vinox 14.

— La décision ne m'appartient pas, remarque le fonctionnaire. Même Loy en référera à la présidence. C'est une question beaucoup trop grave et elle doit être examinée minutieusement. Qui prouve qu'il ne s'agit pas d'un piège ?

Mels se montre intraitable. Il donne des ordres. Les soldats s'emparent de Sumy et du reporter. Ils les poussent hors de la villa, jusqu'à l'hélicoptère posé sur la place voisine.

Or, soudain, Joë s'effondre dans les bras des militaires. Il devient un pantin sans vie.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'informe Mels, contrarié.

— Le vinox 14, répond sombrement Sumy. Vous ne voyez donc pas qu'il a besoin d'une injection d'antidote !

— Bon, décide l'adjoint de Loy. Les toubibs s'occuperont de lui, au Pentagone.

Mais, en réalité, Joë n'est jamais tombé dans les pommes. Il a simulé l'évanouissement et, tout d'un coup, il retrouve sa conscience. Il rassemble ses forces, bondit comme un tigre, échappant aux soldats surpris.

Il a calculé avec justesse le moment de son évasion. Il traverse la place en zigzagant, et comme il connaît bien le quartier, il a repéré un parc municipal à proximité.

Il plonge sous le couvert des arbres tandis que Mels, furibond, hurle :

— Eh bien ! rattrapez-le ! Ne restez donc pas là comme des ahuris !

Les militaires, interloqués, reprennent le sens des réalités. Ils se sont fait avoir en toute beauté et, vexés dans leur amour-propre, ils se lancent à la poursuite du fugitif.

Munis de torches électriques, ils ratissent le parc pouce par pouce, mais ils ne trouvent pas Maubry.

Joë n'a pas eu besoin des Xurals.

Quand il a plongé dans le parc, il a tout de suite compris qu'il pourrait s'en sortir. D'abord, à cause de la complicité de la nuit, puis à cause des arbres. Ils forment une masse touffue, compacte, abritant un véritable dédale. Les pelouses éclatent de vert sous les projecteurs. Dans des massifs, les fleurs dessinent des parterres colorés.

Joë sait qu'il existe une autre entrée dans le square. Il fonce comme un champion de cent mètres et il entend derrière lui les jurons de Mels.

Il jette toutes ses forces dans sa fuite. Le terrible vinox 14, malgré le palliatif des vitamines, grignote un peu plus de son énergie physique. Cette course lui impose un effort au-dessus de la normale.

Son cœur bat à se rompre, la respiration lui manque. Son regard se voile et un vertige le saisit. Il voit tout tourner autour de lui.

Il se mord les lèvres. Il faut qu'il tienne le coup, au moins cinq minutes encore. Les soldats envahissent le parc et s'interpellent.

Il s'arrête, aspire une large bouffée d'air. Il repart aussitôt, franchit la grille par une sortie annexe, et se retrouve dans une autre avenue.

Il la traverse, se faufile entre le trafic réduit, à cette heure. Il emprunte d'autres rues inconnues et se perd dans le quartier résidentiel. Toutes les villas se ressemblent, ou à peu près.

Mais il a semé ses poursuivants. Maintenant, il paraît impossible que ceux-ci retrouvent sa trace.

Il reprend haleine. Il songe à Joan, là-bas sur Mars. Elle doit être agonisante, veillée par Barton et par Merket, eux aussi sont aux portes de la mort.

Combien tiendront-ils ? Vingt-quatre heures ? Deux jours ? Ça dépendra de la résistance de leur organisme. Sans traitement, la maladie ne guérit pas.

Cet idiot de Mels a tout gâché. Bien sûr, il obéit aux ordres de Loy. Mais s'il était arrivé dix minutes plus tard, il trouvait la maison de Sumy vide.

Et Bob ? Il l'imagine, emmené vers le Pentagone, comme un malfaiteur, comme un espion, alors qu'il a toujours eu une conduite exemplaire. C'est plutôt Loy qui est idiot. Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez et il est borné, par surcroît. Il ne faut pas compter sur lui pour une intervention rapide sur Mars. Il décidera par la voie hiérarchique.

Nom d'un chien ! Les hommes ignorent-ils que cinq d'entre eux courent un danger mortel et ont besoin immédiatement d'une première injection d'anti-vinox 14 ?

Cinq, sur quatre milliards, ce n'est pas grand-chose. Un grain de sable. Cela vaut-il même la peine qu'on se penche sur ce cas ?

— Joan..., balbutie le reporter. Je te sauverai.

Il rejoint une station d'héli-taxis et se fait conduire au domicile de Robeson. À cette heure, il a toutes les chances de trouver son patron chez lui.

Quand il sonne à la porte de la grande villa entourée de pelouses, le rédacteur en chef des faits divers ne pense guère à son employé. Il sursaute en le voyant.

— Maubry ! Vous ici ? Je vous croyais chez Bob Sumy.

Joë explique brièvement les derniers événements. Il supplie :

— Patron... Vous êtes le seul qui puissiez nous tirer du pétrin. Joan, Barton et Merket agonisent sur Mars. Réunissez une équipe médicale et de l'anti-vinox 14. Je me charge du reste.

Robeson, méfiant, jette un coup d'œil dans la rue.

— Vous n'avez pas été suivi ?

— J'ai semé les soldats. Alors, vous acceptez ?

— Réunir une équipe médicale, à 11 heures du soir, comme vous y allez !

— Vous avez le bras long, je le sais, insiste Joë.

— Bon, décide le gros homme. Je fais ça pour vous et pour Merket, parce que, si je reste les bras croisés, cette histoire me coûtera mes deux meilleurs reporters.

Il entraîne Maubry à l'intérieur de la villa. Il lui dit de se servir un whisky et, pendant ce temps, il passe un coup de fil. Il alerte son collègue Scriber, rédacteur en chef du *Star-Tribune*. Après tout, Joan Wayle appartient au *Star* et Scriber peut bien s'occuper de ses employés.

Le patron de Joan allait se mettre au lit. La vue de son habituel rival, sur le petit écran du visiophone, le surprend.

— Robeson ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

— À moi, rien. Mais à Maubry et à Joan Wayle, des tas d'emmerdements. Alors, comme il faut les tirer de là, nous allons passer en revue toutes nos relations. C'est le moment ou jamais. Venez me rejoindre chez moi.

— C'est si grave que ça ?

— Un peu ! maugrée Robeson. Question de vie ou de mort pour notre couple célèbre. Je suppose que vous ne tenez pas à ce que leur carrière s'interrompe prématurément. Ça serait un sale coup pour le *Star* et pour la télé.

Tourmenté, Scriber arrive dix minutes plus tard, à bord de son automobile à turbine. À peine sa voiture garée, le rédacteur de la T.V. tombe sur lui avec véhémence.

Sa verve croît au fil des minutes.

— Mon cher, voilà les faits...

Il parle longtemps. Trop longtemps au gré de Maubry. Mais il explique tout, de A jusqu'à Z. Et quand il a terminé, il demande :

— Que pouvons-nous faire ?

— Lançons quelques appels à nos relations. Je suis sûr que nos amis se mettront en quatre.

Les deux gros bonnets de l'information donnent des tas de coups de fil, d'un bout à l'autre de Washington. Ils réveillent des sommités assez haut placées et bouleversent leur vie tranquille, ils supplient de faire quelque chose.

Bref, au bout d'une bonne heure de palabres, d'échanges d'idées, d'arguments, le résultat s'avère prometteur. Trois médecins sont prêts à partir pour Mars à n'importe quel moment et ils auront un stock important d'anti-vinox 14 : de quoi traiter plusieurs dizaines de cas.

Maubry lâche un soupir, il paraît fatigué.

— Les Xurals sont des milliers, remarque-t-il.

Robeson lève les bras au ciel.

— Vous l'entendez, Scribe ? Des milliers ! Le labo qui fabrique l'anti-vinox 14 n'a pas prévu ça puisque le remède n'est destiné qu'à des astronautes séjournant sur Mars. Une production en série s'impose. Et, à ce stade, notre influence ne sert plus à rien. Il faudra un accord gouvernemental... et du temps.

Joë chasse cet obstacle.

— Le temps presse surtout pour Joan, Barton et Merket. Les Xurals peuvent attendre.

Scribe fronce le sourcil.

— Joan est vraiment dans une situation alarmante ?

— Oui. Sinon, nous ne remuerions pas ciel et terre pour la sauver.

— Vous avez votre équipe médicale, vous avez l'anti-vinox 14. Mais comment les ache-minerez-vous sur Mars ?

Joë a évidemment son idée. Il songe aux Xurals et aux possibilités du voyage par ondes lumineuses.

Il tend sa pensée. L'effort burine son visage. Le découragement l'accable au bout de quelques minutes.

— Ré-A ne répond pas. Il n'a pas encore émergé du sommeil où l'a plongé le fusil hypodermique.

— Bon, décide Robeson. Venez avec moi. Nous allons au Pentagone. Et je vous jure, ça va barder cinq minutes !

Mais le rédacteur en chef a beau présenter ses papiers au poste de garde, l'entrée du Pentagone lui est interdite. Loy refuse de le recevoir pour le moment, et souligne qu'il n'a rien à déclarer à la presse.

Maubry échouera-t-il si près du but ?

*

* *

Ré-A remue faiblement sur la couchette. Sumy se précipite et il ne sait pas trop comment faire pour entrer en contact avec l'Extra-

terrestre.

Comme celui-ci est télépathe, il concentre sa pensée. Mais il ignore si ça va marcher.

Au début, ça ne donne rien. Il a beau bander sa volonté, il ne parvient pas à imposer la phrase qu'il ressasse dans sa tête.

— *Ré-A... que puis-je pour vous ?*

Au bout de deux minutes, enfin, la réponse vient. Une onde télépathique, faible, se vrille dans la cervelle du biochimiste. Sensation bizarre, étrange, comme si une bête « parlait » en dedans, ou comme si un microphone résonnait dans le crâne.

C'est presque douloureux. Les artères ont l'air de battre à tout rompre, comme pour une migraine. Et puis, cela devient engourdissant, enivrant.

Oui, enivrant.

Plus rien n'existe autour de soi. On se croit seul, plongé dans un autre monde, loin de tout, l'esprit obnubilé. Mais quel effort ce genre de conversation impose !

— *Su... my, dit le Xural en hachant ses mots. Je manque... de phosphore d'hydrogène. Je m'étouffe lentement. Mes réserves de gaz se vident. Ma dernière prise de phosphore remonte... à plusieurs heures. Si... si je ne me réapprovisionne pas rapidement, je mourrai.*

— *Pouvez-vous contacter Maubry ?*

— *Non. Je suis trop faible. J'arrive à peine à vous comprendre.*

— *Les soldats vous ont endormi à coup de fusil hypodermique. Vous êtes resté plusieurs heures inconscient.*

— *Dans ma poche... centrale, interne, mon stock de phosphore s'épuise..., répète le Xural.*

— *Je ne vous laisserai pas mourir. Vos amis non plus ne vous laisseront pas mourir.*

— *Mes amis ?*

— *Vos congénères, sur Mars, ou ceux qui patrouillent sur la Terre à bord des astronefs annexes.*

— *Ils ne peuvent rien pour moi.*

Cette déclaration stupéfie Bob.

— *Ils vous dématérialiseront, ils vous ramèneront sur Mars.*

— *Ils l'auraient déjà fait s'ils le pouvaient. Donc, cela leur est impossible. Il faut croire que la cellule où nous sommes est entourée d'un champ antivibratoire. Les faisceaux dévibrateurs ne peuvent pas nous atteindre.*

— Les vaches ! maugrée Sumy, tout fort, songeant particulièrement à Loy. Ils ont pris leurs précautions. Ils nous ont complètement isolés.

Cependant, un espoir le soutient. Il reconcentre sa pensée sur Ré-A.

— *Vos amis viendront, j'en suis sûr. Ils trouveront le moyen de vous tirer de là.*

— *Non, dit le Xural, convaincu. Malgré toutes les ressources de notre*

science, nous sommes incapables de sortir d'ici.

— Sur Mars, insiste Sumy, ils ne vous lâcheront pas. Ils se battront.

— Avec quoi ? Vous êtes plus fort que nous sur le chapitre de la guerre. Nous n'entreprendrions jamais un conflit avec vous car nous serions écrasés. C'est pourquoi nous restons aussi discrets que possible pendant notre passage sur la Terre. Seule notre supériorité technique nous protège de votre riposte. Si vous pouviez repérer nos astronefs, vous les détruiriez. Et si vous débarquiez sur Mars...

Ré-A interrompt momentanément son fluide. Il reprend avec effort :

— Il me reste très peu de temps à vivre. Je suis désolé que mes congénères soient obligés de refaire leurs stocks d'hycarzine. Mais ils n'ont pas le choix. Sans cette avarie, nous n'aurions jamais atterri dans le système solaire.

Puis le Xural retombe dans un silence prostré. Son immobilité s'accroît. Il livre son dernier combat et approche de la mort.

Sumy imagine la créature de Siris luttant contre l'asphyxie. Ce doit être terrible.

Lui-même sent ses forces décliner. Les vitamines ont achevé leurs effets. Il faudrait une autre injection. Mieux, seul l'anti-vinox 14 pourrait rétablir son état de santé de plus en plus alarmant.

Là-bas, sur la planète rouge, Joan Wayle, Barton et Merket sont peut-être déjà des cadavres...

Et Maubry ?

Oui, où est Joë ? Il a échappé aux soldats mais la mort le guette lui aussi. Profitera-t-il de sa liberté ?

Écœuré par l'obstination de Loy et par la lenteur de la procédure officielle, Bob marche vers la porte de sa cellule.

Une cellule apparemment en acier. Plutôt une sorte de container semblable à ceux dans lesquels s'entraînent les astronautes : étanche, hermétique, environné par un champ magnétique.

Il n'y a pas de hublots, mais probablement des caméras de télévision les surveillent, œils vigilants et automatiques.

Sumy, comme un forcené, frappe à grands coups de poing contre la paroi de sa prison.

Il hurle :

— Sortez-nous d'ici ! Sinon, dans quelques heures, vous trouverez deux cadavres. Le Xural est en train de s'asphyxier et moi...

Il ouvre la bouche comme un poisson qui émerge de l'eau, cherche sa respiration. Ses jambes se dérobent sous lui. Il tombe à genoux, grimaçant, les yeux hors de la tête.

Il s'accroche désespérément à une canalisation apparente, le long de la paroi. Dans un sursaut de révolte, il crie encore :

— Votre obstination idiote ne vous protège pas contre les Xurals. Au contraire ! Je vous supplie... Libérez-nous !

Il a trop présumé de ses forces. Un vertige le saisit. Il roule sur le côté, tombe lourdement au sol. Un voile obscurcit son regard.

Il se débat. Il sait que le vinox 14 est implacable et qu'il ne donne aucune chance à ses victimes.

Mais pourquoi mourir inutilement ?

CHAPITRE IX

Loy observe l'écran. Il hoche la tête.

— Hum ! Sumy est un simulateur.

— Vous ne croyez pas à son histoire ? lance Mels.

— S'il est allé sur Mars, il est probablement contaminé par le vinox

14. Et c'est la première chose que je fais vérifier. J'attends le résultat d'une minute à l'autre.

— Alors, pourquoi le traitez-vous de simulateur ?

— Parce qu'il joue la comédie. Il est de connivence avec les Xurals, comme Maubry. Et ça, je ne le lui pardonne pas !

— Vous ne lui pardonnez surtout pas d'avoir caché le reporter pendant quelque temps !

Loy fronce les sourcils.

— Dites donc, Mels, prendriez-vous parti pour eux ? Sumy avait le devoir de me prévenir quand Maubry s'est présenté chez lui. Il ne l'a pas fait. Donc, je le considère comme complice des Xurals.

— Patron... La créature ovoïde paraît, elle aussi, mal en point.

— Je m'en fous. Qu'elle crève, cela m'est égal. J'ai la charge de la sécurité des États-Unis et c'est à cause de ces machins verts que j'ai des histoires. Alors, je ne vais quand même pas les dorloter !

À ce moment, le visiophone sonne. Loy met le contact et sur le petit écran s'encadre le visage d'un homme en blouse blanche.

Il annonce gravement :

— La présence du vinox 14 est confirmée.

Le haut fonctionnaire du Pentagone reste de marbre. À peine sourcille-t-il. Pourtant, la nouvelle l'oblige à une initiative.

— Bon. Que faut-il faire ?

— Si nous ne traitons pas Sumy immédiatement, il mourra.

— Injectez-lui l'antidote...

Il se ravise, rappelle son correspondant. Toutes sortes d'idées lui passent par la tête. Il reconnaît qu'il se méprenait sur toute cette affaire. Le diagnostic prouve irréfutablement que Sumy est allé sur Mars. Sinon où aurait-il été contaminé ?

— Heu !... Traitez aussi le Xural à l'anti-vinox 14.

— Nous ignorons la dose nécessaire, argue le médecin.

— Débrouillez-vous, mon vieux. Vous êtes toubib. Mais je tiens à ce que cet Extra-terrestre vive, vous m'entendez ?

Loy coupe la communication rageusement. Il s'aperçoit que Mels sourit doucement.

— Ça vous amuse ?

— Non, patron. Mais vous avez changé d'avis. Vous m'en voyez ravi.

— Bien obligé. L'argument de l'analyse est de poids, je dois en tenir compte. Ça ne résout pourtant pas tous les problèmes.

L'écran de contrôle montre des images en provenance du container et accapare l'attention des deux hommes.

Trois médecins en blouse blanche pénètrent dans l'habitable étanche. Ils portent divers instruments. L'un d'eux se penche sur Sumy, inanimé, et lui fait une piqûre.

Les deux autres palpent Ré-A. Ils contactent Loy.

— Le Xural manque de phosphore d'hydrogène. Il s'asphyxie.

— Alors ? gronde le fonctionnaire.

— S'il veut vivre, il faut qu'il respire du phosphore par sa peau. Car c'est là que s'opèrent les échanges gazeux.

— Vous pouvez fabriquer du gaz ?

— Oui.

— Ne perdez donc pas une minute ! conseille Loy.

Une grande activité anime les labos de biochimie. Des équipes de chimistes, mobilisés, se mettent immédiatement au travail.

Pendant ce temps, les toubibs retirent Sumy du container. Ils l'emmènent en salle de réanimation.

Les chimistes, eux, ont préparé du phosphore d'hydrogène. Ils en injectent une certaine quantité à l'intérieur du caisson étanche. Mais ils se demandent si le Xural n'est déjà pas mort. En fait, le phosphore qu'il respire provient de *l'intérieur* de son organisme, pas de l'extérieur.

S'accommodera-t-il de ce palliatif ?

Il semble que oui, car, au bout de quelques minutes, il commence à bouger.

Les toubibs recontactent Loy.

— Le Xural semble sauvé. Nous maintenons l'injection d'anti-vinox 14 ?

— Oui, puisque Sumy prétend que la créature est également contaminée.

Les images en provenance du container n'intéressent plus le chef de la sécurité. Il se détourne de l'écran. Pour lui, l'important est de retrouver Maubry. Jusqu'à présent, toutes les recherches n'ont donné aucun résultat. Il est vrai qu'un homme peut se cacher facilement dans la grande ville.

— Mels..., reproche Loy. C'est un peu votre faute si Maubry s'est enfui.

— Je suis désolé, patron.

— Réparez votre erreur. Alerte toutes les radios et dites-leur qu'elles diffusent un communiqué. Si Maubry l'entend, il viendra peut-être jusqu'à nous.

— Comment ça ? s'étonne Mels.

— Oh ! c'est facile. Notre reporter est très attaché à sa femme. Si les radios passent une annonce comme quoi le Xural que nous avons capturé a des nouvelles de Joan Wayle, Maubry mordra à l'hameçon.

— Comment le Xural pourrait-il avoir des nouvelles de Joan Wayle ?

— Par télépathie, voyons. La télépathie se moque de la distance entre la Terre et Mars !

— Vous croyez ça, patron ? doute l'adjoint au chef de la sécurité.

— J'y crois, parce que c'est vrai. Et puis, d'ailleurs, plusieurs astronefs annexes sillonnent notre ciel et sont en contact avec leur base martienne.

— En somme, vous tendez un piège à Maubry.

— Évidemment ! sourit Loy. Vous ne pensez quand même pas que je vais prendre des gants avec un type qui agit à notre insu. C'est bien joli l'exclusivité d'un reportage, mais notre sécurité passe avant.

Au fond, Mels est impressionné par la froide logique de son patron. Jamais homme n'a eu la tête aussi bien vissée sur les épaules. Pas un instant, Loy n'a montré le moindre affolement. Il mérite bien le poste de confiance que lui a octroyé la Maison-Blanche, et il voudrait s'en montrer digne.

Il compte que Maubry le mènera droit à la base des Xurals, sur Mars. Le reste, il en fait son affaire.

*

* *

Ré-A respire mieux. Beaucoup mieux. Il lui semble qu'il vient d'échapper à la mort, et ce sauvetage *in extremis*, il ne sait pas encore à qui il le doit.

Il sautille dans le container, fait le tour de sa prison. Il constate qu'il est seul. Sumy a disparu.

Il imagine un autre Terrien : Maubry. Puis il bande son énergie psychique. Son flux télépathique gicle vers le personnage auquel il pense fortement.

— *Maubry ?*

Miracle ! Il obtient une réponse, faible, mais compréhensible. Joë capte donc bien son appel.

— *Où êtes-vous, Maubry ?*

— *Chez mon patron ; Robeson. Les toubibs m'ont fait une injection d'anti-vinox 14. Je me sens déjà mieux, malgré ma grande fatigue. Et vous, Ré-A ?*

Celui-ci explique brièvement que, avec Sumy, ils ont reçu aussi une injection d'anti-vinox 14.

— *J'ai même l'impression de respirer du phosphore d'hydrogène.*

— *Votre organisme refabriquerait-il du gaz respirable ?*

— Non, je ne crois pas. Mais du phosphore d'hydrogène emplit le container.

Joë s'étonne.

— J'ai essayé de contacter vos congénères. En vain.

— Vous ne pouviez pas. Je suis le seul autorisé à communiquer avec vous. Tout contact avec les Terriens nous est interdit.

— Ré-A, supplie le reporter. Il faut pourtant que vos amis m'aident. J'ai l'équipe médicale à côté de moi, avec un petit stock d'anti-vinox 14. De quoi traiter quelques dizaines de Xurals.

— Vous pensez surtout à vos compagnons, Joan Wayle, Barton, Merket...

— Évidemment.

— Bon. L'astronef annexe 4 vous dématérialisera et vous projettera vers Mars. J'espère que vous n'arriverez pas trop tard.

— Puis-je emmener ma caméra et mon magnéto ? Je voudrais terminer mon reportage. Vous ne comprenez peut-être pas mais c'est très important pour moi.

— Accordé. Vous filmerez ce que vous voudrez. Je pense que, désormais, nous n'avons plus rien à cacher de part et d'autre.

— Vous venez avec moi, Ré-A.

— Impossible. Les faisceaux dévibreurs ne traversent pas les cloisons de ma prison. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Maubry sent que la conversation télépathique s'achève. Il serre contre lui sa caméra et son magnétophone et l'idée d'achever son reportage le transporte de joie.

Il exulte, tourné vers Robeson :

— Je vais vous ramener quelque chose de sensas, patron ! De quoi rendre jalouses toutes les télévisions du monde.

Le gros homme allume un cigare. Il expulse une bouffée, puis il contemple son éternel concurrent, Scriber, et il lui tape sur l'épaule.

— Mon vieux, vous aurez les miettes. Promis.

Le rédacteur du *Star* grimace. Il ne s'avoue pas battu.

— Je compte sur Joan Wayle et je tirerai une édition spéciale. J'espère qu'elle sera en vente au moment même où vous diffuserez votre propre séquence sur les Xurals.

— Vous bâillonerez votre femme, Maubry ! ordonne Robeson. Je veux la primeur de votre information. Je me suis décarcassé pour vous, vous me devez bien une compensation.

Joë est écoeuré. Les deux rivaux se chamaillent sur un reportage qui ne passera peut-être jamais à la télé ou dans la presse, parce que, là-bas, sur Mars, Joan Wayle est incapable d'écrire une ligne.

Maubry rappelle le drame.

— Je vous en prie, messieurs, ne mettez pas la charrue avant les bœufs...

Il lève soudain la tête, mystérieusement averti d'une présence invisible.

— L'astronef...

Il l'imagine, boule de lumière bleue plafonnant au-dessus de la villa. Il regarde ses mains et il constate qu'elles prennent une certaine coloration verdâtre.

À ses côtés, les trois médecins de l'équipe montrent des visages angoissés. Ils n'ont jamais été dévibrés et cette façon de voyager dans l'espace les rend nerveux. Joë les rassure :

— Vous ne craignez absolument rien. L'organisme humain résiste parfaitement à plusieurs dématérialisations.

Le reste de son corps devient vert aussi. Il passe ses doigts à travers sa poitrine, impressionnant Scriber et Robeson.

Ceux-ci, figés au centre de la pièce, assistent au phénomène. Ils voient les quatre hommes disparaître l'un après l'autre, comme s'ils fondaient.

Il ne subsiste qu'une petite odeur d'ozone derrière eux.

Le rédacteur du *Star* hoche la tête.

— Pourvu qu'ils réussissent !

Robeson le foudroie du regard.

— Maubry a toujours réussi ce qu'il entreprenait. Pourquoi échouerait-il aujourd'hui ?

Il ne tarit pas d'éloges envers son reporter. Pour la première fois depuis bien longtemps, il comprend que la vie humaine tient à bien peu de chose.

*

* *

Une folle inquiétude ronge Joë. Il se mord constamment les lèvres. Ses doigts pétrissent le vide. Et il guette lugubrement une réaction sur le visage de Joan.

Rien.

La jeune femme demeure d'une immobilité absolue. Son teint terreux, ses traits tirés, trahissent un état de profonde cachexie.

Elle a reçu une première injection d'anti-vinox 14. Les médecins ne peuvent pas encore se prononcer car son organisme a résisté beaucoup moins que celui de Barton ou de Merket.

Ceux-ci sont hors de danger.

Il était temps. Quand l'équipe médicale est arrivée à leur chevet, ils n'avaient plus la force de se lever. À peine ont-ils reconnu Maubry. Maintenant, tirés d'affaire, il leur reste à observer une longue convalescence.

Enfin, le corps de Joan tressaille. Elle ouvre les yeux, aperçoit son mari penché sur elle et balbutie :

— Joë...

Fou de joie, le reporter embrasse sa femme. Des larmes coulent sur ses joues. Pendant un moment, il a eu très peur que le vinox 14 soit victorieux.

Cependant, les médecins restent préoccupés.

— Il lui faudra des soins. Beaucoup de soins. Nous ne pouvons pas les lui donner ici.

— Vous croyez qu'elle supporterait une dématérialisation ?

— Je n'en sais rien, dit franchement l'un des docteurs. Mais si elle n'entre pas dans un établissement spécialisé, elle ne s'en tirera pas.

Une masse verdâtre apparaît dans la pièce où sont allongés les trois malades. Joë reconnaît un Xural et il braque rapidement sa pensée.

— *Comment vous appelez-vous ?*

— Ab-O.

— *Il faut que vous renvoyiez ma femme sur la Terre. Sa vie en dépend.*

— *J'ai des nouvelles de Ré-A, annonce Ab-O. Il me charge de vous faciliter la tâche, sur Mars.*

— *Pourquoi ne vient-il pas ?*

— *Loy le garde en otage jusqu'à ce que nous ayons retrouvé tous nos moyens physiologiques. Or, Ré-A assure que son organisme fabrique de nouveau du phosphore d'hydrogène. Il a été traité à l'anti-vinox 14. Il nous conseille fortement d'accepter le traitement.*

— *Vous seriez d'accord, Ab-O ?*

— *Oui.*

Maubry parle avec les docteurs. Ceux-ci préparent une seringue hypodermique et, d'après le poids du Xural, ils calculent une dose de sérum approximative.

Ab-O se prête à l'injection. Il regrette seulement que Ré-A ne soit pas là mais il sait qu'il fait figure de cobaye. Ses chefs hiérarchiques suivent l'expérience grâce à des écrans et ils ne se décideront qu'en fonction du résultat.

En somme, ils se méfient encore. Si les Terriens leur injectaient un poison, au lieu d'un antidote ? Mais comme ils ont hâte de reprendre leur voyage, il faut bien qu'ils passent par la suggestion des médecins terrestres.

L'avarie de l'astronef mère est réparée, les réserves d'hycarzine se reconstituent lentement et le stock sera bientôt suffisant. Au fond, les habitants de la Terre sont contraints d'aider les Xurals. La solidarité de deux races dissemblables prouve que la compréhension existe dans l'univers.

Les Terriens acceptent le sacrifice et, en échange, ils demandent le départ des Xurals.

Ab-O ne s'y trompe pas.

— *Vous nous haïssez.*

— Non, dit Maubry. Vous n'avez aucun esprit de conquête. Est-ce un défaut de vouloir survivre ? Si le cas inverse s'était présenté, nous aurions exigé le même sacrifice de votre part.

Passant outre aux conseils des médecins, Merket filme des séquences uniques. Il lui a été permis de filmer l'immense astronef mère, depuis son point central. De cet observatoire, la vue s'étend sur l'ensemble du vaisseau. Pour la première fois, les téléspectateurs verront un astronef en provenance d'une autre galaxie.

Ces images valent de l'or. Aussi, Merket en profite au maximum. Il ne retrouvera pas deux fois cette chance. Et puis Joë, micro en main, procède aux commentaires :

— Vous vivez en direct avec nous, la phase finale de la grande aventure des Xurals dans le système solaire. Je vous parle de la planète Mars. Et vous allez assister à la dématérialisation de Joan Wayle, la célèbre journaliste du *Star-Tribune*, qui n'est autre que M^{me} Maubry, vous le savez...

L'émotion noue la voix de Joë. Merket braque sa caméra, opère un gros plan sur Joan Wayle. Celle-ci, lentement, perd de sa consistance. Son corps devient immatériel. Il « fond » sur la couchette...

— Regardez ! halète Maubry, la sueur aux tempes. Ma femme s'est dévibrée. Ses atomes, projetés dans l'espace en direction de la Terre, sont pris en charge par des ondes lumineuses et seront réceptionnés par un astronef annexe survolant Washington... Ne levez pas la tête vers le ciel, vous ne verrez rien. L'astronef est invisible, indétectable sur les radars. Mais qu'est-ce que... je...

Il bafouille soudain, devient vert et se transforme en électrons. Le micro lui échappe des mains. Il fixe la caméra de Merket braquée sur lui.

Puis un voile obscurcit son regard. Il perd connaissance, sous l'œil stupéfait des médecins et de Barton. Il se dilue, absorbé par le néant.

*

* *

Extraordinaire !

Joan s'est rematérialisée sur un lit d'hôpital, au plus grand effarement du personnel. Les infirmières courent, affolées, dans les couloirs. Elles poussent des cris, croient à un miracle.

En fait, Maubry se revibre à son tour et il explique qu'ils viennent de Mars. Les docteurs, reconnaissant le reporter, se penchent avec attention sur le cas de Joan Wayle.

Leur diagnostic reste réservé, mais il n'est pas désespéré. La malade s'en tirera avec des soins. Vingt-quatre heures de plus et le terrible vinox 14 la terrassait.

Or, une heure à peine après le retour de Joë sur la Terre, un hélico

bourré de policiers se pose sur le toit-terrasse de l'hôpital, à Washington.

Solidement encadré, Mels en descend. Il demande à voir Maubry et, quand celui-ci se présente spontanément, le fonctionnaire s'excuse :

— J'ai ordre de vous conduire au Pentagone.

— Évidemment ! grogne le reporter. Vous ne voyez pas que ma femme a failli mourir par votre faute ? Je ne pardonnerai jamais à Loy.

Mels défend son patron. Joë hausse les épaules.

— Comment pouvait-il avoir confiance en vous ?

— J'ai prouvé ma bonne foi en d'autres occasions.

Il fronce les sourcils.

— Que me veut Loy ?

— Il a trouvé le moyen de détruire la base des Xurals sur Mars et il voudrait vous en parler.

Maubry accepte le rendez-vous avec le chef de la sécurité. Au Pentagone, les deux hommes ne se serrent pas la main et ils témoignent d'une froideur réciproque.

Visiblement, un fossé les sépare. S'ils ne mettent pas chacun de la bonne volonté, le fossé subsistera.

Joë s'assoit sur le bout du fauteuil. Dans ce bureau qui ressemble à un blockhaus, il respire mal. Il voudrait être ailleurs, en pleine nature.

Il s'impose un visage avenant mais, tout de suite, il met les choses au point.

— Je ne collaborerai pas à un plan qui vise à détruire la base xural.

— Voyez-moi ça ! glousse Loy. J'ai toujours pensé que vous souteniez à fond les Extra-terrestres. Qu'est-ce que ça vous rapporte ?

— Vous voulez la guerre ? Croyez-vous que ça vous rapportera davantage ?

— Pour la sécurité de la planète, il faut éliminer les parasites ovoïdes. Il n'y a que cette solution, sinon nous ne serons jamais certains que, un jour, ils ne récidiveront pas. Tenez-vous à vous faire manger vivant ?

Joë grimace :

— N'exagérons rien. Nous n'en sommes pas encore là. Les Xurals ont des difficultés. Aidons-les plutôt que de les combattre.

— Nos méthodes divergent, Maubry, souligne Loy. Je n'apprécie pas votre point de vue car vous assassinez la Terre par-derrière. Vous savez, il faut être méfiant, en stratégie, et ne pas compter sur la parole des autres. Or, j'espérais votre concours pour mon plan.

— Dites toujours, suggère Joë avec indifférence.

— Vous avez vos petites entrées chez les Xurals...

— Bah ! coupe le reporter en hochant la tête.

— Si, vous l'avez prouvé. Aussi je pense que vous pourriez

transporter une bombe atomique miniaturisée sur Mars.

Maubry bondit hors du fauteuil, le regard dilaté. Il répète qu'il ne se prêtera jamais à cette infamie et ajoute :

— Cherchez un autre volontaire...

Loy poursuit, nonobstant le refus de son interlocuteur.

— Une bombe pas plus grosse qu'une caméra. Les Xurals vous transporteront avec le colis sur Mars et vous déposerez l'engin dans l'astronef mère, puis vous reviendriez sur la Terre. Par télécommande, nous ferions alors exploser la bombe au moment où nous le jugerions utile.

Joë se dirige vers la porte, prouvant son opposition. Il trouve Loy fourbe, sans envergure. Il n'aime pas ce personnage à l'esprit trop borné. A-t-il reçu carte blanche de la Présidence ?

— Vous oubliez qu'une équipe médicale américaine attend sur Mars que vous lui adressiez des stocks d'anti-vinox 14, pour traiter les Xurals. Le laboratoire doit en fabriquer rapidement.

— Doucement, Maubry, dit le haut fonctionnaire. Ce n'est pas moi qui ai décidé l'envoi de trois médecins sur la planète rouge, mais vous. S'ils meurent, vous serez responsable. Et puis, vous oubliez une chose : vos agissements et votre activité subversive troublent la sécurité des États-Unis. Je pourrais légalement vous arrêter.

— Vous ne vous en êtes pas privé ! riposte le reporter.

— Vos amis, les Xurals, vous ont toujours aidé. Or, cette fois, je dispose d'un container à l'abri des vibreurs. Portez la bombe sur Mars et vous aurez tout le stock d'anti-vinox 14 que vous voudrez.

Joë accepte finalement cette condition. Mais il a une idée derrière la tête.

Au fond, Loy ne croit pas du tout que les Xurals repartiront du système solaire, même quand ils auront retrouvé toutes leurs facultés physiologiques. Ils disposent, ici, d'une quantité illimitée d'hycarzine. Leur système respiratoire autonome leur permet de vivre dans n'importe quelle atmosphère.

Alors, pourquoi iraient-ils à des centaines d'années-lumière, sur une étoile qui n'existe peut-être pas ?

Maubry, ébranlé, se pose des tas de questions. Si Loy avait raison ? Si les Xurals bluffaient et s'ils étaient venus dans le système solaire pour y demeurer à jamais ?

La Terre court un risque énorme. Quatre milliards d'individus sont menacés d'extermination. Cela demande à réfléchir.

*

* *

Sur ordre gouvernemental, le laboratoire pharmaceutique fabrique des milliers de doses de sérum. Celles-ci sont déposées dans la villa de

Robert Sumy, conformément aux instructions de Joë.

Libéré, guéri, Sumy a regagné son domicile. Sa femme et ses enfants sont en vacances dans leur maison de campagne. Pour la partie qui se joue, le biochimiste préfère être seul et avoir les mains libres.

Le reporter a rejoint son ami. Il ne lui cache pas la vérité et, contemplant les quatre caissettes de sérum, il hoche la tête.

— Je sais que l'une d'elles contient une bombe atomique miniaturisée.

— Tu crois que les Xurals tomberont dans le panneau ?

— Écoute, Bob. Si je n'avais pas accepté le pacte avec Loy, je n'aurais jamais obtenu les doses nécessaires d'anti-vinox 14. Seulement, j'ai peur que, une fois traités et guéris, les Xurals ne repartent pas. Comment se fier à leur parole ?

Ils attendent plusieurs heures dans la villa. Enfin, une silhouette verdâtre se matérialise. Une pensée agresse Maubry.

— *Je suis Ab-O.*

Joë s'étonne.

— *Loy n'a pas libéré Ré-A, comme convenu ?*

— *Si. Ré-A est sur Mars. Son organisme fabrique de nouveau du phosphore d'hydrogène. La preuve de l'efficacité de votre traitement est faite. Nous sommes convaincus de la réussite.*

— *Vous avez donc confiance ?*

— *Oui.*

— *Qui prouve que vous quitterez le système solaire une fois traités à l'anti-vinox 14 ?*

Ab-O répond par une autre question :

— *Quel avenir aurions-nous sur Mars ?*

— *Aucun, reconnaît le reporter. Mais vous disposez d'une réserve inépuisable d'hycarzine.*

— *Les humains ?*

— *Oui, les humains. Ils sont quatre milliards.*

— *Nous avons quitté Siris avec un but précis. Nous mènerons notre mission à terme.*

Joë désigne les caisses.

— *Le sérum est là.*

— *Bon, dit Ab-O. La matière inerte, comme la matière organique, se dévibre et se véhicule par ondes lumineuses.*

— *C'est formidable !* applaudit Sumy. *Il nous faudrait six mois pour atteindre Mars, avec nos moyens actuels.*

Ils assistent à la lente dématérialisation des caisses. Puis, lorsque celles-ci ont complètement disparu, ils se dévibrent à leur tour et prennent le chemin de la planète rouge.

L'équipe médicale américaine, réunie par Scriber et Robeson, traite tous les Xurals à l'anti-vinox 14. Ré-A constitue le témoignage vivant d'une parfaite réussite. Il faut dire qu'aucune des créatures de Siris ne refuse la séance d'injection. D'abord, parce qu'elles n'ont pas d'autre alternative, ensuite parce qu'elles sont habituées à obéir scrupuleusement à leurs chefs hiérarchiques.

Or, la décision a été prise par le chef de la mission. C'est lui qui décidera aussi de la date du départ.

Plusieurs injections de sérum, à intervalles réguliers, sont nécessaires pour parachever le traitement. Puis un jour, Ré-A demande à Joë :

— *Il vous reste une caisse de sérum. Voulez-vous que nous la réexpédiions sur la Terre ?*

— *Non*, dit Maubry avec anxiété. *Abandonnez-la sur Mars. Nous la récupérerons lors d'une prochaine expédition et cela sera le témoignage de votre passage dans le système solaire.*

Les trois médecins et Sumy ont été « renvoyés » à Washington. Seul, Joë demeure à bord de l'astronef mère et Ré-A lui explique :

— *Vous assisterez à notre départ. Il faut que vous soyez convaincu sinon le doute planerait en vous. Vous direz à vos semblables que nous sommes partis, définitivement.*

— *Ré-A*, avoue sincèrement le reporter, *je vous souhaite un bon voyage. Votre route est longue.*

— *Merci. Nous nous souviendrons des hommes comme d'une race accueillante. Nous n'oublierons pas.*

Le Xural emmène Joë dans une salle de l'immense astronef. Il lui remet la caméra de Merket et son magnétophone.

— *Vos instruments de travail, n'est-ce pas ?*

— *Oui*, balbutie Maubry, songeant que Merket et Barton sont actuellement sur la Terre, à des millions de kilomètres.

— *Vous filmerez notre envol. Vous rapporterez chez vous ce document. Notre dernier vaisseau annexe vous rematérialisera sur votre planète avant de nous rejoindre définitivement...*

Il y a un scaphandre spatial à côté de la caméra et du magnéto. Le scaphandre a été acheminé par voie rapide entre Terre et Mars, et il servira à Maubry.

Celui-ci, à de multiples observations, prend conscience qu'une grande activité anime l'astronef mère, prélude à un départ imminent.

Engoncé dans le vidoscaph, au sommet de la dune, il observe l'immense anneau bleu posé dans la plaine désertique.

Un vent violent soulève la poussière grisâtre et forme un écran sur l'horizon.

Joë s'arc-boute. Il tient la caméra de Merket dans sa main droite et il couple le magnéto à l'émetteur de son scaphandre. À travers le hublot, son visage prend une expression angoissée.

Doublement. D'abord parce qu'il a, à ses pieds, la caisse contenant la bombe atomique miniaturisée. Depuis la Terre, grâce aux télécommandes, les techniciens sont prêts à la faire exploser à n'importe quel moment, quand Loy en donnera l'ordre.

Or, Loy sait que Maubry est tout seul sur Mars. Alors, pourquoi hésiterait-il à sacrifier un homme avec l'intention d'en sauver quatre milliards ?

Joë sait qu'il est sur un volcan. La caisse libérerait une énergie effroyable et anéantirait probablement l'astronef des Xurals, à un kilomètre de là. Il ne subsisterait qu'un trou formidable dans le sol, un cratère, et un nuage radio-actif orbiterait sans fin autour de Mars.

Et puis, Joë a peur pour une seconde raison. Est-ce que les Xurals tiendront parole et le renverront-ils sur la Terre ? Rien n'est moins sûr. Maubry s'imagine, abandonné à jamais sur la planète rouge.

Il s'asphyxierait lentement dans sa combinaison étanche. Il vivrait une agonie atroce. Et, franchement, il préférerait que Loy déclenche l'explosion atomique. Il ne souffrirait pas. D'une voix nouée par l'émotion, il entame peut-être son dernier reportage :

— Ici Joë Maubry qui vous parle en direct de la planète Mars. Oui, de la planète Mars où je suis seul, désespérément seul, abandonné. Ce que vous apercevez, au fond, anneau bleuâtre à travers la poussière soulevée par le vent, c'est le vaisseau mère des Xurals. J'attends son départ...

Soudain, le reporter halète, car les événements se précipitent.

— Là-bas, à un kilomètre, une formidable lumière naît, devient aveuglante. Je suis obligé de fermer les yeux, malgré le verre protecteur de mon hublot. On dirait une explosion atomique... En fait, nous assistons au décollage de l'engin interstellaire. Oui, il décolle. Il s'arrache du sol, majestueux, véritable montagne lumineuse...

Il manœuvre le zoom électrique. L'image se rapproche à toute vitesse dans l'objectif et livre des détails fascinants. Un énorme cratère, large de plusieurs centaines de mètres, occupe la place de l'astronef.

Celui-ci monte à la verticale, nimbé de feu, dans un silence stupéfiant. Il accélère son allure et, bientôt, il est si haut qu'il ressemble à une étoile.

Le vent de sable redouble. Joë se tient à peine debout. Il glisse, tombe, s'enlise dans la poussière. Jamais il n'a vu une tempête pareille. L'horizon devient tout gris.

Heureusement. Il avait fixé la caméra à son scaphandre. Il roule de toute la hauteur de la dune et, dans le micro, il hurle encore :

— *Ils* sont partis. Ils s'arrachent à l'attraction de Mars. Ils foncent dans l'espace interstellaire. Ils ont respecté le pacte passé avec nous... Mais moi, je suis seul sur Mars. Seul avec mes souvenirs. Mon reportage ne parviendra jamais jusqu'à vous...

Dans un hoquet, il pense à sa femme, à sa fille Barbara. Des larmes coulent de ses yeux.

— Joan !

Il se remet debout, péniblement. La tête levée vers le ciel, comme dans une prière, il compte les secondes. Il ne croit plus maintenant à sa dématérialisation.

— Je commence ma lente agonie. Je ne vois plus rien à travers la poussière. D'étranges picotements tourmentent ma peau. Mon gosier est en feu. À côté de moi, la caisse... La caisse qui ne sert plus à rien, sinon à abrégé mes souffrances. Pourquoi n'explose-t-elle pas ?

Soudain, il crie, défiguré :

— Je ne me vois pas, mais je sens... je sens que je deviens vert. Mes atomes se dévibrent. Je le sens parce que j'ai l'habitude... Ainsi, ils ne m'abandonnent pas...

Sa pensée va vers Ré-A. Il parle jusqu'à l'ultime limite de ses possibilités :

— Je deviens léger... léger... Mon corps flotte littéralement dans le scaphandre. Je vais retrouver Joan...

Il n'articule plus un son. Bientôt, sur Mars, il n'y a plus une créature vivante. Seul vestige du passage des hommes : des empreintes de pieds dans la poussière.

Et une caissette en bois avec le nom d'un laboratoire de Washington...

*

* *

Les Xurals ont choisi la villa de Sumy pour y rematérialiser Joë. Seulement, Loy attend depuis des heures le retour du reporter. Quand celui-ci apparaît, il le « kidnappe » et l'emmène dans la forteresse du Pentagone.

Le chef de la sécurité pose immédiatement des questions :

— *Ils* sont encore sur Mars ?

— Non. Ils sont partis, rétorque Joë. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez visionner le film que j'ai ramené.

Mels, présent à l'interrogatoire, tient un rouleau de pellicule à la main et une bande magnétique.

— Les Xurals l'ont acheté. Ils ont échangé un reportage contre la possibilité de partir.

Furieux, Loy se tourne vers Maubry.

— C'est vrai ?

— Oui, en quelque sorte.

— Vous êtes un traître à votre planète.

— N'exagérons rien, rectifie le mari de Joan. Ils sont partis. C'est ce que vous vouliez. Alors de quoi vous plaignez-vous ?

— Qui vous dit qu'ils ne reviendront pas ?

Joë hausse les épaules.

— Tout est possible, Loy. Même si vous aviez détruit leur base, rien ne prouve qu'un second commando, venu de Siris, ne remplacerait pas le premier. Alors, vous voyez, vous n'avez pas fini de vous faire des cheveux blancs.

Un comité très restreint, et trié sur le volet, assiste à la projection du film ramené par Maubry. La séquence impressionne vivement les spectateurs mais, à l'issue de la séance, Loy ordonne qu'on détruise le film.

Devant Joë indigné, Mels jette la pellicule dans un bain d'acide. Le dernier document visuel, ainsi que la bande sonore, sont définitivement éliminés des archives. Il ne reste rien.

Que le témoignage fragile de Joë.

Et Loy met en garde le reporter.

— Écoutez. Vous tairez les derniers événements que vous avez vécus sur Mars. Je vous le conseille. D'abord, parce que personne ne vous prendrait au sérieux. Ensuite, parce que la sécurité des États-Unis l'exige. Vous auriez de gros ennuis si vous parliez.

Joë tombe dans un fauteuil, voûte les épaules. Le découragement l'accable.

— Donnez-moi plutôt des nouvelles de Joan.

— Elle va mieux, dit Loy, rassurant. Beaucoup mieux. Elle est hors de danger.

Il s'approche du reporter et, radouci, lui tape familièrement sur l'épaule.

— Vous avez assez fait pour l'humanité, Maubry. Vous avez mis le doigt dans l'engrenage. Vous avez dévoilé de graves événements. Je dirais même que vous avez sauvé quatre milliards d'individus. Alors, je vous en prie, pour le reste, ne mettez pas des bâtons dans les roues.

— Qu'allez-vous faire ?

Loy hésite quelques secondes, lance un coup d'œil complice à Mels, et répond enfin :

— Bah ! Vous l'apprendriez tôt ou tard, par un communiqué officiel. Alors, il vaut autant que vous le sachiez maintenant. Nos techniciens vont faire exploser la bombe atomique que vous avez emmenée sur Mars. Pour le monde entier, la base xural sera détruite. Les Terriens pousseront un immense soupir de soulagement. Question de

psychologie, vous comprenez ?...

Joë est comme un boxeur sonné. Il revoit dans sa tête le fulgurant départ de l'astronef mère, bourré de Xurals. Alors que Loy s'apprête à lancer sur les ondes une fausse nouvelle.

Au fond, pourquoi Maubry se casserait-il la tête ? L'aventure se termine assez bien pour les deux parties. Seule la fin est falsifiée, pour des raisons de principe.

Bah ! Après tout, peut-être vaut-il mieux que cela se passe comme ça. Tout bêtement. Les populations du globe croient ainsi leurs armées invincibles, dignes de les protéger même des dangers venus de l'espace.

Ne déflorons pas l'intelligence des hommes. Laissons-leur le dernier mot et donnons l'illusion qu'ils s'assurent la suprématie dans l'univers...

Oui, l'illusion qu'ils sont une force de la nature, une supériorité incontestable.

Pour Joë, c'est fini. Il a été le dernier spectateur. Maintenant, Joan l'attend dans une clinique de Washington.

*

* *

Sur l'écran en couleur de la T.V., l'émission en cours s'interrompt. Un speaker, l'air grave, lit une information tombée il y a quelques minutes des téléspectateurs :

« Les services de sécurité du Pentagone communiquent que, conformément au plan de riposte en vigueur, une explosion atomique a été volontairement déclenchée sur la planète Mars. Les sismographes installés sur place, lors d'une précédente expédition, ont enregistré l'onde de choc. D'autre part, le relais-satellite a noté que l'explosion avait eu lieu à l'endroit exact de la base xural, conformément à nos prévisions. En conséquence, nous assurons les populations qu'un danger d'invasion par des Extra-terrestres est définitivement écarté. »

L'émission interrompue reprend. Dans la chambre de la clinique, Joë éteint rageusement le récepteur.

— Tu les entends ? Du bidon, tout ça ! J'ai bien envie de faire une déclaration à la presse, pour mettre les choses au point...

Joan se soulève lentement de son fauteuil. Elle est encore pâle, les traits tirés.

Elle marche vers son mari, se penche sur lui et l'embrasse. Elle murmure avec douceur :

— Joë... Pas de polémique, je t'en prie. Laisse les événements comme ils sont. Pensons un peu à nous. Ne mériterions-nous pas des vacances ?

— Oh ! oui, soupire Maubry. Cela nous ferait le plus grand bien.

Seulement, nous utiliserons les Jets des compagnies nationales. Pas les ondes lumineuses ! Si ça se détraquait un jour ou l'autre, ces machins-là, nous resterions en rade, sous forme d'électrons purs. Moi, je me trouve très bien comme je suis !

Il se regarde dans une glace et éclate de rire. Au-dehors, un généreux soleil inonde Washington.

FIN

Imprimerie Artistique de Monaco - Dépôt légal : 2^e trim. 1974

VOLUME RÉALISÉ PAR

P.I.E.

Palais de la Scala

MONTE-CARLO

Principauté de MONACO

Publication mensuelle

ANTICIPATION-FICTION



M.-A. RAYJEAN

Les feux follets dans les cimetières, ça existe. Mais des feux follets géants qui, par surcroît, se dématérialisent, voilà qui est plus surprenant !

Ces étranges créatures possèdent bien d'autres particularités stupéfiantes. Elles respirent le propre gaz qu'elles fabriquent et elles se nourrissent d'une substance « concentrée », l'hycarzine. Or, elles ne trouvent de l'hycarzine que dans les cellules humaines. Alors elles n'auront pas le choix pour survivre : elles puiseront dans l'immense réservoir qu'est la Terre, avec ses quatre milliards d'individus.

Seulement il y a Joë Maubry et Joan Wayle, le fameux tandem de reporters. Eux n'acceptent pas la défaite...